

Le Samedi

Vol. XI. No 13
Montreal, 26 Aout 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

AU COMMENCEMENT DU SIÈCLE



UNE DE NOS AIEULES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 6 Centimes

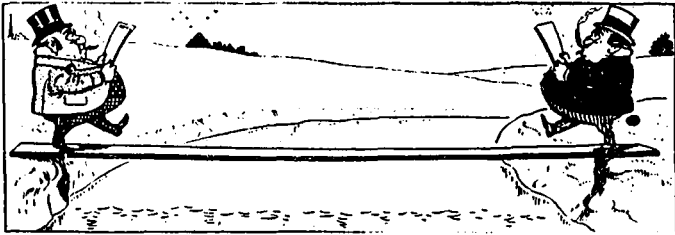
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Éditeurs-Propriétaires.

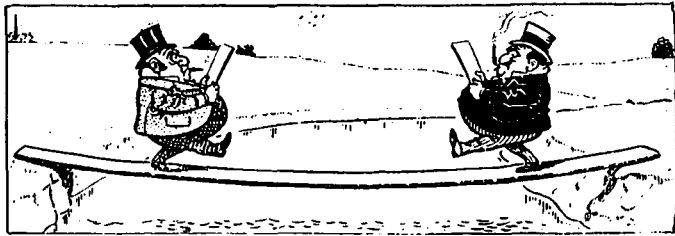
MONTRÉAL, 26 AOUT 1899

C'EST LE PONT QUI A CÉDÉ



I

Mr Groshidon (à part).—Ah ! Voici Dutonneau, mon vieil ennemi. Je ne suis certes pas pour retourner en arrière afin de lui laisser la place !
Mr Dutonneau (à part).—Ah ! Voici cette vermine de Groshidon ! Il aura à s'en retourner s'il veut, car pour moi, merci.



II

Mr Groshidon (à part).—Je ne reculerai jamais devant lui !... Jamais ! Jamais !...
Mr Dutonneau (à part).—Je ne reculerai pas d'un pouce, quand même tout devrait casser... Hum !...

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est comme le vent, il n'enlève que les choses légères.

* * *

L'amour est un gourmet qui veut de la variété dans ses plats.

* * *

L'amour est comme la guerre : une belle chose quand on en est revenu.

* * *

L'amour est un œuf frais, le mariage un œuf dur, le divorce les œufs brouillés.

* * *

L'amour est un entêté qui vous cherche dispute et qui finit toujours par avoir raison.

* * *

L'amour est un Gascon qui promet toujours monts et merveilles, mais il ne faut pas y trop compter.

* * *

L'amour est je ne sais quoi, qui vient de je ne sais où, et qui ne finit je ne sais comment. — ALLE DE SCUDÉRY.

* * *

L'amour est un habile conquérant ; il ne trouble la concorde qu'afin de dicter ses lois à la signature de la paix.

* * *

L'amour est un ambitieux courtier ; vous avez beau lui accorder des primes, il a toujours quelque chose à demander.

* * *

L'amour est cet appétit de l'âme qui fait trouver délicieux les mets les plus grossiers, et qui fait ressembler au nectar les boissons les plus vulgaires.

* * *

L'amour est le plus habile des magiciens ; il fait paraître l'étourdi jeune, et à la vieillesse il donne la prudence, la sagesse et la discrétion ; pour lui la rousse a des cheveux d'or, et l'hypocrite a de la vertu.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

ENCOURAGEANTE INFORMATION

Le consommateur.—Vous dites que vous traitez la consommation avec grand succès ?

Le Dr Cinglamort.—Avec un succès remarquable. Je n'ai jamais perdu un patient par la consommation. Tous ceux que j'ai traités pour cette maladie, mouraient pour quelque autre cause.

PAS LA MÊME CHOSE

Le père.—Ah, ah ! Ainsi je vous surprends en train d'embrasser ma fille, n'est-ce pas ?

Le jeune homme (avec le plus grand calme).—Je confesse que c'est parfaitement vrai, monsieur ; c'est clair comme le jour. Mais je vous avoue que je serais profondément humilié si l'on me traitait pour cela comme si j'avais embrassé la cuisinière.

ÇA A JETÉ UN FROID

Lui.—Je vous ai cherchée toute la soirée, dit-il en pénétrant dans la serre où elle se promenait. Je veux vous demander de partager mon sort...

Elle.—C'est si soudain que...

Lui.—... dans une partie de whist ?

Maintenant il y a un froid entre eux.

DANGER DES JOLIES DENTS

—Je souhaiterais que mes dents ne soient pas si jolies, soupirait la jeune femme en se regardant dans la glace. Chaque fois que je souris en parlant à Henri, il semble se demander combien elles peuvent me coûter.

IL SAVAIT CE QU'IL DISAIT

Flic.—Une pluie humide, n'est-ce pas ?

Floc.—Mais avez-vous déjà entendu parler d'une pluie qui n'était pas humide, vous ?

Flic.—L'Évangile parle d'une pluie de feu et de souffre ; ça ne devait pas être humide, il me semble ?

SON OBJECTION

Le médecin.—Pourquoi, diable, vous objectez-vous ainsi à la réduction sur le prix du gaz ?

Le pharmacien.—Cela va ruiner mon commerce de suicides. Je ne vendrai pas la moitié autant d'acide carbonique.

ON NE LE LUI A PAS FAIT DIRE

Un propriétaire de campagne qui désirait faire une entrée pour une exposition agricole, écrivit ce qui suit au secrétaire :

"S'il vous plaît, mettez-moi sur votre liste de bestiaux pour un veau."

BONNE PRÉCAUTION

Le bijoutier.—Vous désirez faire graver à l'intérieur de cette bague ce qui suit : "Marcel à Irène", n'est-ce pas ?

Le jeune homme (embarrassé).—Oui, c'est cela ; mais ne pourriez-vous graver que très légèrement le nom d'Irène ? je pourrais, peut-être, changer d'idée.

ON PEUT TOUJOURS S'ARRANGER

Grippesou (au bain).—Quel est le prix pour un bain ?

Le commis.—Cinquante sous.

Grippesou.—Oh ! l'homme ; c'est trop cher pour moi. Ne pourriez-vous pas dire vingt-cinq sous et mettre un peu moins d'eau ?

C'est une pauvre consolation pour une fille qui a été piquée par une abeille de savoir que les abeilles aiment et recherchent les choses sucrées et les fleurs.

C'EST LE PONT QUI A CÉDÉ — (Suite et fin)



III

Mr Groshidon (à part).—Je ne céderai pas, non, pas...

Mr Dutonneau (à part).—Je resterai ici, s'il le faut, jusqu'à la fin du monde.



IV

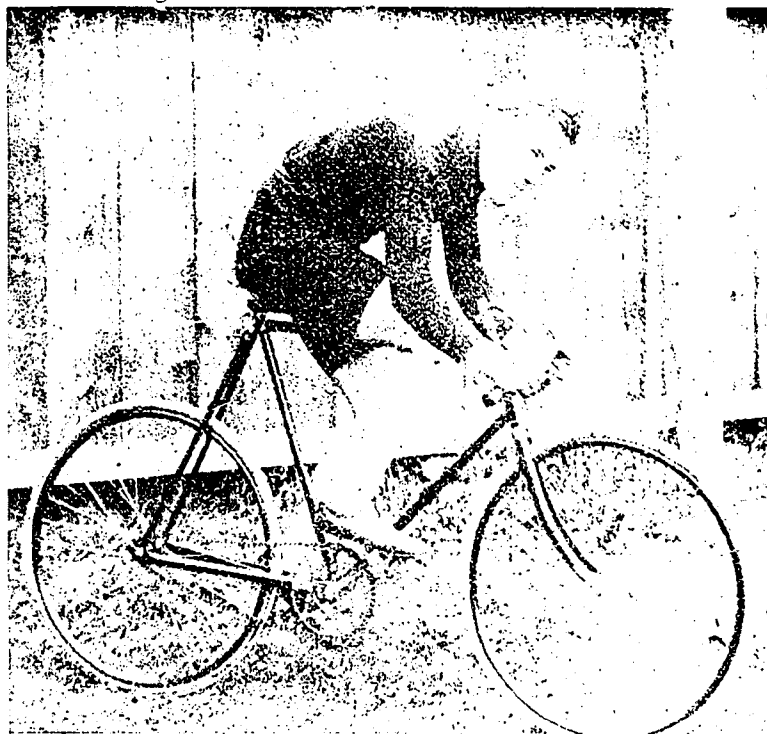
Ils auraient tous les deux tenu bon, sans doute, mais c'en était trop pour les planches. Ce sont elles qui ont cédé.

LES COURSES DU WORLD'S MEET A MONTREAL, AOUT 1899

(Photographies de M. J. Denison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



COURSE DE 1 MILLE, AMATEURS. — T. SUMMERSKILL (ANGLETERRE), GAGNANT DE LA COURSE ET DE LA MÉDAILLE SPÉCIALE.



COURSE DE 1/2 DE MILLE, PROFESSIONNELS. — JOHN CALDOR (ÉCOSSE), GAGNANT DE LA COURSE.

Ces courses, qui resteront célèbres dans la mémoire de tous les sportmen canadiens, ont été l'éclatante manifestation du sport vélocipédique au XIXe siècle.

Un grand nombre d'amateurs et de professionnels étaient venus, de toutes les parties du monde, se disputer les médailles et les prix et le résultat a été de très intéressantes courses dont quelques-unes ont aidé à constater de nouvelles performances, entr'autre celle où Nat. Butler a brisé le record de la course de 5 milles.

Elles ont en outre mis en lumière un champion d'une vitesse et d'une endurance extrêmes, Major Taylor, le nègre, vainqueur dans trois courses, placé second dans deux autres et qui, malgré la mauvaise volonté évidente des juges, a conquis, à Montréal, une éclatante popularité.

C'était le mercredi, 9 août, que commençaient les épreuves et la journée a été féconde en agréables surprises, car elle a été le constat de deux records : celui du monde par rapport aux courses, et ensuite par rapport à l'assistance, si nombreuse qu'un grand nombre de personnes ont dû s'en retourner, n'ayant pu avoir accès sur le terrain.

Elle a pourtant été marquée d'une grave injustice, celle faite à Taylor, évidemment arrivé premier et que les acclamations de la foule ont du reste bien vengé de cette erreur.

Deux accidents, celui arrivé aux coureurs Cherry et Ste-Marie.

Dans cette journée furent courues : la course de 1 mille pour novices ; gagnant, Brown.

Treize épreuves furent nécessitées par la course de 1 mille, amateurs, pour le championnat du monde, titre qui fut gagné par T. Summerskill.

La course d'un 1/2 mille, pour professionnels, qui réunissait quelques-uns des plus rapides coureurs du monde, fut attribuée à McCarthy, mais véritablement gagnée, d'un pied au moins, par le nègre Taylor.

Dans la course d'un 1/2 mille pour amateurs, se fut Wilson le vainqueur, enfin, dans la course en tandem, les Butler brisèrent le record du monde, aux applaudissements de la foule.

Le jeudi 10, John A. Nelson donnait, dans la course de 100 kilomètres, la plus belle exhibition de force et d'endurance à laquelle il nous ait été donné d'assister, franchissant 62 milles et 375 verges en 2 h. 4 m. et une fraction.

Dans la course de 2 milles, pour amateurs, c'est J. Moran qui est vainqueur et dans celle de 1 mille, professionnels, Major Taylor, le coureur nègre de Worcester.

La course de poursuite de 5 milles, en tandem, une des plus excitantes de la journée, a été gagnée par les frères Butler.

La clôture des courses du World's Meet est une chose accomplie et la journée de samedi a vu se succéder, devant une foule immense, les courses de 100 kilomètres entre professionnels ; 5 kilomètres, amateurs, pour le bouclier de la I. C. A. ; 2 milles, professionnels ; course de chemin ; course de 3 milles, etc. Et maintenant, faisons la constatation que, sous le rapport des courses, le succès est grand, un grand nombre de records ayant été brisés par les coureurs ; sous celui des recettes, le résultat dépasse de beaucoup les prévisions, entièrement dû à l'affluence du public canadien. Les étrangers qui, de tous côtés, devaient affluer ici, ont fait absolument défaut et les déboires des hôtels, Cies de chemins de fer et de bateaux, etc, sont le revers de la médaille de ces belles et intéressantes fêtes.

SIGNE CERTAIN

Lui.—Arrêtez ! Nous ne pouvons nous asseoir sur ce banc : il est fraîchement peint.

Elle.—Si vous étiez réellement aussi amoureux que vous prétendez l'être, vous n'auriez pas remarqué la peinture.



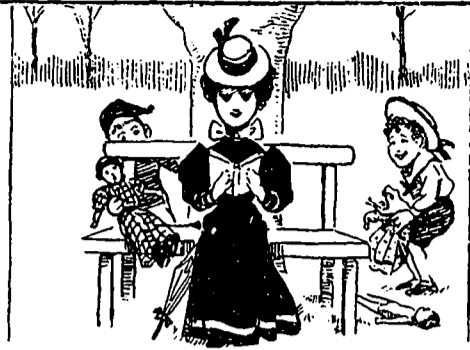
COURSES DE 1, 2 ET 5 MILLES. — MAJOR TAYLOR (ÉTATS UNIS), GAGNANT DE CES COURSES.

Il faut donner aux Bébés le "NESTLÉ'S FOOD". Demandez à votre médecin ce qu'il en pense !

UN JOLI TOUR DE LAFINETTE



I
Les petits Lafinette. — C'est encore cette horrible gouvernante Anglaise ! Voyons un peu si elle aime les grenouilles !...



II
...C'est cela... nous allons les habiller avec les robes de ces poupées. ...

TONTON

Tonton était un chien. Il avait une particularité : sa laideur. Croisé braque et griffon, le croisement n'avait pas été en sa faveur. Il avait la taille du braque, le poil long et bourru du griffon, les jambes torses, un soupçon de queue toujours en mouvement. Sa robe poivre et sel lui donnait un air vieillot ; les poils rudes de la tête, retombant mal sur les yeux, lui donnaient l'air mal peigné ; sa grosse moustache, où le poil blanc dominait, lui donnait l'air d'un vieux gendarme rébarbatif.

Comment se faire aimer sous un tel aspect ? Pourtant quelqu'un aimait bien Tonton ! Qui ? Moi !

J'étais lieutenant aux chasseurs d'Afrique, lorsque Tonton, âgé de quelques mois, fut donné à un de mes camarades.

Le nouveau maître de Tonton entreprit aussitôt de le dresser pour la chasse. Mais, soit que l'homme manquât de patience, soit que l'éducation du chien fut prématurée, soit que le chien manquât de dispositions, ce dernier ne fit aucun progrès.

Alors son maître le battit ; le résultat fut déplorable. Tonton devint craintif au point de se coucher tout tremblant lorsque son maître élevait la voix. Sous les coups, il restait humble et doux, ne faisant entendre que de petits cris plaintifs, alors qu'il aurait pu mordre.

Lorsque j'étais témoin de ces scènes, je souffrais, car je sentais bien que le chien ne méritait pas les châtements qui lui étaient infligés, qu'il y avait une lacune dans les procédés employés par son maître, que si Tonton n'obéissait pas, c'est parce qu'il ne comprenait pas ce qu'on voulait exiger de lui.

Le chien devinait mes sympathies, et je lisais dans ses bons yeux, comme il devait lire dans les miens, que nous étions amis.

Ah ! si Tonton avait été un joli chien, on lui aurait beaucoup pardonné, car ses qualités physiques auraient racheté ses mauvaises dispositions. Mais, parce qu'il était laid, on ne voyait en lui qu'une machine à arrêter et à rapporter le gibier ; et la machine ne voulait pas fonctionner ; alors, à quoi ce chien serait-il bon ? à faire un tourneur de broche ou un chien d'aveugle !

Son maître résolut de s'en défaire. Lorsque j'appris cette nouvelle, j'accourus lui demander la faveur de l'emmenner.

Qu'en ferez-vous donc ? me dit-il d'un air air vexé.

Ce que j'en ferai, grand Dieu ! Comment le lui dire ? J'en ferai un compagnon, un confident, un ami, mais d'abord... je le soustrairai aux coups, le pauvre animal !

Je le trouvais beau, moi, Tonton ; car il avait la beauté que j'aime, la seule vraie, la beauté de l'âme, qui se révélait dans ses yeux intelligents ; puis, il avait l'air si bon garçon que, rien qu'à le voir, on prenait envie de le caresser et de s'en faire un camarade.

Lorsque son maître me dit : " Eh bien, emmenez Tonton ", le chien dressa les oreilles, se leva, fit entendre un petit grognement joyeux et courut à la porte. Là, assis sur son derrière, la tête vers moi, la gueule ouverte, haletante, avec la langue démesurément pendante, il me regardait d'un air suppliant qui disait :

— Sortons vite d'ici ; s'il allait vouloir me reprendre !

Et, quand j'ouvris la porte, le chien s'élança dehors, sans même détourner la tête pour donner à son ancien maître un coup d'œil de regrets ou d'adieux.

Une fois dans la rue, Tonton fut le chien le plus fou que j'aie vu. Il bondissait jusqu'à mon visage, puis, prenant sa course, le corps ramassé, les oreilles retournées par le désordonné des mouvements, la tête inclinée et un peu tournée pour voir obliquement si je le suivais bien, il galopait quinze ou vingt mètres, s'arrêtait tourné vers moi, la tête redressée, l'œil brillant, humide, attendant que je fusse près de lui pour bondir de nouveau et reprendre sa course en aboyant joyeusement. C'est ainsi que Tonton célébra sa délivrance. Jamais chien battu n'avait été plus humble, plus timide que lui ; jamais chien donné ne se montra moins chagrin.

Tonton connaissait ma maison, il en prit directement le chemin. Arrivé

dans ma chambre à coucher, il en flaira tous les coins et recoins, tous les meubles, puis, ayant avisé ma descente de lit, il se dirigea vers elle, regardant parfois de mon côté pour voir si je l'approuvais. Je lui souris ; alors il s'y étala voluptueusement, le museau sur les pattes, le regard fixé sur moi par les intervalles des longs poils qui lui tombaient sur les yeux, ayant l'air de me dire :

— Comme je vais bien dormir là ! Tu ne me chasseras pas, hein ?

— Dors, Tonton, lui dis-je d'un ton câlin, dors mon bon chien.

Tonton poussa un long soupir, ferma les yeux et s'endormit délicieusement.

J'entrepris à mon tour l'éducation de Tonton.

Je lui enseignai ces petites gentillesse qui rendent un chien aimable et amusant. Mais, au lieu de le battre, je le pris par le faible de beaucoup d'animaux : la gourmandise. Chaque fois qu'il avait obéi, je le récompensai, lui donnant un morceau de sucre accom-

pagné d'un sourire ; en revanche, la sévérité de mon visage lui témoignait, quand il le fallait, mon mécontentement.

En peu de temps, Tonton sut faire le beau, marcher sur les pattes de derrière, pirouetter sur la tête, rapporter ma canne, un caillou que je faisais rouler au loin sur la route, un morceau de bois que j'avais jeté à l'eau. Il poussa ces talents à un tel degré de perfection qu'il finit par rapporter chez moi des croûtes de pain, des os et jusqu'à des trognons de choux trouvés dans la rue, si bien que, si je l'avais laissé faire, il aurait transformé ma chambre en un vrai taudis de chiffonnier.

Tonton prit encore la louable habitude de ne rien manger sans ma permission. Après chaque repas, je rapportais de la pension une croûte de pain que je cachais dans quelque coin de ma chambre. Tonton cherchait, et, quand il avait trouvé le pain, il venait le déposer sur mes genoux, attendant, en passant la langue sur ses babines, l'air gourmand, que j'aie



III
...et l'on va avoir du plaisir.



IV
Si les pauvres grenouilles sont restées bien tranquilles tant que les petites filles ont joué plus loin, à un moment, ...

prononcé le " mange, Tonton " qui consacrait son exploit.

L'année 1882 fut dure pour l'Algérie. Il n'avait pas plu, et la sécheresse avait amené la famine. La misère des Arabes des douars était navrante. Autour des tentes vides, on voyait ces malheureux errer comme des ombres ; leurs corps décharnés, drapés dans leurs longs vêtements blancs, les faisaient ressembler à des fantômes enveloppés de leurs suaires. Les chiens r ux aux longs poils, anaigris, efflanqués, aboyaient d'une voix rauque ; pas une poule ne picorait près des tentes ; le chant des coqs ne révélait plus au loin la présence des tribus. Les sons veloutés de la flûte en roseau ne berçaient plus le rythme des danses ; le silence des solitudes de la montagne et de la plaine n'était plus troublé que par les psalmodies monotones des hommes et les cris désolés des pleureuses, accompagnant les morts à leur dernière demeure.

Les femmes, longeant péniblement le bord des chemins, cherchaient des herbes nourricières, détériaient des racines qu'elles dévoraient toutes crues, ou bien venaient dans les villages avoisinants fouiller les débris déposés devant les portes et disputer aux chiens un os à ronger.

Un jour, après déjeuner, nous prenions l'air, Tonton et moi, sous les ombrages de la rue principale de Lamoricière, où nous étions de passage. J'avais disposé de petites tranches de pain sur le bord d'un banc, Tonton allait les chercher les unes après les autres, et me les apportait pour avoir la permission de les manger. Le chien avait déjà fait ce manège deux ou trois fois, lorsqu'un Arabe qui nous observait depuis un moment, et auquel je n'avais pas pris garde, s'approcha de moi, conduisant par la main un enfant de six ans ; tous deux étaient d'une maigreur effrayante.

— Sidi, me dit-il d'une voix si faible que je fus obligé de me pencher pour l'entendre, veux-tu me permettre d'aller prendre un morceau du pain de ton chien, c'est pour le petit.

Je relevai vivement la tête pour les regarder : l'Arabe était pâle, mais le petit chancelait.

Ainsi, devant ce chien, qui jouait avec du pain, un enfant mourait de

faim et, pour sauver l'enfant, un homme me demandait de partager avec la bête !

O Dieu, quel père, quel homme fut resté insensible devant un tel drame ! Je pris l'enfant dans mes bras, je courus le porter à l'hôtel, je le fis manger. Lorsque je me tournai vers le père pour lui faire mes recommandations, il pleurait ; je lui tendis la main qu'il prit dans les siennes et qu'il baisa silencieusement.

Cette année-là, un faux prophète du nom de Bou Amena profita de la misère des Arabes pour prêcher la guerre sainte ; il réussit à soulever toutes les tribus du sud de l'Algérie.

Plusieurs colonnes furent organisées pour réprimer le mouvement insurrectionnel, et mon escadron fut appelé à faire partie de celle qui était en formation à Géryville.

Tonton assista tout joyeux aux préparatifs de départ, il nous suivit, où plutôt nous précéda avec enthousiasme. Son intelligence, ses talents, le rendirent bientôt populaire parmi nos troupiers ; zouaves, tirailleurs, légionnaires, tous se disputèrent à qui l'aurait à déjeuner, il n'y eut pas une escouade qui ne lui réservât un os ou un morceau de viande après chaque repas.

Ces gâteries exercèrent une certaine influence sur le caractère de Tonton, et ses qualités faillirent dégénérer en défauts.

Un jour, il fit irruption dans ma tente avec un gros quartier de viande, qu'il m'apportait triomphant. Je me doutai que c'était là le produit d'un vol, et j'en fus affligé. Tonton voleur ! Oh ! est-ce possible. Je le grondai, je lui enlevai la viande, et, dans la crainte qu'elle ne fit découvrir l'auteur du délit, je l'enfouis dans le sol. Je sortis.

A peine avais-je fait quelques pas que j'entendis un bruit de voix irritées. Me doutant de ce que c'était, j'approchai, et je vis des zouaves consternés, se démenant autour d'une marmite renversée du foyer. Les légumes étaient répandus sur le sol, mais la viande avait disparu et les malheureux se perdaient en conjectures sur l'auteur de ce vilain tour.

Je me gardai bien de le leur dénoncer, mais, ne voulant pas que les zouaves fussent privés de leur déjeuner par la faute de mon chien, je remis cinq francs au plus ancien, en l'invitant à mener ses camarades à la cantine où ils trouveraient amplement de quoi se dédommager de cette perte.

Cependant la colonne poursuivait sa route vers le sud. Ayant traversé une vaste plaine, elle était parvenue à l'entrée d'un défilé. A peine son avant-garde s'y était-elle engagée que l'ennemi se montra sur les mamelons qui barraient la sortie. Aussitôt le général fit serrer les échelons et prendre le dispositif de combat.

Tonton semblait comprendre ce qui allait se passer. Il allait de rangs en rangs, trottaillait l'air affairé, traversait parfois les intervalles pour aller voir ce qui se passait en avant des lignes.

Soudain il rebressa la tête, aspira l'air bruyamment, fit entendre un grognement, partit comme une flèche dans la direction opposée à celle dans laquelle on voyait les dissidents et disparut derrière les plis du terrain ; j'étais très intrigué de savoir où il allait. Bientôt on entendit des aboiements furieux, pareils à ceux d'un chien de garde aux prises avec un malfaiteur ; une détonation retentit et aussitôt les aboiements cessèrent. Ah ! cette détonation, comme elle me déchira le cœur ! comme j'aurais voulu pouvoir m'élancer au secours de Tonton, car je pressentais un malheur ! Mais le devoir me tenait rivé à mon poste, je dus prendre patience et renfermer ma douleur en attendant l'issue du combat qui se préparait.

Grâce à l'instinct de mon chien, on savait maintenant que la présence des groupes dissidents en tête du défilé n'était qu'une démonstration et que le gros de l'ennemi, dissimulant sa marche derrière les ondulations du sol, s'avancait par la plaine pour surprendre nos derrières.

Le général se prépara à recevoir l'attaque de ce côté et, lorsqu'apparut le goum, fort de 4 à 5 mille cavaliers auxquels étaient mêlés des fantassins, il fut reçu par une décharge d'artillerie et de mousqueterie si nourrie qu'il dut se replier promptement, laissant sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés.

Le soir, escorté de quelques cavaliers, je partis à la recherche de Tonton. Je le trouvai étendu à 800 mètres du bivouac, tenant dans sa gueule un lambeau de burnous. Il avait le corps traversé par une balle. Pauvre

PAS LIËU DE SALARMER



La fille.—Je sais que vous vous arrangez de façon à me lancer bien haut, méchant garçon, quand vous savez pourtant combien je suis timide.

Tonton, comme j'embrassai son corps inanimé, et comme je pleurai en l'embrassant !

Nous le rapportâmes au camp. Mes cavaliers lui creusèrent une tombe, sur laquelle ils placèrent une pierre avec cette épitaphe :

*Ci-gît Tonton,
le meilleur et le plus regretté des chiens,
mort au champ d'honneur
le 19 mai 1882.*

F. OTT.

UN POISSON PAR MARIAGE

Un jeune homme, connu pour être passionnément adonné à la pêche, entra dans le bureau privé de son patron et dit :

—Ma sœur se marie, monsieur, et j'aimerais bien à...

—Précisément... Je ne vois aucune objection à ce que votre sœur se marie, de temps à autre, seulement vous m'apporterez un poisson, n'est-ce pas !

SON RESPECT

Boulean.—Je professe le plus grand respect pour la vérité.

Roulean.—Oui, j'ai cru m'apercevoir que vous vous en teniez généralement à une distance respectueuse.

EQUILIBRE PARFAIT

La mère.—Voyons, Henri, te voilà encore à manger les confitures et je t'ai battu pour cela, il n'y a pas une heure !

Henri.—Oui, maman ; je t'ai entendu dire tout à l'heure à tante que tu pensais m'avoir battu trop fort. Alors, moi, j'ai voulu que nous ne nous devions rien.

COMMENT !

Charles.—Maman, quel est le nom du bébé ?

Maman.—Le bébé n'a pas encore de nom, mon chéri.

Charles.—Alors, comment a-t-il su qu'il nous appartenait !

PARTAGÉ EN FRÈRES

Pat.—Oui ! Je suis possesseur d'un splendide héritage. D'après le testament de mon père, à sa mort et à mon frère aîné revenait sa maison de ville avec ordre de la partager avec moi, et, par saint Patrick, il l'a partagée, car il a pris l'intérieur pour lui-même et il m'a donné l'extérieur.

TOUS LES DEUX

Madame.—O combien vous m'avez déçu quand vous m'avez épousée !

Monsieur.—Vous n'êtes pas plus à plaindre que moi. Je me suis bien assez déçu moi-même.

LA DIFFÉRENCE

L'instituteur.—Qu'est-ce qu'un fort !

L'élève.—Une place où vivent les soldats.

L'instituteur.—Et une forteresse !

L'élève (avec aplomb).—Une place où vivent les femmes des soldats.

CLIENT SÉRIEUX

Le client.—Me laisseriez-vous une valise, telle que celle-ci, à meilleur marché si j'en prenais une douzaine !

Le marchand.—Une douzaine !

Le client.—Oui ; j'ai l'intention de visiter toutes les places d'eau, cet été.

UN JOLI TOUR DES LAFINETTE - (Suite et fin)



V

...soudain, elles se sont mises à sauter que c'était une bénédiction et les petites aussi, et Miss aussi, jusqu'à ce...



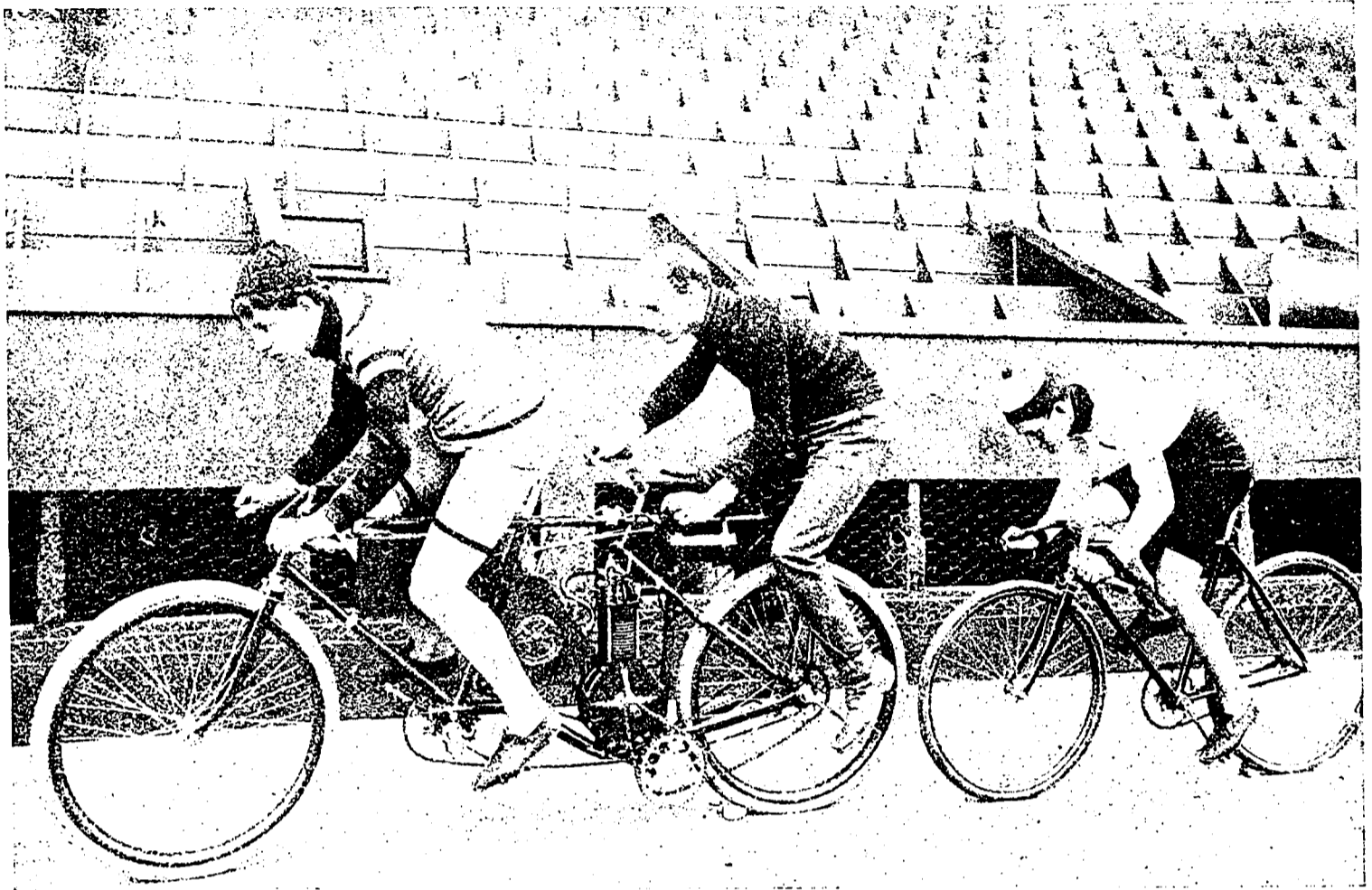
VI

...qu'elles aient eu rejoint leur élément naturel. C'est alors que le pauvre policeman Taupin a cru qu'il y avait une épidémie de suicides parmi les bébés Montréalais. Miss s'était évanouie.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

LES COURSES DU WORLD'S MEET A MONTRÉAL, AOUT 1899. — (Suite de la page 3)

(Photographies de J. Dennison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



LA COURSE DE 100 KILOMÈTRES, AMATEURS. — LE GAGNANT, JOHN NELSON ET SES ENTRAINEURS.
DURÉE: 2 h. 4 m. 13 s. 1/5



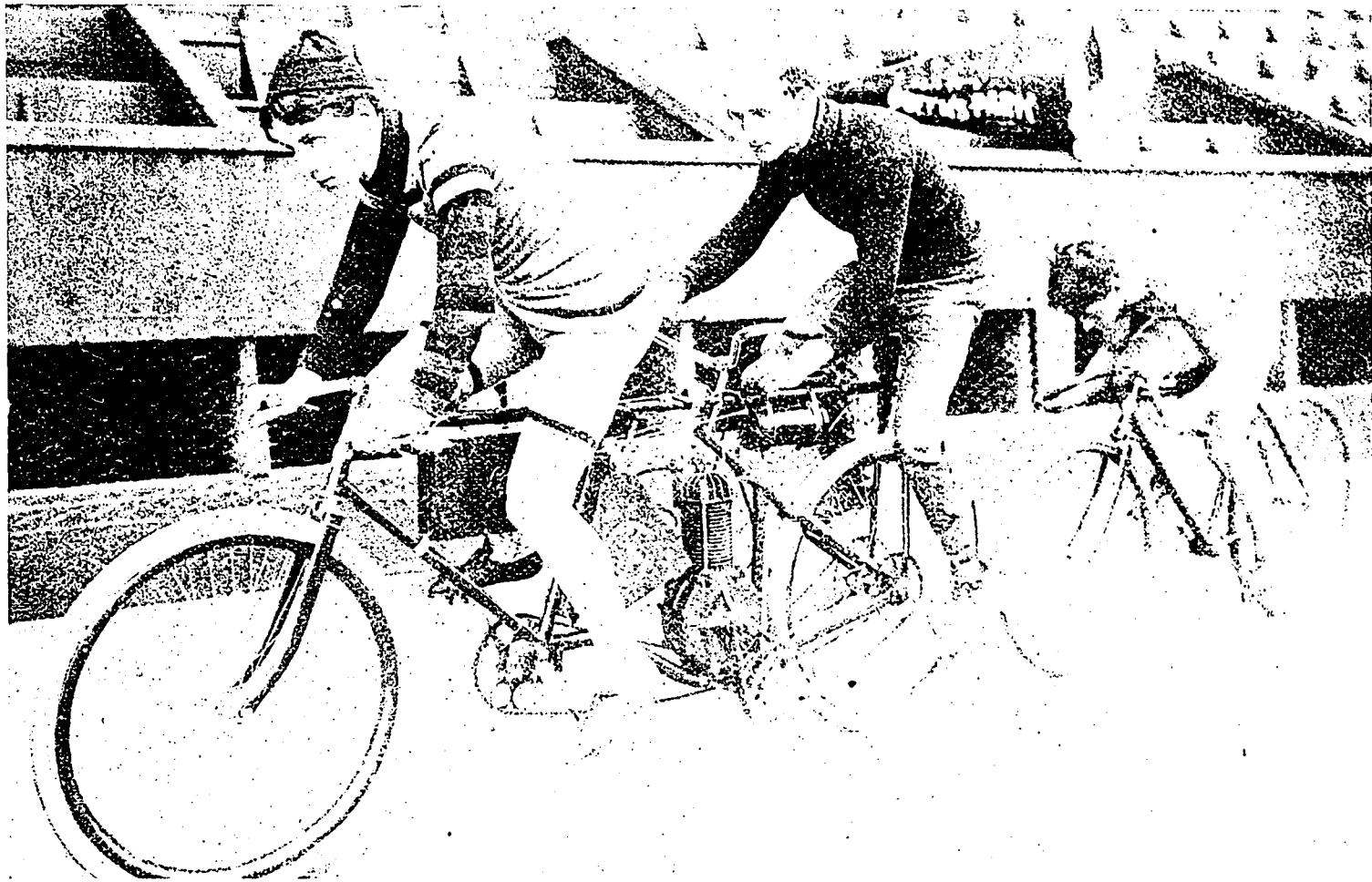
COURSE DE $\frac{1}{2}$ DE MILLE, AMATEURS. — C. P. BOISVERT, SECOND.



COURSE DE 1 MILLE, NOVICES. — BERT. DENNISON, TORONTO,
GAGNANT DE LA COURSE.

LES COURSES DU WORLD'S MEET A MONTRÉAL, AOUT 1899 — (Suite et fin.)

(Photographies de M. J. Dennison, coin des rues St-Pierre et Craig.)



COURSE DE 100 KILOMÈTRES, PROFESSIONNELS. — LE GAGNANT, HARRY GIBBON (ÉTATS-UNIS), DURÉE 2 h. 15 m. 12 s. 1/5.

CONSEIL DÉSINTÉRESSÉ

Le tramp Fleurdeschamps.—Madame, je n'ai rien mangé depuis trois jours!

Mme Creurdur.—Vous êtes d'une jolie force, alors; mais j'ai lu quelque part qu'un homme avait jeûné pendant quatre semaines et même qu'il avait travaillé tous les jours, pendant ce temps-là. Tâchez donc de battre le record.

VICTIME DE L'INCRÉDULITÉ

Jim.—Je sors aujourd'hui pour la première fois, depuis trois mois.

Bill.—Qu'avais-tu?

Jim.—Rien. Mais le magistrat n'a pas voulu me croire.

CHANGEANT AVEC L'ÂGE

Un garçon de quinze ans se trouve trop vieux pour faire des messages; mais quand il aura vingt-cinq ans et qu'il sera marié, il recommencera.

AXIOME

La sagesse sans esprit est comme de la viande sans sel.

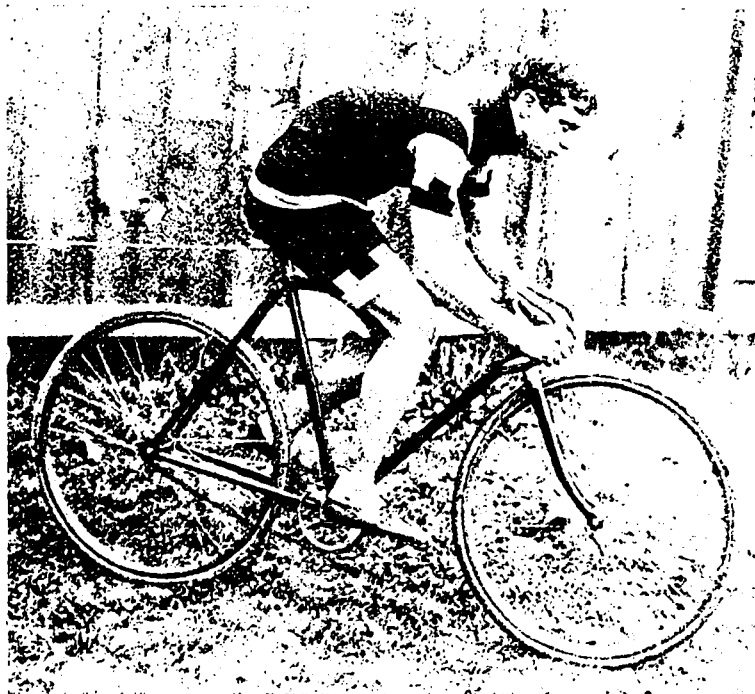
AMOUR PARFAIT

Elle.—Qu'est-ce qui vous porte à penser qu'il m'aime si éperdument?

Lui.—Oh! mille et une choses. Par exemple, il se montre toujours satisfait quand vous chantez ou que vous jouez du piano.



COURSE DE 5 MILLES, PROFESSIONNELS. — NAT. BUTLER, QUI A BRISÉ LE RECORD PRÉCÉDENT DES 5 MILLES.

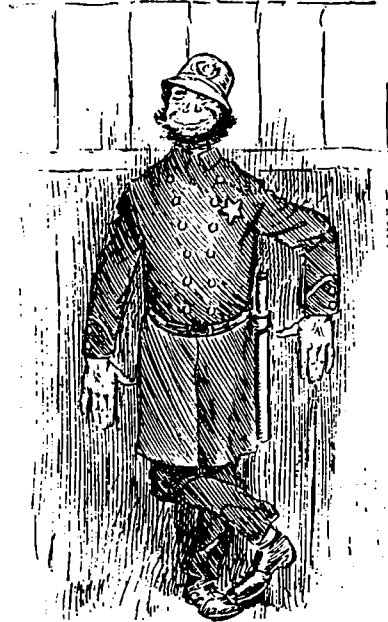


COURSE DE 1/2 MILLE, PROFESSIONNELS. — CH. M. CARTHEY (ÉTATS-UNIS) GAGNANT DE LA COURSE.

BELHUMEUR vs. LAFICELLE



I
Joe Belhumeur (a coiffeur). —Tires une bonne bouffée de ta cigarette, Pat. Il y a, de l'autre côté, un policeman qui bouche les trous avec ses deux mains pour que nous ne voyions rien !



II
Le constable Laficelle. —Je vais apprendre à ces gamins-là se tenir éloignés de la clôture et à ne pas regarder le spectacle sans payer.

A UN POÈTE

Tâche de ressembler, ô grande Ame blessée,
Toi qui saignes sous les flèches de ta pensée
À ces Saints Sébastiens des fresques, dont les yeux
Regardent le regard du Sauveur dans les cieux
Ce pendant que le sang ruisselle sous les pointes.
Des anges auprès d'eux se tiennent les mains jointes,
Et leur disent de croire et de savoir souffrir
Pour sauver les bourreaux qui les feront mourir.

PAUL BOURGET.

LE CHAT SONNEUR

Monsieur le capitaine C... a bien voulu me communiquer deux observations relatives à un chat qui, il y a vingt ans, appartenait à son grand-père, alors domicilié à Sarreguemines, place du Marché, no 3. Pour l'intelligence, du récit, un peu de topographie est nécessaire.

Au rez-de-chaussée de la maison était une administration publique. Afin que les clients ne s'égarassent pas dans l'escalier, on l'avait fermé d'une porte à claire-voie. À droite et à gauche de cette porte étaient deux sonnettes ; celle de gauche pour le locataire du premier, celle de droite pour l'habitant du second, qui était en même temps le propriétaire de la maison et du chat. Or, il arriva que la sonnette de droite marcha bien plus souvent qu'à son tour ; descendait-on pour ouvrir la porte à claire-voie : personne ! On crut à une farce de gamin, fastidieuse à la longue, car cela dura six grands mois, au bout desquels on reconnut que c'était le chat.

Le chat, ayant observé, découvert, que la sonnette de droite tirée avait pour résultat la porte de grand-père ouverte, avait appliqué cette donnée à la satisfaction de ses fréquents besoins de réintégration domiciliaire. Il tirait donc la sonnette, traversait aussitôt la claire-voie, grimpait lestement les deux étages et se trouvait au coin de la porte de l'appartement, bien avant qu'elle n'eût commencé de s'ouvrir sous la main de la servante, peu pressée d'aller à une nouvelle attrape.

Devenu vieux, devenu sale, le même chat fut condamné, les enfants l'aimaient trop pour qu'on osât le tuer, à être transporté chez un ancien serviteur demeurant à Hanweiler. Les enfants sont quelquefois bons à empêcher les parents de mal faire, et c'est la plus pure des réciprociétés. Hanweiler est un village allemand situé à deux kilomètres de Sarreguemines, de l'autre côté de deux rivières : la Bies, rapide et à bords escarpés et la Sarre, plus lente, mais large de quatre-vingts mètres, qui séparaient le territoire allemand de la ville française. En exécution de cette sentence, l'animal fut enfermé dans un sac qu'on mit dans un panier, et, ainsi emballé, porté à sa destination... Huit jours après, il était de retour.

Informations prises, voici ce qui s'était passé.

Dès le lendemain de sa transportation, Minet avait repris, par le plus court, la direction de son ancienne maison. Mais la Sarre lui avait barré la route. La rivière, en cet endroit du moins, n'avait pas de pont et se passait en bac. Or, le passeur tenait sur la rive allemande un petit

débit de boisson et de tabac. Minet, qui se fit câlin, obtint chez le passeur le couvert et le vivre. De là, il voyait le bac aller et venir. Comme la machine s'amarrait pour la nuit près du débit, il lui fut aisé de la reconnaître en détail. Il put constater, par exemple, que les deux petits ponts établis aux extrémités du bateau offriraient, dans la profondeur et la pénombre de leurs dessous, de sûres cachettes au pauvre chat que la nostalgie de la maison natale, d'un vieux maître, des petits enfants dont il annonçait l'arrivée par "de formidables miaous", déciderait à tout tenter pour s'évader de l'exil.

Ainsi s'écoula une semaine en études, réflexions, délibérations intérieures, hésitations anxieuses. L'occasion aussi put se faire attendre. Enfin un matin, le passeur, en abordant à la rive française, fut étonné, stupéfait, de voir son chat sortir brusquement de dessous un pont, s'élançant à terre et se sauver vers la ville.

Arrivé chez lui, il fut remis dans un sac, dans un panier, et reporté d'où il venait. Mais comme il connaissait maintenant la manière d'en revenir, dès le lendemain il était de retour. On s'obstina, lui encore plus, et sans y mettre plus de retard. Si bien qu'il eut le dernier mot et mourut en paix dans la maison de son cœur.

V. MEUNIER.

SON UTILITÉ

Flic. —Croyez-vous au pouvoir du regard humain sur les animaux sauvages ?

Floc. —Oui, le regard humain est très utile... pour voir venir les animaux sauvages.

ESSAYEZ, MESDAMES

—Georges, dit-elle doucement, j'ai décidé de ne pas m'acheter de chapeau neuf et de faire venir ma mère avec cet argent ; comme cela, ce ne sera pas un surcroît de dépenses.

—Ma chère amie, cria-t-il, très excité, l'idée de sortir encore avec ton vieux chapeau est trop horrible pour que je puisse m'y arrêter ; et je ne veux pas remettre les pieds dans cette maison avant que tu aies un nouveau chapeau.

La jeune femme a souri et s'est applaudie de son petit stratagème.

IL FALLAIT BIEN QU'IL L'APPORTAT

Le père (en colère). —Comment ! vous osez encore montrer votre figure ici, vous !

L'amoureuse persistant. —Je ne pouvais pas la laisser chez moi, pourtant.

UN HOMME ÉNERGIQUE

—Qu'est-ce qui vous porte à penser que c'est un homme aussi remarquable ?

—C'est le seul homme que je connaisse qui ait été assez énergique pour répondre "oui", lors de son mariage, d'une voix assez distincte pour être entendu de tout le monde.

SON PRIVILÈGE À ELLE

Berthe. —Je lui ai permis de m'embrasser à condition qu'il n'en parlerait à personne.

Blanche. —Je suppose que vous vouliez ébruiter vous-même la nouvelle !

BELHUMEUR vs. LAFICELLE — (Suite et fin)



III
Joe Belhumeur. —Et maintenant, Pat, ensemble avec nos cigarettes...



IV
Le constable Laficelle (hurlant). — Au meurtre !... Au feu !... A l'assassin !...

... Avis Important ...

Les Tortures d'une Mere

LE NOUVEAU ET SENSATIONNEL FEUILLETON

== Offert a nos lecteurs, sera commencé ==

Dans notre ...
Prochain Numéro

Portant la date du 2 Septembre

DONNEZ VOS COMMANDES AUX DEPOTS ...

FEUILLETON DU "SAMEDI" 26 AOUT 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

TROISIÈME PARTIE

LE RACHAT DU PASSE

VI. — LE CRIME

(Suite et fin)

Jamais nuit n'avait été plus douce, plus belle, plus radieuse !... Et tandis qu'autour d'elle les fleurs embaumaient... que, perdu au fond du parc, un rossignol chantait... le cœur débordant de joie, débordant de bonheur, la jeune fiancée songeait encore à lui... songeait encore au bien-aimé !...

—Maxime !... Cher Maxime !... Oh ! comme je t'aime ! murmurerait-elle toute pâle.

A deux ou trois reprises, un bruit très faible, très léger s'était fait entendre derrière elle, mais elle était trop profondément absorbée dans ses pensées pour avoir pu le saisir....

Elle songeait maintenant à ce que Maxime lui avait rapporté de sa visite à Fontenay-sous-Bois : la joie de tous ceux qui l'aimaient à la nouvelle que le baron de Chancel enfin se rendait et consentait à son bonheur, et le pardon que tous aussi avaient si généreusement accordé à son père....

Et longtemps encore elle restait là, en face de cette nuit splendide, le cœur de plus en plus débordant d'une émotion si douce que parfois des larmes montaient à ses yeux.

Jamais elle n'aurait cru être si heureuse, et jamais non plus, même aux jours où elle avait eu le plus d'espoir, elle ne s'était bercée de rêves aussi radieux que ceux qu'elle faisait en ce moment.

Au clocher de l'église de Brunoy, une demie sonna.

Alors, s'arrachant à elle-même, la jeune fille referma sa fenêtre, et, lentement, entra.

Mais, elle le sentait bien, le bonheur lui donnait trop de fièvre pour qu'elle pût dormir... Alors, passant dans une pièce voisine, elle en revint avec un livre qu'elle avait déjà lu bien des fois, mais qu'elle ne se lassait jamais de relire, avec un des derniers chefs-d'œuvre de son fiancé, du grand poète Maxime de Rouvière....

Et elle se disposait à allumer sa lampe, quand, en se retournant, brusquement elle frémit.

Une ombre venait de se dresser en face d'elle, une ombre qui demeurait immobile et qui la regardait avec des yeux étincelants.

Elle voulut crier, mais un tel effroi la paralysait qu'aucun son ne s'échappa de sa bouche....

—Vous !... Vous !... fit-elle en bégayant.

Car elle venait de reconnaître le comte !... car elle venait de reconnaître le misérable de Guérande !

—Oui, moi ! dit-il, la voix sourde. Moi que votre père a chassé tout à l'heure !... Moi à qui vous avez fait autrefois le plus sanglant outrage qu'on puisse faire à un homme !... Moi qui vient me venger de lui et me venger de vous !...

—Au nom du ciel, allez-vous-en !... Au nom du ciel, laissez-moi ! Vous me faites peur ! s'écria-t-elle, mais d'une voix toujours si faible que c'était à peine si on l'entendait.

—Alors, reprit-il avec un petit ricanement qui fit frissonner la jeune fille, comme vous aviez eu l'imprudence de laisser votre fenêtre ouverte, rien ne m'a été plus facile, après avoir escaladé la grille du château, que de franchir également ce balcon.

" Et maintenant me voilà !

" Et maintenant, vous allez me payer tous vos dédains, tous vos mépris, tous vos outrages !...

" Et maintenant, je vais être sans pitié pour vous comme vous avez été sans pitié pour moi..

" Et maintenant, vous qui n'avez pas voulu être ma femme....

Adrienne venait de se redresser, livide, le regard flamboyant à son tour.

—Misérable !... Misérable !... s'écria-t-elle. Pas une parole... pas un mot de plus !... Sortez !... sortez sur-le-champ, ou j'appelle !

—Qui ? fit-il cyniquement.

—Sortez !... sortez, vous dis-je !

—Votre père ?... Il ne vous entendra pas !... Vos serviteurs ?... Ils ne vous entendront pas non plus !...

Puis, ricanant encore :

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

Incomparables contre les
affections nerveuses

} Femmes Malades et Fai-
bles, employez les

Tablettes Royales Rollens

{ Incomparables pour jeunes
filles et femmes pâles

—Ah ! vous ne vous attendiez pas à cette surprise ! reprit-il en faisant un pas en avant, tandis que, d'un bond, elle reculait ; vous ne vous attendiez pas à pareille aventure quand, tout à l'heure, vous passiez si fière au bras du fiancé de vos rêves... au bras de votre Maxime que j'aurai peut-être la joie de vous tuer quelque jour !...

De plus en plus grelottante d'épouvante, Adrienne, qui n'avait pas la force de crier, presque à peine la force de se soutenir, n'avait pu retenir un tressaillement.

—Et moi qui vous voyais, continua-t-il, et moi qui étais là tout près de vous, je ne pouvais m'empêcher de vous prendre en pitié tous les deux !...

« Je voyais vos regards pleins d'extase, vos fronts radieux, vos lèvres murmurer les plus douces paroles d'amour, et je vous plaignais, et je triomphais, car je me disais que ce n'était là que le rêve d'une heure... que ce n'était là qu'un songe trop beau qui bientôt allait s'évanouir !... »

Et le misérable venait de s'avancer brusquement vers Adrienne.

—Au secours !... au secours ! cria-t-elle en s'élançant vers la fenêtre.

Mais il l'avait déjà prévenue, mais il était déjà devant elle.

—Au secours !... Au secours ! cria encore, de plus en plus affolée, de plus en plus éperdue, la jeune fille.

—Oh ! tu peux crier... tu peux appeler... je t'ai dit qu'on ne t'entendrait pas ! ricana-t-il encore.

Et d'un bond furieux il venait de se ruer sur elle, de la serrer entre ses bras.

Mais la rage, le désespoir, l'épouvante venaient soudain de décupler les forces de la sœur d'Yvonne.

Echevelée, les bras meurtris par la brutale étreinte du misérable, elle luttait avec une énergie qu'il n'aurait pas cru trouver chez cette frêle enfant.

Et tout à coup, comme il croyait l'avoir déjà terrassée... comme déjà il jetait un cri de triomphe, plus rapide que l'éclair elle lui échappa.

—Oh ! s'écria-t-il, hideux de colère et en poussant un hurlement de douleur.

Dans sa course éperdue à travers la chambre, Adrienne venait tout à coup d'apercevoir une cravache que, la veille, elle avait posée sur la cheminée...

Et c'était avec cette cravache qu'elle venait de cingler la figure du comte.

—Arrière, bandit !... Place !... place ! criait-elle en le forçant à reculer sous les coups qui pleuvaient, et qui pleuvaient avec une telle force, une telle rapidité qu'il en était aveuglé et que son sang coulait...

Et la cravache sifflait toujours, quand, d'un bond, la jeune fille put enfin ouvrir la fenêtre, courir sur le balcon, et jeter, dans un cri désespéré, le même appel qu'elle avait déjà jeté tant de fois, mais qui n'avait pas été entendu :

—Au secours !... A moi !... Au secours !...

Et sa voix retentissait encore, lorsqu'elle eut un cri de joie, un cri de délivrance.

Du fond du parc quelqu'un accourait.

Elle était sauvée !

Mais de Guérande était-il perdu ?

Il voulut fuir.

—Ce n'est que partie remise !... Nous nous retrouverons !... menaça-t-il.

Mais maintenant ce n'était plus Adrienne qui était en son pouvoir, c'était lui qui était au sien...

Aussi, à peine avait-il fait un pas pour gagner le balcon, qu'il la trouva en face de lui, très crâne et très résolue, et que, de nouveau, la cravache siffla, lui coupant le visage.

—Non, bandit, tu ne te sauveras pas !... Bandit, tu expieras ! lui cria-t-elle.

Et elle parlait encore que celui dont on avait entendu le bruit des pas escaladait d'un saut le balcon et tombait au milieu d'eux.

—Maxime !

—Le comte de Rouvière !

Ces deux cris retentirent en même temps.

Et c'était bien, en effet, Maxime... Maxime qui déjà venait de prendre dans ses bras Adrienne, et dont le regard terrible foudroyait l'infâme de Guérande...

Car ce n'était pas sans regrets que le jeune homme, après avoir quitté sa fiancée et le baron de Chancel, s'était éloigné du château.

Il avait fait d'abord assez rapidement quelques centaines de pas, puis, peu à peu, il avait ralenti son allure, ne marchant plus sans se retourner à chaque seconde...

Puis, tout à coup, comme il n'avait plus aperçu la maison où il laissait celle qu'il aimait d'un si fol amour, il n'avait pu s'empêcher de rebrousser chemin, résister au désir de se rapprocher d'elle, ne fût-ce encore qu'un instant...

Et alors il était venu, lui aussi, se glisser dans le petit chemin

qui côtoyait la grille et où, pendant si longtemps, avait erré de Guérande...

Et sans oser se rapprocher, sans osé se montrer, il avait cherché de loin le petit pavillon d'Adrienne...

Et, tout à coup, il avait eu comme un éblouissement...

Il venait d'entrevoir, comme une blanche apparition, la jeune fille accoudée à son balcon... la jeune fille dont toutes les pensées allaient vers lui et qui, toute pâle, toute tremblante de la plus profonde émotion, murmurait son nom...

Et Adrienne avait enfin disparu... Adrienne était enfin rentrée chez elle, qu'il était encore demeuré, pendant un long moment, immobile à la même place, pensant que peut-être elle reviendrait... que peut-être il la reverrait...

Mais non ! La fenêtre restait fermée !... le balcon restait vide !...

Alors Maxime s'était résigné à partir, et déjà il avait fait quelques pas, quand, tout à coup, il s'était arrêté net, plus pâle, plus livide qu'un mort...

C'est que, cette fois, la fenêtre d'Adrienne venait de se rouvrir avec fracas et que sur le balcon celle-ci venait d'apparaître, jetant un cri plein d'épouvante, ce grand cri qu'on ne peut entendre sans tressaillir :

—Au secours !... au secours !...

Alors, comme un fou, Maxime s'était élancé vers la porte princi-



Haletante, éperdue, plus pâle que la mort, elle écoutait...

pale du château, mais c'était en vain qu'il s'était rué de toutes ses forces sur elle...

Solidement fermée, solidement verrouillée, elle n'avait pas même bougé...

La tête en feu et de plus en plus éperdu, il s'était mis alors à courir au hasard le long de la grille...

Peut-être trouverait-il le moyen de l'escalader ?... Peut-être aussi rencontrerait-il une autre porte qui céderait plus facilement ?

Mais il s'était trompé. Toutes les portes étaient aussi solidement fermées que la première !... Et dans le mur, nulle brèche !... aucune ouverture !...

Alors le jeune homme n'hésita plus et, au risque de se blesser, il fit ce qu'avait fait, quelques instants auparavant, son rival, ce qu'avait fait, quelques instants auparavant, le comte de Guérande : il se cramponna à la grille, la franchit, tomba dans le parc...

Et maintenant les deux hommes étaient face à face : de Guérande relevant le front et payant d'audace, et le jeune comte de Rouvière, qu'Adrienne retenait, prêt à se jeter sur lui.

—Ah ! misérable, tu payeras cher ton infâme guet-apens !... tu payeras cher ton crime ! s'écria-t-il tout frémissant, le poing tendu. Misérable, écoute !... On vient !... C'est ton châtement qui s'approche !...

Et, en effet, cette fois, les cris d'Adrienne avaient été entendus, et le baron de Chancel accourait, escorté de ses gens qui portaient des flambeaux.

—De Guérande!... De Guérande! murmurait le vieillard, fou de colère, fou d'indignation.

Car il avait déjà deviné ce qui avait dû se passer; car maintenant il comprenait ce qui se cachait sous les paroles menaçantes du comte...

Et il était si terrible quand il arriva dans la chambre de sa fille... si terrible quand il se dressa en face du misérable qui avait osé se rendre coupable d'un tel crime que, malgré tout son aplomb, de Guérande pâlit, de Guérande recula...

Mais déjà, d'un geste rapide et plein d'autorité, Maxime venait d'arrêter le père d'Adrienne.

—Laissez... laissez cet homme, monsieur le baron! dit-il. Si Adrienne est votre fille, elle sera ma femme... Cet homme m'appartient donc, et si j'entends le châtier moi-même au lieu de le livrer à la justice, c'est qu'il ne faut pas qu'aucun scandale retentisse autour de votre maison... c'est qu'il ne faut pas que celle qui va porter le nom des Rouvière puisse être effleurée du moindre soupçon!...

Puis se tournant vers de Guérande :

—Si tu n'es pas aussi lâche que tu es vil, ajouta-t-il, je vais te faire l'honneur de me battre avec toi!... je vais te faire la pitié de t'épargner le bain, en te tuant!

—Maxime! s'écria Adrienne, en se cramponnant à lui.

—Il le faut! dit le jeune homme.

—Et si tu meurs? fit-elle à voix basse, toute tremblante.

Alors, lui montrant lentement le ciel tout étincelant d'étoiles, le ciel tout resplendissant de la lumière des astres :

—Dieu est juste! répondit-il avec un accent convaincu.

Mais de Guérande, qui comptait sur sa force de tireur redoutable, sur son habileté de duelliste célèbre, venait d'avoir un éclair de joie sinistre dans les yeux, puis un mince sourire sur ses lèvres décolorées :

—Dieu? pensait-il. Recommande-lui ton âme!

Et il ricanaït encore, quand le comte de Rouvière reprit vivement, s'adressant au baron :

—Des épées!... Des épées!...

Puis, deux minutes après, les épées apportées, il en jeta une au comte de Guérande, en lui criant :

—Suis-moi!...

—Maxime! Maxime!... supplia encore Adrienne, affolée de terreur.

Mais déjà il était loin!

Mais déjà elle était seule!

Mais déjà, entourés du baron et de ses gens dont les flambeaux allaient éclairer le combat, les deux implacables rivaux, les deux implacables ennemis étaient en face l'un de l'autre!...

Mais déjà l'un des deux allait mourir!...

Adrienne venait de s'élançer sur le balcon.

Haletante, éperdue, plus pâle que la mort, elle écoutait, là tout près d'elle... là derrière le pavillon dont les murs étaient rougis par la clarté des flambeaux, le cliquetis des épées qui, dans un silence sinistre, furieusement se croisaient, furieusement s'entrechoquaient.

—Mon Dieu!... Mon Dieu, sauvez-le!... sauvez celui que j'aime!... murmura-t-elle en tombant lourdement à genoux, les mains jointes, le visage baigné de larmes.

Mais à peine put-elle achever.

Un frisson venait de la prendre et, brusquement, elle s'était renversée, les yeux clos, sans souffle, toute blanche...

Le lendemain, la nuit tombait, et comme la cloche de la villa de Fontenay-sous-Bois venait de sonner pour le dîner, tout le monde se trouvait déjà réuni autour du comte de Belleruche, quand l'un de ses domestiques entra :

—Les journaux du soir, dit-il en les remettant à son maître.

D'une main distraite, le père d'Yvonne venait de déplier l'un d'eux et le parcourait.

—Quoi de nouveau aujourd'hui, monsieur le comte? demanda Clotilde.

—Toujours de Prades! répondit en souriant M. de Belleruche.

—Encore des articles sur moi!... Vraiment ils exagèrent! fit le marquis en souriant à son tour.

—Et que disent-ils? demanda André.

—Oui, père, lisez-nous cela! ajouta Yvonne.

Mais le comte venait d'avoir tout à coup un si violent sursaut, que tous demeurèrent saisis.

—Quoi donc?... Quoi donc? s'écrièrent-ils.

—Oh! quelle nouvelle!... Ah! par exemple!...

—Parlez vite!

—Vous êtes tout ému!

—De Guérande! dit le comte. Mort!

—Mort!

—Tué en duel... hier... dans les environs de Paris...

—Tué par qui? dit vivement de Prades.

—On ne le dit pas...

—Tué par moi, marquis! répondit alors une voix forte.

Et sur le seuil, Maxime de Rouvière apparut.

Et tandis que tout pâle, tout plein de fièvre encore, il racontait en termes rapides la scène si dramatique qui s'était passée la nuit précédente au château de la Côte... tandis que tous l'écoutaient de plus en plus saisis, Yvonne, se penchant à l'oreille de son fils, lui disait tout bas :

—Maurice, nous avons pardonné au baron de Chancel, pardonnons aussi à la mémoire de cet homme!...

VII — LES ÉPOUX

Ce matin-là, juste deux mois après la mort du comte de Guérande, une foule immense et curieuse stationnait devant l'église de la Madeleine.

On y célébrait, dans une cérémonie grandiose, un mariage dont, pendant plusieurs semaines, toute la presse s'était occupée: le mariage du comte Maxime de Rouvière, le grand poète admiré de tous, avec la si belle et si gracieuse Adrienne de Chancel.

Il y avait environ une heure que le cortège avait fait son entrée dans l'église, au chant triomphal des orgues que parfois on entendait retentir encore, et tout en échangeant ses impressions, la foule attendait pour revoir encore la mariée...

Mais c'étaient les femmes et les jeunes filles surtout, comme il arrive toujours en pareil cas, qui formaient les groupes les plus compacts et les plus nombreux... des groupes qui grossissaient encore de minute en minute et où l'on ne parlait que de la beauté, que de la grâce, et aussi que de la magnifique, que de la merveilleuse toilette de la sœur d'Yvonne...

—Ah! c'est égal, s'écria tout à coup un jeune trottin de seize à dix-sept ans qui portait un grand carton à son bras, il y en a tout de même qui sont nées sous une heureuse étoile... car non seulement elle est très jolie, mais encore vous savez le chiffre de sa dot? Tous les journaux en ont parlé... plus de quarante millions!...

—Oui, ma petite, répondit une vieille femme, Mlle de Chancel est immensément riche, tout le monde sait ça, mais la fortune ne fait pas toujours le bonheur... Et la preuve, c'est qu'elle en sait quelque chose, la pauvre mignonne!

—Comment ça?

—Oui, oui, si vous lui parliez, vous verriez qu'elle en sait long là-dessus!... Aussi quand tout à l'heure je l'ai vue descendre de son bel équipage et s'avancer si rayonnante, si resplendissante au bras de son époux...

—Un très beau garçon! dit le petit trottin...

—Et noble!... un comte! ajouta vivement à son tour une autre jeune fille.

—Oui, le comte de Rouvière... Maxime de Rouvière...

—Ah! vous savez son nom, madame?

—Parfaitement, ma petite! Et je sais bien d'autres choses encore, fit avec importance la vieille femme, car j'ai pour amis des blanchisseurs d'Ivry, qui connaissent beaucoup, oh! mais beaucoup Mlle Adrienne...

—Des blanchisseurs!

—Et qui connaissent aussi beaucoup sa sœur, Mme la marquise de Chaverny... Du reste, je vous les ferai voir tout à l'heure, car ils sont à la noce...

—À la noce?

—Des blanchisseurs!

—Oui, mesdames, le père et la mère François sont aussi de la fête...

—Ah! mince! ricana un gavroche qui passait. Des blanchisseurs avec des comtes, des marquis, toute la haute!...

—Eh bien, pour en revenir, continua la vieille femme tout en foudroyant d'un regard l'insolent gamin, quand tout à l'heure je la voyais passer toute souriante et toute joyeuse sous son voile, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'elle n'en monait pas si large il y a deux ans, à l'époque de son premier mariage...

Et comme on venait de se mettre à rire.

—Oh! je ne suis pas folle!... Je sais ce que je dis! s'écria-t-elle d'un air indigné. Oui, il y a deux ans, elle a failli épouser un godelureau qu'elle n'aimait pas, mais que son père voulait à toute force lui imposer.

—C'était à la mairie du huitième... et j'étais là, je l'ai vue comme je vous vois!... A peine était-elle apparue qu'il n'y eut qu'un cri tant elle était belle!... belle comme un ange!... Mais, en revanche, elle était si triste et si sombre, qu'il était impossible de la voir sans la plaindre, impossible de la voir sans se sentir le cœur serré... On aurait dit que c'était une martyre qu'on traînait au supplice!... Aussi ce n'était dans toute la foule qu'un même cri: "La pauvre enfant!... La pauvre enfant!..."

—Oui! mais pourquoi, puisqu'elle ne l'aimait pas, consentait-elle à épouser ce type-là? interrompit le petit trottin avec un accent plein de révolte. Moi, je sais bien que si j'avais été à sa place, je l'aurais joliment envoyé promener!...

—Eh bien, ma petite, c'est précisément ce qu'elle a fait! dit vivement la vieille femme, pendant qu'une longue rumeur approbative s'élevait dans le groupe.

—Ah!

—Oui! oui!... Au moment où le maire lui disait: "Mademoiselle Adrienne de Chancel, consentez-vous à prendre pour époux monsieur un Tel?..."

—Elle a dit non?

—Carrément!

—Bravo!

—A la bonne heure!

—Aussi quand elle est redescendue toute pâle d'émotion, entraînée par son père tout pâle de colère, il fallait entendre ces applaudissements, ces acclamations!...

"Toutes les mains battaient!... Toutes les bouches criaient: "Vive la mariée!... Vive la mariée!..." Et comme, quelques instants après, le fiancé apparaissait à son tour, tout blême, tout défait, l'air furieux, je ne vous dis que ça!...

Et la vieille femme, se mettant à rire, ajouta:

—Sa voiture avait déjà disparu... il était déjà bien loin, que devant la mairie que les sergents de ville ne pouvaient parvenir à dégager, c'était le même tonnerre de sifflets, le même tonnerre de huées!...

"Ah! oui pour sûr, aujourd'hui ça doit changer!..."

Puis, après un court silence, et voulant montrer qu'en effet elle était bien renseignée, la vieille bavarde reprit:

—Et puis vous savez, je crois qu'il était temps que son père la marie, car il ne verra pas ses petits-enfants, le bonhomme!...

—Il est donc malade?

—Perdu!... Vous avez bien dû voir sa mine!... C'était ce grand maigre, tout blanc, très voûté, qui marchait derrière les mariés... Aussi pas de repas, pas de dîner, rien qu'un lunch dans leur magnifique hôtel de l'avenue Gabriel... Et aussitôt la cérémonie terminée, nos deux amoureux s'évadent... nos deux amoureux filent dans le Midi!...

—Ont-ils de la veine! soupira le petit trottin.

—Là-bas du côté de Toulon, à ce que m'a dit Mme François!... Là-bas, dans un beau château que le baron de Chancel possède au bord de la mer!...

"Mais, ajouta la vieille femme, ça va donc durer jusqu'à ce soir?... Si on essayait d'entrer?..."

—Impossible!... C'est bondé! répondirent plusieurs voix.

Mais, déjà, la vieille était loin... déjà, dans son entêtement, elle gravissait les marches de l'église toutes recouvertes de magnifiques tapis, ornées des plantes les plus rares!...

L'église, en effet, était bondée. Impossible de faire un pas dans cette élégante cohue qui se composait de toutes les aristocraties, de toutes les illustrations, de toutes les gloires.

Cependant, à force de ruse et de tenacité, la vieille curieuse avait fini par se faire un trou, par se glisser. Et alors, se dressant sur la pointe des pieds, elle essaya de voir!...

Des milliers de lumières étincelaient sous les hautes voûtes où montait le parfum de l'encens, où résonnait, tantôt doux comme un soupir, tantôt éclatant et plein d'allégresse, le chant des orgues!...

Des voix invisibles se faisaient entendre... des voix très belles et qui faisaient courir un frisson d'admiration dans la foule... tandis que, lentement, allaient et venaient dans le chœur les officiants dont les chasubles d'or étincelaient.

Et seuls à l'écart, seuls en avant du maître-autel, pâles et radieux, les deux jeunes époux étaient agenouillés.

Le prêtre venait de bénir les anneaux, et Maxime, tout tremblant, tout frissonnant d'une émotion que son cœur avait peine à contenir, le passait au doigt d'Adrienne!

Désormais ils étaient unis pour la vie!... unis pour toujours!... Désormais ils n'allaient plus avoir qu'un cœur, qu'une âme, qu'une même pensée!...

Aussi quand enfin la cérémonie fut terminée... quand enfin ils se rendirent à la sacristie, marchaient-ils comme dans un éblouissement, comme dans un rêve!

La première qui ouvrit ses bras à la jeune épouse, la première qui lui apporta ses vœux de bonheur et qui lui mit un long baiser au front, avons-nous besoin de la nommer? avons-nous besoin de dire que ce fut sa sœur, cette sœur qui avait pour elle une si profonde amitié?

—Chère Adrienne!

—Chère Yvonne!

Et cœur contre cœur, les yeux toutes deux pleins de larmes, elles s'oublèrent longtemps dans étroite étreinte.

Puis ce fut Clotilde... Clotilde qui, devenue depuis quelques jours marquise de Prades, non seulement rayonnait du bonheur

d'Adrienne, qu'elle aimait aussi comme une sœur, mais encore de son propre bonheur!

—C'est la revanche du passé! dit-elle tout bas en embrassant la jeune comtesse de Rouvière. L'avenir sera beau!...

Puis ce fut le baron de Chancel qui, en posant ses lèvres sur le front de sa fille, ne put que balbutier:

—Ma chère enfant!... ma chère enfant!... Comment ai-je pu me priver si longtemps d'une pareille joie, d'un si grand bonheur!... Oh! encore une fois, pardonne-moi!...

—Père, taisez-vous!... Père, je vous aime! répondit-elle en lui rendant son baiser.

Et elle n'avait pas achevé que Maurice et la petite Suzanne s'élançaient vers elle et se jetaient tous deux en même temps dans ses bras.

—Chère petite tante!...

—Chère madame Adrienne!...

Et de plus en plus émue, de plus en plus attendrie, elle les embrassait, les embrassait encore, ne pouvait plus s'en séparer, quand André et Fernand, tout radieux, s'approchèrent à leur tour.

—Je vais donc enfin pouvoir vous appeler mon frère! dit le comte de Chaverny en tendant la main à Maxime. Et vous, chère sœur, ajouta-t-il avec une émotion profonde, en effleurant à son tour le front d'Adrienne, ai-je besoin de vous dire combien je me réjouis de votre bonheur?...

—Combien nous nous en réjouissons tous! ajouta le marquis.

Mais une pensée pourtant venait, pendant une seconde, d'attrister Adrienne.

Elle songeait que de tous ceux qu'elle aimait, de tous les êtres qui lui étaient chers, seul le comte de Belleruche manquait, seul le comte de Belleruche n'était pas là!...

Oh! sans doute, elle comprenait bien que le père d'Yvonne ne pouvait se rencontrer avec le baron de Chancel... Oh! sans doute, elle savait bien que si le comte était absent, toutes ses pensées et tous ses vœux la suivaient, mais elle n'en avait pas moins le cœur un peu lourd quand, tout à coup, elle se remit à sourire en voyant surgir en face d'elle François et Mme François, tous deux un peu guindés dans leurs beaux habits tout neufs!...

Oh! leurs compliments ne furent pas longs!... Une rude poignée de main du blanchisseur à Maxime... une belle révérence de la blanchisseuse à Adrienne, et ce fut tout.

Mais si leurs paroles manquaient d'éloquence, les regards dont ils enveloppaient la jeune femme parlaient pour eux et disaient combien, eux aussi, se réjouissaient de tout le bonheur, de toute la joie des jeunes époux.

Et ces regards, qui se portaient aussi parfois sur Yvonne et sur Clotilde, disaient encore autre chose, exprimaient encore autre chose!...

Ils exprimaient et traduisaient toute la reconnaissance que ces braves gens gardaient au fond du cœur pour les deux sœurs et leur amie, grâce à qui maintenant leur avenir était sérieusement et largement assuré.

Et, dans la sacristie, l'interminable défilé continuait!...

Après avoir embrassé le petit Maurice et la petite Suzanne, François et sa femme venait de se retirer; mais comme ils se frayaient un passage à travers la foule qui encombrait les abords de l'église, brusquement ils s'arrêtèrent, pris à leur tour du désir de revoir encore une fois Adrienne.

Et ils attendaient depuis une bonne demi-heure au moins quand, tout à coup, un violent remous se produisit dans l'énorme cohue qui les entourait.

—La voiture de la mariée!... la voiture de la mariée! criait-on.

En effet, un riche équipage attelé de deux magnifiques chevaux blancs venait de s'avancer lentement devant le perron de la Madeleine, et presque en même temps une longue rumeur s'éleva:

—C'est elle! — Qu'elle est belle!

Puis, tandis qu'entre son père et son époux, Adrienne descendait les degrés de l'église... un immense enthousiasme s'empara des curieux, et mille voix crièrent:

—Vive la mariée!... Vive la mariée!

Et le cortège était déjà bien loin que les mêmes acclamations continuaient, retentissaient encore!...

Et, maintenant, dans la bastide des Oliviers, tout était paix, silence et mystère!...

Parfois, on pouvait voir passer, tout rayonnant de jeunesse et de beauté, un couple étroitement enlacé dont les mains s'étreignaient, dont les yeux se parlaient, dont les lèvres se cherchaient dans les baisers pleins d'ivresse!...

Car c'était là que, grisés par le parfum des fleurs et bercés par la chanson des nids... là que seuls avec leur bonheur, Adrienne et Maxime étaient venus goûter les premières joies d'un amour qui ne devait jamais finir!

MADAME CORENTINE

XVI

(Suite)

Elle remonta en courant l'escalier.

—Tante Marie-Anne, j'ai oublié d'embrasser Sullian !

Elle se pencha, le cœur battant de sa course folle, au-dessus de l'enfant qui dormait, contempla une minute, avec un air de jeune mère, ce visage d'où rayonnait la paix inconsciente et profonde, le baisa au front, se releva :

—Ces petits-là, ça porte bonheur ! dit-elle.

Et quand elle descendit, elle avait une assurance tranquille qui ressemblait à celle du petit Sullian.

Tous deux secoués par la carrosse, ils montaient et dévalaient les coteaux familiers de la route. Le soleil épuisait, au fond des grappes de bruyères sèches et sur les dernières feuilles de ronces, un reste de ce parfum d'été qui s'en allait vers les terres, poussé par un vent doux.

Les cimes des bois de pins luisaient comme des aigrettes. Ils n'y prenaient garde ni l'un ni l'autre. Gaen conduisait distraitement. Il lui en coûtait de se séparer de Simone. Il se demandait aussi quel accueil serait fait à l'enfant, et l'envie lui prenait de tourner bride.

Tout au moins, il eût voulu être là, quand elle entrerait, pour la protéger de sa présence, en imposer, — il le croyait, — à Mme Jeanne, et au moindre mot, ramener Simone dont la jeunesse ne serait pas, ne pourrait jamais être aimée là comme au logis de Perros. Mais la petite ne voulait pas.

Elle avait dit : " Je désire être seule, grand-père. Attendez-moi deux heures près du marché au sable. Si je ne reviens pas, c'est qu'on m'aura bien reçue, et vous aurez de mes nouvelles demain matin. "

Les pensées du capitaine ne sortaient point de ce petit cercle d'amour. Il songeait à peine à Corentine.

En vérité, cette confiance de Simone, câline et rose, auprès de lui, l'étonnait. Il ne se rappelait plus, étant trop vieux, quelle force c'est d'ignorer, et d'être toute jeune, et de n'avoir en soi rien de brisé.

Pourtant, lorsqu'elle se trouva seule au bas de la rue du Pavé Neuf, et qu'elle aperçut les volets bruns derrière lesquels son père et Mme Jeanne vivaient, Simone hésita. Elle monta lentement les cinquante mètres qui la séparaient de la porte, effrayée de n'avoir pas préparé ce qu'elle allait dire. Et quand elle eût tiré la poignée de fer forgé de la sonnette, il lui sembla que tout Lannion, averti, avait les yeux sur elle, et regardait.

Ce fut Fantic, la noire, qui vint ouvrir.

—M. L'Héréec ?

Simone n'osa pas dire : " Mon père ? "

Mais la fille, qui l'avait élevée, la reconnut. Elle se recula, livide, comme si elle avait vu une morte apparaître, et, perdant la tête, les mains levées, elle s'enfuit en criant :

—Ciel adorable ! voilà notre demoiselle à présent !

Simone avança, par l'allée sablée, jusqu'au milieu de la façade. Là, elle trouva Gote, la blanche, la vieille Trégoroise inféodée à Mme Jeanne. Gote était accourue aux exclamations de sa compagne et servante Fantic. Elle venait se rendre compte et défendre sa maison avec son air de maîtresse bourrue et le ventre en avant, barrant la porte.

—Mon père est-il ici ? demanda Simone.

—Il n'y est pas.

—Doit-il rentrer bientôt ?

—Je ne sais pas.

—Et ma grand-mère ?

Pour le coup, le visage impassible et dur de Gote exprima la stupeur. Oser demander Mme Jeanne.

—Elle n'y est pas non plus, répondit-elle.

—C'est bien, j'entre et j'attendrai, fit Simone.

Intimidée par le ton résolu de Simone, Gote s'effaça à moitié le long du mur, et demeura immobile, tandis que la jeune fille ouvrait elle-même la porte du salon et disparaissait.

Simone alla s'asseoir au fond sur le canapé. Emue de ce premier accueil hostile de la vieille bonne, plus qu'elle ne l'aurait voulu, les narines serrées, comprimant de sa main les battements trop vifs de son cœur, elle tâchait de se remettre, en parcourant du regard ce mobilier qu'elle retrouvait dans le même ordre, aussi clairsemé le long de la tapisserie, comme elle se l'était souvent représenté, de souvenir.

Mais involontairement, ses yeux se retournaient vers la fenêtre. Qui allait-elle voir le premier ? Son père ? Mme Jeanne ?

Elle voyait déjà celle-ci entrer, l'air impérieux, ses deux papillo-

tes blanches toutes raides au bord de sa coiffe. Et puis c'étaient les domestiques, dont elle entendait le chuchotement à travers les longs espaces endormis de cette maison. L'émotion ne faisait que grandir. Jamais Simone ne s'était senti si dépourvue de moyens.

Elle attendait ainsi, inconsciente de la durée, frémissante au moindre bruit, quand la porte s'ouvrit brusquement. Son père entra. Elle s'était levée. Il ne jeta qu'un regard sur elle. Puis, comme s'il allait défaillir, il s'appuya, fermant à demi les yeux contre la porte dont il tenait la poignée.

Alors Simone s'avança :

—Bonjour, mon père !

Il ouvrit les bras, poussa un grand soupir, et la tint embrassée.

Et elle ne bougea plus, écoutant la réponse de ce cœur d'homme qui battait puissamment contre le sien, comprenant que cet accueil muet valait mieux que toutes les paroles, sûre d'avoir bien fait, récompensée quoi qu'il advint.

Toute cachée sur l'épaule de son père, elle ne le voyait pas. Lui non plus ne songeait pas encore à la revoir. Il la tenait là, sa fille, son sang, l'être cher séparé de lui trop longtemps, la jeunesse qui rentrait.

Enfin ils s'écartèrent l'un de l'autre.

—Ah ! Simone, dit le père, que tu me fais de bien ! D'où viens-tu.

—De Perros. Grand-père m'a amenée.

—Quelle bonne idée tu as eue ! Asseyons-nous là, veux-tu, où tu étais ?... Tu m'as attendu ?

—Un peu, je crois, je ne sais pas.

—Moi qui ne me doutais pas ! Tu aurais dû écrire.

—A quoi bon ?

—C'est vrai, à quoi bon ? Tu es grande à présent ! M. Guen va bien ?

—Très bien.

Il la dévorait des yeux, maintenant, assise en face d'elle sur une chaise, à contre jour, il s'était mis là pour la mieux voir, un peu penché en avant, les mains jointes sur les genoux, sa figure sérieuse éclairée d'un sourire, et juste à la même hauteur que celle de sa fille.

On eût dit qu'il découvrait son enfant, cette robe, ce cou, cette coiffure, ce bout de dentelle. Il parlait, mais ce qu'il disait n'avait pour lui qu'une importance médiocre, et les réponses traversaient comme une partie vague non encore attentive de son esprit.

Simone au contraire, tout heureuse qu'elle fût, et fière de ce long éloge qu'elle lisait dans les yeux de son père, ne pouvait s'empêcher de remarquer la navrante banalité des mots qu'ils échangeaient. M. L'Héréec n'avait pas demandé des nouvelles de sa femme. Il évitait de la mêler à cette entrevue d'où elle n'était pas absente, cependant. L'enfant devinait, elle voyait que la pensée de la mère était là, entre eux deux. Ils faisaient effort l'un et l'autre, lui par l'habitude, elle douloureusement et par discrétion, pour ne pas la nommer. Et tout de suite cela les réduisait à un bavardage d'étrangers.

Simone ne pouvait comprendre, d'ailleurs, les sentiments multiples qu'éprouvait son père en ce moment, l'un surtout, la peur de la voir s'échapper, de la perdre, de tomber dans la solitude, après cette apparition radieuse. Il ne savait pas pour combien de temps elle était venue. La question avait dix fois expiré sur ses lèvres, de crainte de cette réponse :

" Mais, je retourne. Adieu, grand-père m'attend. "

Enfin, ils causaient depuis une demi-heure au moins.

—Simone, est-ce que... est-ce que tu repars ce soir ?

—Non, mon père, si vous voulez...

—Si je veux, Simone ! Alors ce n'est pas une visite ?

—Bien mieux qu'une visite. J'ai pensé, et ma mère a pensé, — elle le regarda en disant ce mot, et elle s'aperçut qu'il avait baissé les yeux comme sous une douleur vive, — que je ne pouvais passer en Bretagne sans vous donner au moins plusieurs jours. Je souffrais de ne plus vous connaître...

Il répondit, sans changer d'attitude, à demi-voix, confus devant elle :

—J'en ai souffert aussi, va, mon enfant. Mais je me croyais oublié, tu comprends, je n'osais pas t'imposer... La maison n'est pas très gaie... Enfin, puisque ton cœur t'a conduite, je te remercie.

Il leva sur elle des yeux où brillaient une joie encore inquiète.

—Tu restes ?

—Oui, je reste. j'ai fait apporter mes bagages au pont de Viarmes.

—En effet, il faudrait les envoyer prendre... Tu n'as pas vu ta grand-mère ?

—Non, elle est sortie.

—En effet, à cette heure-ici.

Et M. L'Héréec ajouta, avec un sourire triste :

—C'est que vois-tu, pour désigner ta chambre, pour tous les détails de service, c'est elle qui commande ici... Moi, je suis un peu son pensionnaire...

Il y eut un silence, pendant lequel ils pensèrent tous deux à Mme Jeanne.

Un bruit de voix dans le jardin fit se détourner M. L'Héréc. Et, derrière les vitres, dehors, il aperçut sa mère qui le regardait.

La coiffe de la vieille Gote, à côté, dépassait à peine le bourrelet de glycine.

—La voici, dit-il.

Ils étaient debout l'un près de l'autre, quand elle entra doucement, son mantelet de soie sur le bras, grande, les yeux dans l'ombre de sa coiffe de Tréguier. Mme Jeanne forma la porte, et s'arrêta à quelque pas, comme si elle venait seulement de découvrir la présence de Simone.

Un peu pâle, interdite, Simone marcha en glissant. Elle essaya de dire avec un sourire :

—C'est moi, grand'mère.

Et elle se haussa sur les pieds, pour l'embrasser au front.

Mme Jeanne ne lui rendit pas sa caresse. Elle n'eut pas même l'air de l'avoir reçue. Elle ne quittait pas des yeux Guillaume, son fils, resté près du canapé, et c'était bien à lui, au fond, qu'elle s'adressait, quand elle dit, de ce ton glacé que les émotions vives lui donnaient :

—Je suppose, Simone, que vous êtes seule ici ?

—Oui, dit Simone en s'écartant un peu, toute seule. Ma mère est repartie.

Elle souffrait affreusement d'être obligée de dire cela. Elle regarda son père qui n'avait plus la même physionomie. Très froid d'apparence, comme sa mère, et l'œil aussi fermé maintenant, il dit avec lenteur, en caressant sa barbe.

—Je suis content qu'elle soit venue, mère. Elle a été conduite par son bon cœur. Elle vient passer plusieurs jours avec nous, comme autrefois.

Mme Jeanne comprit, à l'expression qu'il avait, que le Breton de race forte parlait en ce moment.

—C'est bien, dit-elle simplement. Tu n'as pas fait préparer une chambre ?

—Je vous ai attendue.

—Alors, je vais m'en occuper. Nous nous retrouverons tout à l'heure, à dîner.

Quand elle fut sortie, M. L'Héréc et Simone s'approchèrent ensemble de la fenêtre, gênés.

—Simone, dit le père en prenant la main de l'enfant, il ne faut pas t'étonner ni te froisser... Ta grand'mère est un peu rude... Elle a eu des chagrins qui l'ont aigri... Et puis elle ne te connaît guère... Ne fais pas attention... Elle est très bonne, je t'assure. Tu ne saurais croire le dévouement qu'elle a montré pour moi.

Et il expliqua, tenant toujours la main de Simone, comment Mme Jeanne et lui vivaient dans l'hôtel de Lannion, quelles prévenances elle avait, quelle entente des choses du ménage et du commerce même, quelle situation honorable parmi les gens de la ville. Et plus il montrait, voulant défendre sa mère, la grande place qu'elle tenait dans sa vie, plus la pauvre Simone se sentait envie de pleurer.

Le dîner fut étrange, les trois convives étant agités de pensées qu'ils ne se pouvaient communiquer.

En disant le *benedicite*, tout haut, selon sa coutume, Mme Jeanne regarda, pour voir ce que ferait Simone. Mais Simone fit son signe de croix très simplement. Et l'on s'assit dans la salle à manger, où les paroles sonnaient comme des coups de trompe, et se prolongeaient en échos.

Très raide, très droite, les lèvres agitées au coin d'un frisson, Mme Jeanne découpait et servait chaque plat comme de coutume. Toute sa conversation se bornait à des phrases banales et sèchement dites : "Passez du sel, Guillaume. — Demandez donc une autre carafe de cidre." Ou bien, affectant de s'adresser toujours à son fils, elle disait : "Je ne sais pas si votre fille aime ceci. Nous n'avons que peu de chose à lui offrir."

Mais dans le regard dont elle accompagnait ces phrases, il était facile de deviner l'irritation, l'étonnement, le trouble où l'avait jetée, à quelques jours de distance, l'apparition de la mère et de la fille.

Il fallait bien la supporter, celle-ci, Guillaume le voulait. Elle avait vu son fils lui tenir tête, elle avait cédé, et cela l'humiliait. Elle aurait désiré, tout au moins, que le retour de Simone fut préparé, arrangé par elle, et limité à un temps précis.

Lannion aurait appris que Mlle L'Héréc revenait passer chez sa grand'mère les vacances réglées par le Tribunal. Tandis que ce coup de théâtre diminuait son autorité et changeait le titre auquel Simone était admise dans la maison de la rue du Pavé-Neuf.

A présent, pour combien de temps était-elle là, entre le fils et la mère, cette enfant toute façonnée aux idées et aux manières de la Jersiaise ? Il fallait se taire cependant, et ne pas heurter l'homme, ce soir du moins. Et elle se taisait.

A peine si M. L'Héréc remarquait cette humeur de sa mère. Il lui semblait presque qu'il était à table avec sa fille toute seule.

Ses yeux d'un vert marin, transparents, semés de petits points d'or qui ne faisaient d'ordinaire qu'effleurer les choses et les gens,

attirés et ressaisis aussitôt par le songe intérieur de l'âme, s'arrêtaient sur Simone avec une expression de ravissement.

Il ne cessait de la regarder. Mais il ne parlait presque pas. Il se sentait timide devant sa propre fille. Les nouvelles sur le capitaine et sur Marie-Anne étaient épuisées ; au delà il y avait le domaine interdit de la vie à Jersey, des habitudes, des occupations, des goûts, des derniers événements qui avaient amené Simone.

Une imprudence aurait pu faire rougir ou froisser la jeune fille, il la connaissait si peu, et il ignorait si complètement la mesure d'amour et d'estime qu'elle pouvait garder pour lui !

Alors pour ne pas rester tout à fait silencieux, il disait des choses de Lannion, qu'elle avait l'air de comprendre, ou bien il s'excusait de la médiocrité du repas : "Nous n'avons que cela, ma Simone. C'est très simple, ici. Les habitudes bretonnes."

La veille servante, effarée, considérait alternativement ses maîtres, quand elle apportait un plat, et se sauvait à la cuisine, sentant qu'il y avait de l'orage et de la gêne dans cette réunion de famille.

Simone avait aussi perdu de son calme ordinaire. Sa grand'mère l'intimidait, et elle devinait que son père, le seul qui lui rendit possible le séjour de l'hôtel de la rue du Pavé-Neuf, n'était pas habitué à imposer sa volonté. Elle le voyait presque effrayé de l'énergie qu'il avait montrée. Mieux qu'avant, elle mesurait la difficulté de son projet de faire rentrer l'épouse là où, elle-même, l'enfant très innocente et forte de sa jeunesse, n'était entrée que par surprise, et pour combien de temps !

Après le dîner, Mme Jeanne sortit devant son fils, et, l'attendant au milieu du vestibule qui divisait la maison :

—Votre fille a fait apporter ses bagages, sans doute ?

Simone rougit, derrière elle, et dit :

—Oui, grand'mère... J'avais cru... Ils sont à l'auberge...

—Bien, je les enverrai prendre. La chambre est prête. Simone peut monter avec moi.

Par l'escalier de granit, bâti pour les siècles, les deux femmes montèrent en effet, Mme Jeanne toujours devant.

Arrivée au premier étage, elle parut hésiter un moment si elle devait prendre à droite ou à gauche. Simone eut un battement de cœur, car à droite, c'était la chambre de réserve rarement occupée par les étrangers, et l'appartement de la vieille dame.

A gauche, au contraire, Simone se souvenait de la petite chambre qu'elle avait habitée, entre celle de son père et une autre, où sa mère s'était réfugiée dans les derniers temps du séjour à Lannion.

Ce côté-là était le sien. Mme Jeanne, ayant réfléchi se dirigea vers la gauche, dans le couloir vitré, et ouvrit la porte du milieu.

Les rideaux bleu et blanc, à rayures, la glace toute petite encadrée d'un ruban Louis XVI peint de même couleur, les trois chaises de crétone, le fauteuil pour jouer à la poupée, les statuettes même qui ornaient les murs, luisaient un peu dans l'ombre. Rien n'avait été touché. L'immobile tradition de la maison avait tenu fermée la chambre inutile, et une odeur légère y flottait, échappée sans doute du rameau de romarin oublié depuis dix ans au-dessus du bénitier.

—Voilà, dit Mme Jeanne. Dans cinq minutes Fantic apportera la malle.

Cela signifiait : "Il faut l'attendre."

Elle reprit, comme si elle se fût adressée à une étrangère :

—Demain matin, que prendrez-vous ?

—Mais grand'mère, n'importe quoi, ce que vous prenez.

—Moi, je ne prends rien.

Simone, qui venait de pousser les contrevents, se retourna et dit vivement :

—J'avais l'habitude de descendre et de faire moi-même un peu de thé, pendant que ma mère entrait au magasin.

Mme Jeanne regarda avec une certaine surprise la jeune fille qui parlait de la sorte et répondit :

—Il sera facile d'en faire ici. Bonsoir.

Elle se retira, laissant Simone en proie à cet examen douloureux qui suit les premières tentatives infructueuses et montre tout entier l'obstacle.

M. L'Héréc fumait dans le jardin, sur un banc, près de la bordure de lilas. Elle le rejoignit, et s'asseyant près de lui dans l'ombre du soir voilé où s'endormait la petite ville :

—Guillaume, dit-elle, passant le bras par-dessus l'épaule de son fils, vous avez admis votre fille chez moi sans m'avertir...

—Est-ce que je le pouvais, répondit-il en écartant le bras de sa mère qui se posa, droite et pâle, sur la robe noire. Je n'étais pas prévenu, moi non plus.

—Peut-être. Il faut cependant que vous sachiez ce que vous faites.

—Je le sais : je heurte... vos rancunes.

—Vous vous trompez, mon enfant, — et la voix de Mme L'Héréc s'adoucit, comme quand elle parlait aux enfants de l'école, dans les rues de Lannion ; — vous vous trompez. J'ai trop souvenir de la mère et trop peur d'elle, si vous voulez mon sentiment, pour accueillir avec enthousiasme une enfant qu'elle a élevée toute seule et que je ne connais pas plus que vous, en somme. Il se peut qu'elle

soit tout autre. Et je comprends très bien, mon pauvre ami, votre joie de la revoir. Moi-même j'ai dû faire effort pour vous dire en ce moment...

— Oh !

— Oui, pour vous mettre en garde contre un entraînement si naturel. J'ai achevé, cet après-midi, les comptes que j'avais commencés.

— Eh bien ?

— Eh bien, mon ami, nous perdons encore vingt mille francs cette année !

M. L'Héréec jeta son cigare dans les feuilles.

— C'est grave, fit-il. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Vous auriez pu dès avant le dîner...

— Est-ce que j'ai eu le temps, avec ces émotions que vous me donnez, ces scènes que vous me faites ! Et voilà le moment que vous choisissez pour recueillir votre fille chez nous ! quand nous sommes à la veille d'être obligés de réduire encore nos dépenses ! Elle est innocente de tout cela, je le veux bien. Mais la mère ne l'est pas, elle. Et elle a juré de rentrer aussi. Elle a envoyé Simone pour préparer le terrain, pour s'insinuer, pour exploiter votre faiblesse. Croyez-vous qu'on me trompe ? Croyez-vous que je ne vois pas ?

Elle sentit se poser sur sa main la main lourde et ferme de son fils.

— Ma mère, dit-il nous reparlerons demain de la question d'argent. Ma fille est chez vous ce soir. Je suppose que vous ne me demandez pas de la renvoyer ?

— Non.

— Alors, que me demandez-vous donc !

A son tour elle se détourna un peu et le regarda tout près de ses yeux agrandis, qu'éclairait une flamme de tendresse et d'énergie virile.

— Je vous demande, fit-elle, mon Guillaume, de ne pas garder longtemps l'enfant, pour ne pas être repris au piège de la mère. Je vous supplie de considérer que celle qui a commencé votre ruine tourne autour de vous pour l'achever, et que vous n'avez même plus le moyen de commettre cette dernière folie où l'on vous pousse.

Guillaume se leva, et tandis que sa mère le suivait des yeux, anxieuse, attendant la réponse, la baisa au front et dit :

— Soyez tranquille, ma mère :

Elle ne répliqua rien ; elle l'écouta s'éloigner sur le sable des allées tournantes, et quand il fut loin, se laissant pencher en avant, la tête dans ses deux mains, elle murmura comme anéantie :

— Le malheureux enfant, il l'aime ! il l'aime !

Lui, sombre d'abord, sentit à s'éloigner une impression de décharge et de bien-être. Il avait à peine fait vingt pas dans le jardin qu'une pensée effaça tout le reste.

Lui-même s'étonna de se sentir si joyeux, d'avoir cette impression de nuit très douce, d'air très pur. Il se hâta ; car l'argent, c'était demain ; l'ennui, c'était demain, et aujourd'hui il n'y avait plus de place que pour elle, elle la retrouvée, la chère enfant qu'il avait encore à peine vue. Il allait la revoir.

Il eut peine à ne pas monter trois marches à la fois. Devant la porte de la chambre, il s'arrêta, hésitant, heureux, oubliant tout le passé, tout l'avenir, et il frappa.

Elle l'attendait. Une forme blanche apparut derrière la porte, qui s'ouvrit doucement. Deux bras de jeune fille, les bras de Simone, enlacèrent M. L'Héréec.

Une tête caressante se posa près de la sienne. Et lui la baisa longuement sur les joues, sur le front, avec une joie indicible. Et il serra l'enfant sur son cœur, ne trouvant pas d'autres mots pour exprimer sa joie que le nom même de sa fille : " Simone ! " Elle sentait la joie et la vie qui revenaient. Elle se taisait aussi.

— Bonne nuit, mon adorée !

Il vit la forme blanche disparaître. En regagnant sa chambre, le vent de la marche lui fut sentir qu'il avait la joue toute mouillée de larmes.

Et il s'enferma pour repasser son bonheur minute par minute, pendant des heures.

XVII

Le jardin, devant la façade de l'hôtel, était bien entretenu. Celui qui s'étendait par derrière, au-delà de la cour pavée des servitudes et auquel on accédait par quatre marches, bien plus grand que le premier et planté en potager, n'avait guère que de rares visites d'un homme de journée.

L'homme venait, remuait la terre, semait, taillait les arbres. Gote et Fantic faisaient la récolte, au temps voulu. Quant à l'herbe folle, elle croissait là en liberté, sans ennemis que les chardonnerets, les

linots, les mésanges, qui se pendaient aux plus hauts brins pour atteindre la graine et les brisaient parfois sous le poids léger de leur corps.

De l'herbe, il y en avait surtout dans les allées, car le fond était de vieille date assoupli par la culture, et les légumes venaient magnifiquement, étouffant le reste : potirons étalés sur des nappes de fumier, poireaux drus comme des épées, carottes en forêts plus pressées que des maquis, et des haricots principalement, de vingt espèces différentes, hautes ou naines, bien rangées en planches, et qui presque toutes fleurissaient blanc, avec deux ailes, comme de petites coiffes bretonnes.

Quand Simone s'éveilla, au lendemain de son entrée dans la maison de Mme Jeanne, sa première idée fut de revoir le jardin. Sa grand-mère devait être à la messe. Son père dormait sans doute, car elle n'entendait aucun bruit. Elle descendit, coiffée à la diable, emportant une paire de ciseaux. En passant près de la cuisine, elle dit :

— Bonjour, Gote ; bonjour, Fantic !

Fantic répondit, Gote grogna quelque chose : toutes deux la regardèrent traverser la cour et monter le perron mousseux, car Mme Jeanne ni M. Guillaume n'allaient jamais dans le potager, et c'était leur domaine à elles.

Mais c'était aussi le domaine de l'enfant, qui se souvenait. Et, en pénétrant au milieu de ce fouillis de plantes et d'arbustes, en suivant les allées en bosse, toutes étroites et toutes mouillées qui fumaient au premier soleil, elle retrouvait l'émotion ancienne, le sentiment de solitude presque effrayant qu'elle avait gardé de ce jardin.

Elle longea le mur de droite, exposé au midi, couvert de vignes, et elle se rappelait que sa mère aimait à cueillir le raisin auquel elle laissait une feuille verte, par une sorte de goût naturel d'élégance et de couleur.

Plus loin le bassin, dont il était défendu d'approcher : " Surtout, Simone, ne va jamais de ce côté-là. C'est si dangereux ! " M. L'Héréec la rattrapait par sa jupe à plus de vingt mètres de ce lieu redoutable, quand elle courait, sans même penser à l'eau, devant ses parents. Ils venaient souvent là le soir, en été, quand le ciel était tout d'or au-dessus de Lannion.

Simone les revoyait, jeunes tous deux, causant à voix basse derrière elle. Ils entraient dans cette tonnelle de haut buis. Elle voulait y pénétrer.

Hélas ! des touffes de buis s'étaient croisées et enlacées, masquant l'ouverture ancienne. Elle s'y enfonça la tête baissée et se trouva au centre de la grosse motte verte.

La voûte était si épaisse maintenant qu'on ne pouvait plus se tenir debout ; une mousse rase, étiolée, tapissait le sol ; personne ne venait plus demander son ombre à la tonnelle, que des araignées pour leurs toiles et les mulots pour leurs cachettes.

Simone en eut l'âme serrée comme d'une ingratitude. Elle sortit de la tonnelle et se mit à tailler, avec une sorte de colère, à grands coups de ciseaux, les bottes de glaieuls qui fleurissaient près de l'entrée.

M. L'Héréec avait aimé les fleurs autrefois ; c'était le reste abandonné d'une collection de glaieuls achetée et entretenue à beaucoup de frais.

Lorsqu'elle en eut ramassé toute une gerbe, Simone se redressa et revint par l'allée de gauche, s'arrêtant, écoutant le bruit des poulies qui montaient du Guer voisin et le caquet des marchandes de volailles qu'on entendait passer, secouées dans leurs carrioles, du côté de la rue.

Le soleil l'éclairait en face. Des spirales de calices roses et jaunes sortaient des plis de sa jupe, qu'elle tenait d'une main. Son père la voyait. Il l'attendait dans la cour pavée, l'ayant cherchée déjà.

— Ah ! te voilà, chérie !

Elle descendait les marches, les deux bras étendus maintenant et sa robe déployée pour montrer la récolte.

M. L'Héréec l'embrassa.

— Des fleurs ! dit-il. Ma pauvre Simone, il y a longtemps qu'il n'en est entré à la maison ?... Eh bien, qu'as-tu donc ? Tu as l'air triste.

Elle fixait sur lui son regard tout droit, où il était si facile de lire.

— C'est que j'ai trouvé le jardin si abandonné ! dit-elle. Cela m'a rappelé...

Le visage du père s'assombrit immédiatement.

— Qu'est-ce que cela t'a rappelé, Simone ?

Elle se tut. Il y eut un silence qui la fit rougir.

Et M. L'Héréec reprit d'un ton de reproche :

— Non, ne remue pas tout cela. Tu n'es pas venue pour me faire de la peine, n'est-ce pas ? Va mettre tes fleurs dans les vases du salon, mon enfant, va. Moi, je pars à l'usine.

Simone rentra dans la grande maison, un peu déconcertée que son père n'eût pas mieux répondu à ce rappel de la vie passée. Pour elle, pardonner, oublier, semblait si facile. Toutes les générosités convenaient si bien à ce père idéal qu'elle s'était représenté !

Comment celui qu'elle venait de retrouver n'avait-il encore rien dit qui pût faire espérer ? Pourquoi se taisait-il obstinément dès que la pensée de Mme Corontine s'offrait à lui ! Encore si elle avait pu lire sur ce visage attristé autre chose qu'une sorte de reproche, comme si elle réveillait des douleurs stériles !

C'était bien cela, oui, un reproche muet, un effort pour ne pas se plaindre d'un jeu cruel.

Cette impression découragée ne dura pas, Simone, en disposant les gerbes de glaïeuls dans les vases du salon, vit passer Fantic et l'appela. Elle lui remit une dépêche pour le grand-père Guen, une ligne confiante, qui disait à mots couverts : " J'ai été bien accueillie, je reste. "

Et elle se sentit plus fortement engagée à suivre la mission de tendresse filiale qu'elle s'était donnée. Comment s'y prendrait-elle ? Réussirait-elle ? Elle ne le savait pas. Une seule chose lui paraissait résulter clairement de toute sa petite expérience de médiatrice.

Elle se promit de ne pas amener volontairement la conversation sur ces années de deuil qui renfermaient trop de mystères pénibles ; d'attendre, d'être prévenante et bonne, espérant que, derrière elle et sans qu'on la montrât, les yeux du père et Mme Jeanne finiraient par voir celle qui l'avait formée.

Alors une vie nouvelle commença pour les habitants du vieil hôtel de Lannion. Ce ne furent pas seulement des gerbes de fleurs qui rentrèrent dans les appartements vides, ce fut surtout une gaieté insinuante, une lueur discrète répandue sur toutes choses, une détente progressive des habitudes d'agir et de penser introduites par Mme Jeanne.

Les premiers jours, Simone ne sortit pas. Elle attendait, travaillant à quelque ouvrage de lingerie qu'elle avait demandé à Mme Jeanne, l'heure du déjeuner, puis celle du dîner, qui réunissait la grand-mère, le père et l'enfant.

Cette solitude ne lui déplaisait pas. Une douceur grès grande venait à la jeune fille de cette reprise de possession paisible des lieux qu'elle avait habités. Simone s'en trouvait plus calme, plus forte, plus gaie aussi, lorsque M. L'Héréec rentrait de l'usine, fatigué le plus souvent et toujours un peu sombre, il s'épanouissait en apercevant sa fille.

Elle lui parlait de ce qu'elle avait vu ou songé, des événements minuscules de la matinée ou de l'après-midi, l'interrogeait sur Lannion et même sur Tréguier, et le forçait à oublier ses préoccupations d'affaires.

Les repas, pendant lesquels la mère et le fils échangeaient autrefois de rares paroles pour se communiquer des chiffres ou se raconter les histoires fastidieuses de la petite ville, devinrent des heures de rêves et de gaieté cordiale. Ils se prolongèrent ; M. L'Héréec reprit son ancienne coutume de revenir de l'usine par le plus court.

Le petit canot traversa le Guer soir et matin, comme au temps de Mme Corontine. Et les soirées parurent moins longues à trois, sous les berceaux de lilas que le soleil encore tiède pénétrait de rayons penchés.

Il arrivait à Simone, sans y prendre garde et par nécessité, de dire en parlant d'elle-même : " Nous avions l'habitude, nous faisons, nous aimions... " Elle n'appuyait pas.

Mais la pensée de l'absente s'insinuaient entre eux subitement, prenait sous cette force commune et vague quelque chose du charme propre de Simone.

L'approbation qu'obtenait la jeune fille remontait un peu jusqu'à la mère. Et si mince que fut l'occasion, Simone éprouvait à chaque fois un contentement qu'elle gardait, comme si Mme Corontine avait souri de loin pour elle seule.

Mme Jeanne elle-même, très défiante au début, parce qu'elle redoutait un piège, une complicité secrète entre Simone et son père, perdait chaque jour de ses préventions. Elle s'était imaginé qu'une petite élevée par sa bru ne pouvait être que futile, intrigante, pré-occupée de toilette et de plaisir.

Au lieu de cela, elle découvrait une enfant sérieuse, adroite dans les travaux de femme qu'elle estimait très fort, simple de goûts, prompte à s'effacer devant l'autorité indiscutée de la maison.

Ce dernier trait surtout commença à la faire changer d'attitude. Elle ne renonça pas à la visite quotidienne qu'elle faisait chaque matin à l'usine. Mais l'après-midi, elle admit Simone à travailler près d'elle, dans le salon ou dans la chambre brune où se trouvait le portrait de Mme Jobic.

Puis, comme une jeune fille de l'âge de Simone ne pouvait demeurer recluse à la maison, et qu'on commençait à jaser déjà de ne point la voir sortir avec sa grand-mère, Mme Jeanne l'emmena.

Ce fut à contre-cœur. Les quelques vieilles personnes qu'elle visitait chaque jour étaient, naturellement, les plus prévenues contre Mme Corontine. Elle se trouvait assez embarrassée d'avoir à leur présenter Simone, ne pouvant expliquer par quelle suite de circonstances la jeune fille habitait en ce moment l'hôtel L'Héréec.

Contre son attente, ni Mlle Le Gallic, ni la vieille Mme de Pleumeur, ni M. Quimerch, le banquier, un des plus anciens amis de

la famille, ne parurent surpris de voir entrer Simone auprès de Mme Jeanne. Ils la savaient à Lannion. Il l'attendaient.

Et, découvrant en elle si peu de ressemblance physique avec la mère, ils eurent vite fait d'oublier le passé déjà lointain, pour ne retenir de la présence de l'enfant que ce sentiment de curiosité, d'attendrissement mêlé d'envie, que cause une entrée de jeunesse épanouie dans un milieu fané. Ils exprimaient leur émotion à voix basse, en reconduisant la grand-mère :

— Votre petite-fille vous fera honneur, chère amie. Ce doit être une joie pour ce pauvre Guillaume ! L'avez-vous pour longtemps ? Ramenez-la, vous savez, quand vous viendrez.

Le soir, le père demandait :

— Eh bien ! que vous a dit aujourd'hui Mme de Pleumeur ?

Mme Jeanne laissait deviner que l'accueil avait été très bon. Elle parlait complaisamment du temps qu'il avait fait, des gens rencontrés et salués dans la rue, prenait sa petite fille à témoin avec un air d'intérêt ou l'aïeule commençait à disparaître.

Et Guillaume L'Héréec, fier au premier moment de ce que cette petite attirait toutes les âmes à elle, de ce qu'elle apaisait les rancunes et rendait la vie aux soirées mortes du vieil hôtel, songeait presque aussitôt : " Ce n'est qu'en passant, elle partira. "

Cela suffisait pour empêcher le sourire de monter à ses lèvres. Il était de ceux que le rêve ne quitte jamais tout à fait et auxquels il faut, pour jouir du présent, l'illusion de la durée.

Avec son habitude de vivre, par la pensée, toujours un peu en avant, sa disposition à souffrir des tristesses prévues, ce qu'il apercevait, c'était le lendemain de ce départ fatal, prochain peut-être, et l'isolement plus cruel qui suivrait.

Avoir entrevu Simone, la perdre, ne pas savoir, en la perdant, quand il la retrouverait, voilà l'épreuve qui hantait déjà sa tête songeuse de Breton. Elle l'absorbait au milieu de ses ouvriers, parfois dans le cours d'une conversation d'affaire ; elle le ressaisissait dès que Simone le quittait un instant, où lorsqu'il entendait, le matin, le craquement des vieux planchers dans la chambre voisine, et une voix qui disait à travers la cloison.

— Bonjour, père ! avez-vous bien dormi ?

Certes, la tentation lui venait souvent d'appeler l'enfant, de la prendre à part pendant une absence de Mme Jeanne, et de lui dire :

" Écoute, je ne puis vivre sans toi, je sens que je ne pourrai pas. Dis-moi si ta mère consentirait à rentrer, maintenant que, hélas ! pour la deuxième fois, elle a été chassée ? Je vois bien que tu cherches à ramener ton père vers ta mère, mais n'est-ce qu'une inspiration généreuse d'enfant qui souffre d'être disputée entre nous ? Es-tu sûre qu'elle voudrait ? Dis-moi vite. Et finissons cette torture trop longue pour toi et pour moi. "

Et, à chaque fois, il se répondait à lui-même :

" Non, non, elle ne voudrait pas ! C'est fini. L'occasion unique est passée. Ma femme était venue à nous peut-être forcée par le malheur, comme le prétend ma mère, par des circonstances que Simone ignore évidemment, et qu'elle doit ignorer. Mais enfin j'aurais pu un instant la reprendre à mon foyer. "

" J'ai manqué d'énergie. A présent, nous sommes plus loin l'un de l'autre que jamais. Et puis, la rappeler, à quoi bon ? Quand même elle voudrait revenir, qui me garantit que la vie ancienne ne reviendrait pas aussi, avec ses luttes, ses querelles, ses blessures de cœur ? Elle a bien élevé notre enfant, c'est vrai... Mais est-ce là un signe certain qu'elle s'est assagie ? "

" Qui peut me dire si ma Simone ne doit pas ce charme, cette gravité naïve, cette égalité d'humeur et de tendresse, bien plus à la bonté de sa nature qu'à l'éducation qu'elle a reçue ! Et puis-je, en honneur, puis-je de sang-froid, pour ma femme qui ne rendra peut-être aucun bonheur à ma vie, sacrifier ma mère qui ne voudra pas rester, elle, qui s'en ira... ? "

Il se rappelait alors le dévouement constant de Mme Jeanne, la tendresse dont elle l'avait entouré, comme dans ces dix années d'épreuves, les dernières, et il concluait : " Il n'y a rien à faire, je ne troublerai point Simone de pareilles questions. Ce sont des douleurs stériles que je n'ai pas le front de lui imposer. "

Et il ne se résolvait à rien. Après la crise où sa volonté s'était un moment réveillée et fixée, il se retrouvait l'homme faible, timide, combattu entre des raisons multiples. Il avait peur de ces trois femmes qu'il aimait, et il se renfermait en lui-même, usant sa force et sa vie en projets, en luttes muettes, en rêves et en regrets.

Un dimanche, il y avait trois semaines que Simone vivait près de son père, Mme Jeanne et Simone achevaient de déjeuner. Elles étaient seules. M. L'Héréec était parti le matin pour passer la journée à Tréguier. Un coup de sonnette étonnamment long et retentissant s'engouffra dans les corridors ouverts et les escaliers de la maison. Simone s'avança jusqu'à la porte du jardin et revint presque aussitôt rouge d'émotion.

— C'est mon grand-père Guen, dit-elle, avec...

— Avec qui ? demanda Mme Jeanne.

— Je crois que c'est mon oncle Sullian. Je ne le connais pas... Ils me prient de venir.

—Est-ce qu'ils vous emmènent, Simone ?

La jeune fille, étonnée, regarda et vit que Mme Jeanne, assise de l'autre côté de la table, était toute pâle.

—Je ne suppose pas, dit-elle. Et même non, assurément. Ils viennent me voir.

Mme Jeanne, qui avait une merveilleuse puissance sur elle-même, reprit son calme habituel, pas assez vite cependant pour que sa petite-fille n'eût saisi ce mouvement d'angoisse rapide.

—Vous pouvez leur dire, reprit, Mme Jeanne, qu'ils entrent au salon, s'il leur plaît. J'en serai même bien aise, car j'ai de l'estime pour M. Guen... Moi, je me tiendrai dans ma chambre.

Simone courut. Dans l'encadrement de la petite porte extérieure, toute coiffée de lierre retombant, le grand père était toujours debout, parcourant de ses yeux clairs les massifs du jardin coupé d'allées tournantes. Si pressée qu'elle fût de l'embrasser, Simone s'arrêta un instant, à deux pas de lui, contente de lui jeter :

—Voulez-vous entrer ? grand'mère vous en prie !

Mais Guen se retira d'un mètre pour être bien dans la rue, et, quand il eut embrassé sa petite-fille à plein cœur :

—Je n'entrerai pas où ma fille n'est pas reçue, dit-il tranquillement. Ta mère est-elle ici ?

L'enfant baissa la tête, et le sourire de ses joues s'effaça.

—Alors, continua Guen, va mettre ton chapeau, et faisons un tour dans la ville. C'est Sullian qui a voulu te voir...

Il montrait du bras, avec orgueil, un beau grand garçon, au teint vif, la barbe divisée en deux petites pointes rousses, et qui se tenait découvert, à dix pas en arrière, intimidé d'avoir pour nièce une pareille demoiselle.

Simone aussi fut prise d'un accès de sauvagerie devant ce marin qu'elle n'avait jamais vu qu'en photographie, et elle s'enfuit, à travers le jardin, sans lui dire bonjour.

Mais dix minutes plus tard, ils causaient tous trois, la petite entre les deux capitaines, en longeant le quai, sous les ormeaux. Ils s'étaient tout de suite plu, Simone et Sullian.

Leur jeunesse les rapprochait, et je ne sais quoi de décidé dans l'humeur, une manière semblable de répondre, à la volée, tout ce qu'ils pensaient.

—Ma foi, ma nièce, nous avons bien failli ne pas nous connaître ! Coulé, à pic, figurez-vous, en pleine nuit et par un temps !

—N'en parlons plus, ça me fait mal de me souvenir...

—Mais au contraire ! ça donne confiance dans la vie ! Voyez le grand-père, sept naufrages à l'actif.

—Huit, fit Guen humblement, mais deux seulement qui comptent : le reste avec mon canot, dans les baies.

—C'est égal, père, vous avez de l'avance. Et puis songez, Simone, que me voilà en congé d'un mois. Je n'en ai jamais eu autant.

—Vous arrivez de Bordeaux ?

—Avant-hier. Il a fallu un temps, pour les assurances ! J'ai cru que j'en deviendrais fou d'envie de partir.

—Et Marie-Anne ? Bien contente, n'est-ce pas ?

—Ah ! ma petite, interrompit Guen, j'aurais voulu que tu fusses là ; ça faisait pleurer de voir sa joie.

Simone les considérait l'un après l'autre, son grand-père un peu solennel, droit, comme fier d'être d'une famille où l'on naufragait si heureusement, et Sullian penché et tourné vers elle, au contraire, la figure épanouie par un large sourire qui relevait ses fines moustaches rousses, et qui disait : "Oui, regardez-moi, petite nièce Simone, c'est moi le naufragé, moi qu'on a reçu avec des larmes de joie, moi qui bénis la vie à présent !"

Son visage disait cela si clairement, que Sullian jugea inutile d'exprimer autrement la joie qu'il avait eue, lui aussi, de retrouver Marie-Anne. Il laissa passer un moment, et murmura en tirant sa barbe :

—Et mon fils dont vous ne parlez pas ? Est-il gentil mon petit mousse ?

Tous trois ils passaient ainsi, causant, l'air heureux, sans se préoccuper des bourgeois de Lannion. Comme c'était jour de fête, la plupart des boutiques étaient fermées. Sullian trouva une pâtisserie ouverte et il acheta un grand gâteau pour Marie-Anne, un autre pour Simone, un troisième qu'il enverra à son père et des bons qu'il ferait goûter au petit.

Il dépensait avec une sorte de rage joyeuse, riant de jeter son argent sur le comptoir, et de l'écouter sonner. Car c'était de la vie encore et la vie l'enivrait, sans qu'il sût trop pourquoi, lui qui venait de voir la mort.

Au hasard, ils tournèrent dans la ville, s'arrêtèrent sur la place du Marché, à causes des vieilles maisons qui sont là, vêtues d'ardoises du haut en bas, comme d'une cote de maille, et que Simone trouvait jolies, puis ne pouvant se résoudre à se quitter encore, s'en allèrent près de la chapelle de Brélévenez, pour revenir par la route de Perros jusqu'à l'hôtel des L'Héréec.

Le capitaine Guen avait remis à Simone une lettre de Mme Corentine, donnant des nouvelles de Jersey, mais ne demandant rien au sujet de M. L'Héréec ou de Mme Jeanne. Et telle était la réserve

naturelle du vieux Guen, qu'il fit instinctivement comme sa fille. Il évita d'interroger l'enfant sur les projets qu'elle faisait, sur les chances de réussite de cette grande affaire qu'ils avaient complotée tous deux.

Du moment que ses conseils ne pouvaient pas servir, et il le sentait bien, pourquoi lui parler de cela ?

Seulement, comme il la quittait, l'embrassant, auprès de la porte encore fermée de l'hôtel :

—Ma Simone, dit-il, personne ne t'a manqué, j'espère, dans cette maison-là ?

Vers l'heure du dîner, quand M. L'Héréec revint de Tréguier, il n'apprit pas sans émotion que M. Guen et Sullian avaient failli entrer dans la maison de Mme Jeanne. Il se fit raconter la promenade à travers les rues de Lannion, le naufrage de Sullian, le retour à Perros, et comme il demandait :

—J'aurais voulu assister à cette scène que tu as vue, quand la dernière dépêche est arrivée annonçant le sauvetage.

—Oui, répondit naïvement Simone, quand ma tante Marie-Anne y pensait seulement, on l'aurait crue en paradis.

Il était dans la destinée de cette petite Marie-Anne, l'humble Perrosienne, de répandre autour d'elle comme un rêve très doux et très sain.

M. L'Héréec ne cessa toute la soirée de songer à elle.

Et Simone se dit que la journée avait été bonne, puisque Mme Jeanne avait eu un moment de tendresse, et que son père était près de pleurer du retour de Sullian.

XVIII

Octobre était venu. Depuis une quinzaine de jours, presque chaque matin, Simone accompagnait son père, quand il se rendait à l'usine. Elle l'attendait, laissant ouverte la porte de sa chambre pour le voir passer, courait à sa rencontre dans le couloir vitré où des papillons bruns, réfugiés contre le froid de la nuit, battaient de l'aile en montant.

Tous deux, ils s'embrassaient, très heureux de se dire : "Mon père", "ma fille", si bien accoutumés l'un à l'autre qu'on aurait pu croire qu'ils avaient toujours vécu ainsi.

M. L'Héréec entra chez sa mère, comme il avait l'habitude de le faire depuis sa petite enfance, et alors, libre, presque gai bien souvent, il emmenait Simone, par la rue du Pavé-Neuf, l'espace de deux cents mètres peut-être, jusqu'au bord du Guer où il trouvait le canot.

C'était le meilleur moment de la journée. Ils allaient à tout petits pas pour le prolonger.

Simone s'était dit que l'explication tant souhaitée, l'aveu qu'elle avait senti plusieurs fois effleurer les lèvres du père, aurait lieu pendant une de ces promenades matinales.

Cependant M. L'Héréec n'avait pas parlé encore.

Un matin, ils s'étaient attardés sur le pont, à regarder une file de chalands chargés de goémons, qui remontaient la rivière.

Huit heures sonnèrent à la cathédrale.

—Comment, huit heures ! Mais je suis en retard, dit M. L'Héréec. Moi qui ne l'étais jamais !

Il ajouta, avec un sourire, en se remettant à marcher :

—Je te remercie de changer quelque chose à ma vie ! Rien ne me retenait chez nous, il y a six semaines. Je n'avais pas de raisons d'être en retard. Tandis que maintenant !

Simone lui avait pris le bras. Ils allèrent grand train jusqu'à l'endroit de la rive où le canot, attaché à un pieu, tirait en roulant sur sa chaîne, et descendirent la berge sans s'être séparés.

Simone s'arrêta sur une presqu'île de terre et d'herbes, tandis que son père enjambait le bordage du bateau.

—Si vous vouliez ? demanda-t-elle.

—Quoi donc ?

—J'irais avec vous au moulin.

—Non, mon enfant.

—Cela m'amuserait beaucoup, les meules, les greniers, le bruit des machines. Je serais contente de voir où vous travaillez.

—Je n'ai pas le temps ce matin.

—Je vous en prie ! Vous me ferez grand plaisir !

M. L'Héréec, qui avait saisi la perche ferrée et s'appêtait à pousser au large, fixa un moment Simone et, voyant qu'elle n'était pas dupe de ce mensonge, reprit, d'un air très triste :

—Non, ma Simone. J'attends quelqu'un ce matin, M. Quimerc'h. Et puis, c'est si pauvre à présent, là-bas !

Elle fut affectée du ton et de l'air dont il disait cela. Longtemps après qu'il eut abordé de l'autre côté du Guer, en lui envoyant un

baiser d'adieu, elle le suivit du regard, et elle le vit entrer dans ce carré de murs de briques où il avait dépensé tant d'heures vaines.

Toute la matinée, elle ne cessait de penser à ce mot découragé. Sans doute, depuis qu'elle demeurait avec son père, elle avait bien vu, à la stricte économie de la maison, que l'ancienne aisance avait fait place à un état voisin de la gêne.

L'étoffe éclatée des meubles du salon, que Mme Jeanne réparait au passé avec des brins de soie jaune, les papiers defraîchis, recouverts par endroits de morceaux de rouleaux neufs, l'abandon du jardin, le prix même que son père et sa grand'mère attachaient, naïvement, aux menues surprises qu'ils ménageaient à Simone, des primeurs, un poisson plus recherché, un gâteau apporté par Mme Jeanne sous sa mante ou par L'Héréec entre deux liasses de papiers, lui avaient laissé deviner que le moulin ne donnait plus que de maigres bénéfices. Mais la constatation directe de leur misère, ils l'avaient épargnée à l'enfant. "C'est si pauvre là-bas !"

La phrase revenait en bourdonnant et rendait Simone distraite tandis qu'elle travaillait à l'aiguille auprès de Mme Jeanne, restée ce matin-là au logis, appliquée à tracer sur des effets de commerce, la signature respectée dans toute la Bretagne : "Veuve L'Héréec et fils".

A midi, M. L'Héréec n'était pas rentré. Comme il déjeunerait quelquefois à l'usine, les jours où les affaires l'y obligeaient, Mme Jeanne se mit à table sans trop se préoccuper de l'absence de son fils.

Cependant, vers deux heures, ne l'ayant pas revu, elle se montra inquiète. D'ordinaire M. L'Héréec l'envoyait prévenir qu'il avait été retenu, car il la savait prompt à s'alarmer au sujet de ce fils unique si jalousement aimé.

—Venez, Simone, dit-elle, je dois porter des traites à recouvrer chez M. Quimerc'h. Il nous donnera des nouvelles de mon fils, puisqu'il l'a vu ce matin.

Pour aller chez M. Quimerc'h, son banquier depuis de longues années, Mme Jeanne faisait toujours un peu de toilette. Comme le temps était pluvieux et déjà froid, elle mit son manteau long orné d'un col de martre rabattu couvrant toutes les épaules et retenu par une agrafe d'argent.

L'étoffe, ample comme une limousine, datait des temps anciens ; la fourrure avait des sillons garnis d'un maigre duvet. Et cependant personne de Lannion, pas une bourgeoise, même plus jeune, n'avait meilleur air, plus de dignité naturelle et d'allure que Mme Jeanne avec ses papillotes, sa coiffe du pays et sa pelisse de fourrure.

On sentait que c'était une vieille dame de bonne race, fidèle aux modes de ses vingt ans. Elle monta, toujours droite, toujours attentive aux passants qui pouvaient la saluer, vers la place du Centre, traversa la rue de Saint-Malo et, au coin de la rue de Tréguier, entra sous un porche que flanquaient deux colonnes de granit toutes vertes par endroits.

M. Quimerc'h habitait à droite. Elle poussa la porte rembourrée et pénétra dans une salle d'attente, où il n'y avait qu'une douzaine de chaises, le pupitre noir et le fauteuil vide d'un clerc.

M. Quimerc'h, au bruit mou de la porte retombant sur le mur, était sorti de son cabinet.

En apercevant les deux femmes, il prit un air de condoléance affectueuse, serra le bout des doigts de Mme Jeanne, et ses yeux enfoncés de vieux travailleur restés jeunes au milieu de ce visage maigre et long, se portèrent de Mme Jeanne à Simone, et de Simone à Mme Jeanne, comme pour chercher sur leurs visages la trace d'une émotion qu'il n'y rencontrait pas.

—Eh bien ? demanda-t-il.

—Quoi donc ? Vous avez vu mon fils ?

—Oui, ce matin.

—Où est-il ?

—Mais... à l'usine. J'ai envoyé mon clerc lui porter ma réponse...

Est-ce qu'il... ?

Mme L'Héréec, aussi grande et aussi sèche que lui l'e regardait aussi dans les yeux, avec un étonnement croissant. Elle avait mis la main dans la poche de son manteau pour retirer la liasse de papiers signés d'elle, puis elle s'était arrêtée au milieu de son geste, comprenant vaguement qu'il y avait une autre question plus grave.

—Vous ne l'avez donc pas vu vous-même.

—Non, il n'est pas venu déjeuner.

Le visage du banquier devint tout sombre. M. Quimerc'h s'inclina un peu.

—Alors entrez, ma pauvre amie.

Mme L'Héréec n'entra pas tout de suite. Un malheur l'avait frappée sûrement. Elle ne savait pas encore lequel et elle en avait déjà les traits tout tirés et raidis par l'émotion. Mais ce qu'il ne fallait pas, c'est que la petite la vit souffrir.

Les vieilles femmes, même les plus habituées aux trahisons de la vie, peuvent avoir une faiblesse, et ce n'est point dans l'ordre de se montrer ainsi devant les jeunes, qui regardent et prennent exemple.

—Simone, je reviens tout à l'heure, dit-elle d'une voix aussi calme qu'elle put.

Et, déboutonnant le col de sa pelisse, comme elle faisait d'habi-

tude à la porte des salons, la grand'mère entra seule, à la suite de M. Quimerc'h.

Ce que celui-ci devait apprendre à sa vieille amie Mme Jeanne, c'était la ruine. Il le fit en peu de mots, sans détour, sans étalage d'inutile pitié, comme un chirurgien qui connaît la vigueur du tempérament de son malade.

Il raconta comment il avait, su le matin même, la faillite d'une maison de Paimpol, client principal des L'Héréec. Aussitôt il avait couru à l'usine du Guer pour se rendre compte, livres en mains, du crédit accordé à cette maison par Guillaume et sa mère.

—Considérable ! dit Mme Jeanne.

—Je ne l'ai que trop vu. Et tout est perdu !

—Tout !

—Abolument.

—Alors ?

—Il faut vendre.

—L'usine ?

—Et aussi, j'en ai peur, votre maison de Tréguier.

Elle était assise en face du bureau, les mains jointes et posées sur les plis de son manteau, très pâle, mais brave comme toujours, raisonnant déjà ce nouveau malheur. Pourtant, lorsqu'elle entendit parler de vendre la maison de Tréguier, elle ferma les yeux comme devant une vision trop triste et elle se tut. Puis, sa tendresse maternelle, plus forte que tout, l'emporta et consentit.

—Il ne pourrait pas, en effet, quitter Lannion à présent. Sa vie, à lui, s'est passée ici. Comment l'avez-vous trouvé ?

—Calme, étonné seulement des emprunts que vous m'aviez faits.

Elle rougit un peu, elle si pâle tout à l'heure. Ses yeux de vieille, tout humides, rencontrèrent ceux de M. Quimerc'h.

—Je les lui cachais, voyez-vous. Il eût été trop tourmenté s'il avait su que j'hypothéquais l'un après l'autre mes biens pour maintenir notre crédit... Le travail lui était une diversion nécessaire, Monsieur Quimerc'h... J'ai tout fait pour la conserver... Je suis vaincue... encore une fois...

Elle se leva, n'y voyant plus, pour remettre sur le meuble la petite liasse de traites destinée à tomber dans le gouffre ouvert de cette liquidation désastreuse. Le banquier les prit. En serrant la main qui se tendait vers lui :

—Vous avez été une mère admirable, Mme L'Héréec, dit-il. Si je puis vous rendre quelque service.

Elle le remercia d'un signe.

—J'oubliais, reprit M. Quimerc'h. A une heure, votre fils m'a prié de lui faire une avance sur ces valeurs justement. Je viens de répondre. J'ai envoyé par mon clerc ce que M. Guillaume m'a demandé.

Mme Jeanne eut un mouvement de surprise. Pourquoi une avance dans des conditions pareilles, sans entente préalable ? Cependant elle n'exprima pas autrement sa pensée. Et montrant la porte :

—Je désire, vous comprenez, Monsieur Quimerc'h... Une enfant si jeune...

—Assurément, Madame.

Elle passa son mouchoir sur ses yeux, rattacha le col de sa pelisse et, élevant la voix pour mieux tromper la petite qui ne savait rien, elle sortit :

—Nous reparlerons de l'affaire, Monsieur Quimerc'h. Je revierdrai avec mon fils.

—Quand vous voudrez, Madame. Serviteur.

Mais, quand elle se retrouva dehors à côté de sa grand'mère, Simone vit bien que quelque chose de grave s'était passé chez le banquier.

Mme Jeanne s'en allait dans les rues sans prendre garde où elle posait le pied, buttant aux saillies des pavés de Lannion, les yeux à terre et ne voyant rien, ni sa route, ni les gens qui saluaient, ni Simone qui n'osait pas l'interroger et commençait à s'inquiéter.

Pourquoi, dans l'ouverture des rues descendantes, dès que les arbres du Guer pouvaient se découvrir, jetait-elle de leur côté ce regard désespéré ?

Elle ne sembla revenir au sentiment de la réalité qu'en s'arrêtant devant la porte de l'hôtel. Au lieu d'ouvrir elle-même, elle sonna. Gote accourut, autant qu'elle pouvait courir, car la sonnette avait reçu un branle formidable.

—Mon fils est rentré ?

—Non, notre maîtresse. Il a fait dire qu'il serait là pour dîner.

—Où est Fantic ?

—Jusqu'en Brélévenez, pour chercher les poules, Madame sait bien, chez la...

—Oui, oui... c'est bon.

Elle ne rêvait plus, Mme Jeanne. Son ton de décision, son air froid et ferme avait reparu. Elle se tourna vers Simone :

—Rendez-moi un service, dit-elle. C'est le premier que je vous demande. Allez à l'usine et ramenez votre père.

Il fallait que la commission fût bien pressée pour que Mme Jeanne en chargeât Simone, elle qui blâmait Guillaume de laisser chaque matin sa fille remonter seule la promenade et la rue du Pavé-Neuf.

La jeune fille était déjà au bas de la rue, quand, sur le seuil d'ardoise, le bout de la robe de Mme Jeanne s'effrita en glissant. Le chemin, elle le connaissait. Le canot ne lui faisait pas peur. Elle prit la rame.

En vingt coups, dérivant un peu, elle aborda de l'autre côté de la rivière, attacha la chaîne à une pierre saillante et suivit, à travers pré, le talus pierreux encaissant le canal du moulin. Personne sur le sentier.

Des chevaux blancs sans gardien dans les pâturages, et devant elle, au premier exhaussement du sol qui s'élevait en colline, les murs rouges, plus visibles parmi les peupliers à demi dépouillés de feuilles. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à tant de fois que son père était passé là, au dur travail de cette vie sans joie.

Elle songeait au sens mystérieux de la commission qu'elle allait remplir, et le souvenir de sa mère, malheureuse aussi, seule dans la petite maison de Saint-Héliier, l'oppressait comme un poids très lourd pour sa jeunesse.

Aucune trace n'était restée dans sa mémoire du chemin qu'elle suivait. Des feuilles toutes d'or, tournant sur leur queue pendante, vinrent au-devant d'elle, portées par la brise d'automne.

Arrivée au pied du double rang de peupliers qui enveloppait le moulin, elle se rappela que son père inclinait à gauche, le matin. Et, dans la paroi des murs qu'on ne pouvait distinguer des bords du Guer et qui regardait au loin la grande rue de Kérampont, elle découvrit une porte : l'ayant poussée, elle entra.

D'arrière l'enceinte de construction récente, au delà d'une grande charroyère pleine de débris de charbon, le moulin bâti en long, bas d'étage, percé de fenêtres inégales comme les très anciennes choses indéfiniment refaites et réparées, craquait de toutes parts. "C'est si pauvre là-bas !" Oh ! oui, Simone put mesurer d'un coup d'œil cette misère dont le père avait honte, et la tristesse de ce grand bâtiment dont les deux ailes, où le travail avait cessé, barricadées, sans bruit de machine, avaient un air de mort.

Dans le pavillon seulement, au milieu, des meules tournaient en petit nombre. La terre tremblait dans l'enclos.

Un chauffeur traversa l'allée. Un porteur de sac se pencha par une fenêtre. Simone n'eut pas la tentation de s'arrêter. Elle continua sa route, ayant aperçu, accolée au mur d'enceinte, une construction légère qui devait être les bureaux.

M. L'Héréc se trouvait dans la première pièce, éclairée par une baie vitrée ouvrant sur l'usine. Il ne voyait pas venir Simone. La tête appuyée sur un coude, il était absorbé dans un travail difficile que l'entrée de la jeune fille interrompit, pas tout de suite cependant. Il demeura penché, réfléchissant, comparant deux livres. Et ce fut seulement quand trois doigts d'enfant se posèrent sur son épaule, que, d'un mouvement brusque, il se retourna.

Le visage de Simone souriait au-dessus de lui.

—Toi, Simone.

—Je viens vous chercher. Grand'mère est inquiète.

Il passa la main sur son visage pour en effacer les rides creusées par le travail et l'expression trop sombre qu'il y sentait fixée.

—Oui, dit-il, je ne suis pas rentré pour déjeuner avec vous. J'ai eu beaucoup de travail, ma petite Simone. Cela t'étonne, n'est-ce pas ?

Il interrogeait son enfant, pour essayer de deviner ce qu'elle savait. Elle lui répondit, avec un regard où il y avait un reproche très doux :

—Pouvez-vous venir ?

—Allons ! fit-il en se levant. Aussi bien, tout est fini.

Il ferma les livres, plaça par-dessus des liasses de papiers, et appela un commis, qui sortit du bureau voisin.

—Portez ceci chez ma mère.

L'employé, un vieux aux cheveux plaqués, maigre dans sa redingote longue, passa entre Simone et M. L'Héréc, sans plus aucun soucis des formes, le regard dur et chargé de cette colère contre les gens, contre les choses, contre tout, qui prend les serviteurs congédiés, jetés à l'abandon, à l'âge où le passé n'est plus qu'une chance de moins pour retrouver une place.

—Comme il fait doux dehors ! dit M. L'Héréc ; vois donc, on dirait une journée d'été.

Simone lui donnait le bras, et pour qu'elle ne remarquât pas trop les lézardes du moulin, ni les fenêtres grillées d'où pendaient des brins de paille semés par les moineaux, il lui montrait en avant les collines boisées très nettes, un peu blonde à cause des bouleaux et des platanes déjà touchés par les nuits fraîches.

L'enfant regardait. Mais elle se sentait prise d'un malaise grandissant, d'une envie de pleurer, car bien plus près que les collines, là, touchant son bras, il y avait un secret douloureux qu'on lui cachait.

La porte de l'usine se referma sur eux. Ils commencèrent à descendre seuls, sans témoins, dans la plaine verte. Dix minutes encore, et cette intimité entière ne serait plus.

Simone ralentit le pas, et très doucement, comme si elle suivait une conversation déjà engagée, elle dit :

—Ce sont mes derniers jours auprès de vous, en effet.

Un pressement de bras, un tressaillement de blessé qu'on elleure lui répondit.

—Je ne puis pas rester plus longtemps. Ma mère est seule à Saint-Héliier.

—Elle te réclame ?

—Non. Elle m'a permis de venir. Elle me laisserait encore si je le lui demandais. C'est moi qui m'en irai. Et je m'en irai triste.

—Triste... oui, je le sais bien, entre ta grand'mère et moi...

—Pas cela ? oh ! non, ce n'est pas cela que je veux dire. Vous avez été très bons, tous. Je ne me plains de personne que de moi, qui n'ai pas réussi à me faire aimer.

—Simone, que dis-tu là ? Toi pas aimée ! Toi qui as été l'unique joie...

Et devinant qu'elle pleurerait silencieusement à côté de lui, il dégacha son bras de celui de Simone, entoura la taille de l'enfant, et, marchant à peine pour mieux l'entendre, se courbant un peu pour être plus près de cette tête chérie, comme on fait quand les tout petits ont une peine :

—Qu'as-tu, ma Simone ?

Mais Guillaume n'osait pas la regarder.

Et, rendue plus forte à cause de cela, légèrement tournée vers la rivière, elle dit, avec des phrases d'enfant qui cachait une douce pensée de femme :

—Je n'ai pas réussi à me faire assez aimer, vous le voyez bien, puisque vous me laissez partir. Et je voudrais ne plus partir. Je voudrais vivre entre vous, que j'aime bien, et maman qui est bonne aussi, très bonne... Si vous saviez comme c'est triste de vous aimer tous deux, et de vivre toujours loin de vous ou bien loin d'elle.

Il la pressa doucement contre lui, l'espace de dix pas, sans répondre, tâchant de dominer le grand trouble où cette enfant le jetait. Et quand il parla, sa voix tremblait. Et lui aussi regardait la rive fuyante du Guer et la petite ville où pointait le toit de l'hôtel.

—Ma Simone, dit-il, j'ai pensé à cela bien des fois avant que tu ne viusses, et depuis surtout que tu es venue. Je savais le bonheur que ce serait pour toi. J'ai été sur le point de te demander si tu m'en consentirais...

—J'en suis sûre ! dit vivement Simone, sûre comme de vivre !

Et cette affirmation d'amour, si chaste et si forte dans la bouche de l'enfant, suffit à chasser les doutes de l'homme. Il crut ce qu'elle disait. Il éprouva un allègement de ce pardon qui venait trop tard.

Le bord de la rivière était tout près. Déjà le sol déclinait, couvert de limon gras cernant les touffes d'herbes.

M. L'Héréc s'arrêta, mit un baiser sur les cheveux de sa fille, et tandis qu'il la tenait serrée contre lui :

—Je ne croyais pas, ma pauvre petite, dit-il, je ne croyais pas qu'elle voudrait... Et à présent... Je ne puis pas t'expliquer cela, mais je te supplie de me croire, j'en souffre plus que toi... cela ne se peut plus !

—Pourquoi, père ? Je suis là, je peux rester ; elle peut venir ! Depuis quand n'est-ce donc plus...

—Depuis ce matin. Je t'en prie, non, plus rien.

Et d'un geste, lui saisissant le poignet et le serrant, il fit comprendre à Simone qu'il ne pouvait supporter plus longtemps cette sorte de supplice inutile.

Elle se tut. M. L'Héréc passa devant. Il essaya de dissimuler ses larmes en se baissant pour ramasser la chaîne. Mais Simone vit qu'il pleurerait comme elle. Une joie secrète lui en vint. Le père disait vrai, puisqu'il pleurait. Il aurait voulu, lui aussi, oublier le passé... L'obstacle, le principal du moins, avait surgi le matin. Ce n'était donc pas Mme Jeanne, comme elle avait pensé...

Jusqu'à la rue du Pavé Neuf, ils ne se parlèrent pas. M. L'Héréc se préparait à paraître devant Mme Jeanne. Il ne voulait pas lui montrer qu'il avait pleuré. Et comme il avait hérité d'une volonté puissante, qui se manifestait seulement chez lui à de rares intervalles, mais avec une énergie pareille, il avait repris pleine possession de lui-même quand il dit à Simone, en arrivant près de l'hôtel :

"J'ai à causer d'affaires avec ta grand'mère, Simone : une question d'intérêts qui va m'obliger d'aller à Paimpol. Nous en avons pour un peu de temps. Tiens, toi qui es une brave enfant, va faire une prière pour nous. Nous en avons besoin."

Simone continua de monter seule jusqu'à l'église, très lentement. Comme elle se sentait petite et impuissante ! L'obstacle, comment le saurait-elle, puisque ni Mme Jeanne ni M. L'Héréc ne parleraient.

Il devait être bien grand, et tel qu'un pauvre enfant comme elle ne pourrait pas l'écartier, même en le connaissant. Elle était venue, elle s'était dévouée de toutes ses forces pour se faire aimer, elle avait souffert silencieusement et rien n'avait servi.

Dans l'église Saint-Jean, il y a vers la droite, en haut d'un pilier de granit, une statue de saint Roch en tunique et en pantalon rose. Simone s'assit près de là, dans l'ombre apaisante des voûtes.

Elle dira de sa poche son rosaire. Elle récita dix Ave pour que ce malheur qui menaçait Mme Jeanne et son père fut écarté, dix

autres pour sa mère de Jersey, dix autres encore pour le grand-père Guen, et puis elle s'endormait de fatigue, ayant trop vécu, ce jour-là, de la vie de ceux qui sont vieux.

XIX

L'ombre envahissait l'église jusqu'au haut des piliers de granit, debout sur quatre rangs, lorsque Simone s'éveilla. Plus un reflet de vitrail sur les murs bas; seule une grande flèche d'or, venue du couchant, traversait le vide de la nef et traçait sur la voûte comme une entaille de feu. L'enfant se leva précipitamment. Elle avait peur d'être en retard et d'avoir inquiété les siens.

Mais, pour son âge, il y a une clémence des choses. Quand elle rentra, inaperçue, par le portail de la cour demeuré entr'ouvert, Mme Jeanne et son fils achevaient de causer dans la chambre brune.

Tous deux ils parlaient d'elle, assis en face l'un de l'autre près de la table de noyer à filets noirs dont les livres empilés chargeaient le milieu. Ils avaient dépassé la période aiguë de l'épreuve, celle où les âmes, frappées à part, se rencontrent et irritent leur douleur en se montrant leur blessure.

Pour des raisons différentes, elle par une réaction prompte de sa nature, lui par dégoût et insouciance de tout, ils en étaient arrivés à discuter presque sans émotion les conséquences de leur ruine.

— Vous voyez, disait Mme Jeanne, les calculs que j'avais faits en votre absence, autant que ma pauvre tête pouvait me le permettre, concordent avec les vôtres. Il nous restera de quoi vivre très modestement... l'absolu nécessaire... surtout si nous conservons cette maison.

— Si cela se pouvait!

— Je sacrifierai tout à cela. Vous y tenez. Et puis, même très pauvres, avec cette grande maison hypothéquée, nous tiendrons un rang. Vous ne me quitterez pas, Guillaume?

Il répondit avec un geste vague:

— Que voulez-vous que je sache encore? J'étudierai, je verrai. Ce sont des questions de demain. Aujourd'hui, je vous demande de ne pas trop laisser voir à Simone où nous en sommes réduits. Elle va nous quitter. Il faut qu'elle parte sans ce douter....

— Oui. Tenez, Guillaume, je la regretterai de tout mon cœur, cette enfant-là.

— Ah! mon Dieu, fit-il douloureusement. Et moi.

Ils descendirent, occupés de Simone avant même de l'avoir revue, fortifiés tous deux par cet engagement qu'ils venaient de prendre d'être braves devant elle.

Et la promesse fut tenue. Quelque chose d'héroïque vivait au fond de ces L'Héréc, gens de la terre de granit. On les vit, pendant le dîner, chercher parmi leurs vieilles histoires en fuite celles qu'ils n'avaient pas dites, s'efforcer de raconter des traits de l'ancienne Bretagne, trouver dans leur cœur saignant des sourires, des expressions tranquilles, des projets d'avenir, si bien que Simone hésitante se demandait: "Je me suis peut-être trompée. Ce n'est qu'une mauvaise affaire dont mon père va tâcher de tirer le meilleur parti à Paimpol."

Justement, M. L'Héréc parlait avec une sorte d'insistance de ce voyage à Paimpol. Il devait prendre le train de trois heures, arriver à telle autre heure, voir telles personnes.

Cependant, le repas achevé, il se plaignit d'avoir la tête lourde et, au lieu de fumer dans le jardin, ce qu'il faisait volontiers dès que le temps était doux, proposa d'emmener Simone se promener en ville.

— Pourquoi en ville? dit Mme Jeanne. Si vous avez une commission, l'antic est là.

— Non, j'ai besoin de marcher un peu. Nous ne serons pas longtemps, et cela me fera du bien.

Sa mère ne le crut pas. Elle pensa qu'il voulait causer avec Simone seul à seule, jouir égoïstement de la présence de l'enfant, et elle referma en elle-même le sentiment douloureux qu'elle éprouvait à les voir s'éloigner.

C'était cela, en effet, et plus encore: c'était l'adieu qu'il allait faire, la dernière entrevue qu'il allait avoir avec sa fille. Il était depuis le matin résolu à partir.

Quelle vie aurait-il à Lannion, le moulin vendu, sans le travail qui seul endormait ses souvenirs? Accepterait-il de partager avec sa mère, sans y rien ajouter, le pauvre reste d'une fortune qu'en somme il avait laissé dépérir par sa faute?

Pourrait-il supporter le reproche perpétuel de ces murs de brique à l'horizon, de cette fumée blanche dont les spirales se tordaient encore au-dessus des peupliers, le visage des gens de Lannion qui l'avaient suivi dans cette longue chute commerciale?... Non, il s'en

irait, il demanderait un emploi, si minime fût-il, à travers la Bretagne, chez ses correspondants d'autrefois.

Il trouverait son pain, un abri, une ville sans passé pour ses regards. Ce serait affreux, moins pourtant que de demeurer, moins que d'être inutile: sa mère à Lannion, sa femme et sa fille à Jersey, lui errant, réduit à envier ceux qu'il avait autrefois rétribués.

Et cependant comme il n'y a pas de si absolu désert qu'une petite vie ne remue et ne s'agite, dans ce grand abandon, dans ce désespoir où il était plongé, une espérance restait.

Bien lointaine, bien faible, elle suffisait à lui garder un peu de force, ce qu'il en fallait pour aller vers l'avenir. Il se disait qu'un jour, après d'autres épreuves, après des années, il pourrait peut-être, d'un coin impossible à fixer sur la carte bretonne, faire signe aux exilés de là-bas et, si elles le voulaient bien, achever près d'elles une vie si misérable en son milieu.

Souffrir tout cela et tout garder pour soi! Passer une dernière heure avec Simone et ne pas pouvoir lui dire le mal qui le brisait, lui laisser croire qu'ils se reverraient, sinon tout de suite, du moins dans un temps prochain... Il sentait bien qu'il le fallait. Personne ne serait averti. Personne ne pourrait s'opposer....

Dans ces heures graves de la vie, la partie la meilleure et la plus ignorée de nous-mêmes agit seule. Nous redevenons simples comme des enfants, tendres comme eux. Guillaume L'Héréc l'éprouva.

Dès qu'il fut seul avec sa fille dans les rues de la ville, où des passants rares promenaient leur ombre, ne pouvant causer avec elle des sujets qui remplissaient son esprit, il sentait qu'il devait donner, en compensation, tout ce que son cœur enfermait d'amour pour elle, livrer plus qu'il ne l'avait fait le secret de sa vie à l'enfant, qui était venue avec une espérance, hélas! et qui partait aussi avec un grand chagrin.

Sans préparation, sentant bien qu'au premier mot ils seraient à l'unisson, il se mit à parler à Simone du temps qu'elle n'avait pas connu ou dont elle se souvenait à peine.

Il lui cita, sans dire où il les avait retrouvées, des phrases de l'album, des choses de la petite enfance, calme, réjouie, heureuse, des traits où le nom de la mère était sans cesse mêlé. Il les racontait à voix basse, penché vers elle, isolé avec elle dans cette ville qu'ils traversaient au hasard, enveloppés tous deux dans le passé rajeuni. L'émotion l'emportait.

Une consolation ineffable les pénétrait ensemble, les secouait du même frisson. Joie pour lui d'ouvrir à quelqu'un son âme, son long rêve de Breton songeur et malade éclatant tout à coup comme une gousse de genêt qui jette au vent sa double graine. Joie pour elle d'apercevoir, à travers cet amour paternel de toutes parts débordant, ce qu'il ne pouvait plus cacher: le regret de celle qui vivait au loin, dans l'île anglaise.

Ils allaient se quitter et ils se rendaient compte que cette minute leur serait plus chère que tout le reste de leurs souvenirs. Ils allaient se quitter, et ils commençaient seulement à se connaître.

Les choses familières, que le regard interroge mieux quand elles vont disparaître, leur rappelaient à la fois les mêmes heures oubliées, leur rendaient, mon Dieu, ce qui reste de nos joies aux deux bords de la route.

C'était le Guer avec ses ormes, le pont où l'on passait pour s'enfoncer dans la vallée de Tonquédec, les maisons à vieilles enseignes épelées par l'enfant, les rues, des cris, le bruit des coqs chantant à la lune dans les poulaillers des jardins énormes. Oui, ce soir-là, toute la ville parlait pour eux. L'air était plus doux que le matin. L'automne endormait dans une haleine chaude les feuilles frappées à mort.

Simone écoutait son père, ne répondant que par des phrases courtes, des mots souvent, pour montrer qu'elle était toujours là, prise aux mêmes pensées, et reconnaissante, et émue de ce qu'il voulait bien la traiter comme une grande enfant.

Peu à peu, sans voir autrement que pour se souvenir du chemin qu'ils suivaient, ils avaient fait presque entièrement le tour de la ville. Une rue, au hasard, les amena vers le centre. Et si petite que fut la différence entre les rues de Lannion, les passants un peu moins rares, la lumière des boutiques plus riches s'allongeant sur la chaussée, suffirent pour troubler la liberté de ces confidences dernières.

(A suivre.)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'Ecole d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

LES ENFANTS DANS L'ARMÉE ANGLAISE

La loi militaire anglaise, contrairement à ce qui se passe en France, n'interdit pas le mariage dans l'armée, même pour les simples soldats.

Cette tolérance découle du principe fondamental dans le Royaume-Uni que la liberté individuelle, chose sacrée, ne doit subir d'autres restrictions que celles exigées par la sécurité publique. Mais elle a aussi sa source dans cet amour du chez-soi, ce besoin du "home" qui est inné chez l'Anglais. Comme l'armée britannique se compose exclusivement d'engagés volontaire, eût été créer de grandes difficultés au recrutement que de condamner systématiquement les soldats au célibat pendant la durée de leur présence sous les drapeaux. On a donc dû se borner à exiger certaines conditions des "aspirants au mariage" et à priver des avantages accordés par la loi aux ménages autorisés ceux qui se sont formés sans le consentement du chef de corps.

Dans toute caserne, un pavillon spécial est réservé aux familles de soldats ; et chaque ménage y reçoit en général deux chambres, dont une sert de cuisine. Mais certains sous-officiers, comme le chef de musique, le maître d'école, le *Warrant-officer* (sorte d'adjutant), possèdent parfois de véritables appartements dont plus d'un capitaine marié serait jaloux en France.

Les enfants des soldats, des employés civils de la caserne, et même ceux des domestiques bourgeois des officiers, sont admis tous les jours, de neuf heures à quatre heures, à l'école régimentaire, dirigée par un maître spécial qui a rang de sergent, mais n'a guère de militaire que le nom. Dans les colonies, cette école accepte même des enfants de familles étrangères à l'armée, moyennant une modique rétribution.

Les chefs de corps ne favorisent pas en général les mariages, et cela se comprend, si l'on abandonne un moment les considérations de famille pour le point de vue purement militaire ; mais il est juste de reconnaître qu'ils font de leur mieux pour adoucir l'existence de ceux de leurs subordonnés qui ont suivi les préceptes de l'Évangile, principes peu d'accord avec les exigences brutales de la vie de soldat.

Le régiment est-il en garnison près des côtes, ou se trouve-t-il dans le voisinage d'une station thermale, un de ces sites pittoresques comme l'Angleterre en renferme tant, la belle saison ne se passera pas sans que l'on organise quelques-unes de ces parties si chères aux fils d'Albion, et que femmes et enfants n'aillent respirer la brise de la mer, l'air pur des montagnes, et oublier pour un jour les brumes de Glasgow ou la noire poussière de Newcastle.

Quand vient l'hiver, il n'est guère possible de songer aux jeux dans la cour ou aux excursions à la campagne ; mais alors souvent on se réunit le soir, dans la salle de récréations ou au théâtre du régiment pour entendre des chansonnettes comiques, des monologues ou de petites comédies. Et, dans ces occasions-là, les officiers et leurs femmes ne dédaignent pas de prendre part à la fête, non seulement comme spectateurs, mais même comme acteurs.

Un certain nombre de femmes et enfants de soldats sont autorisés à suivre le régiment dans les garnisons des colonies. Des cabines spéciales leur sont réservées sur les magnifiques transports de l'État, où rien ne manque : ni le thé de cinq heures, ni les bals, le soir, aux accents de la fanfare régimentaire, ni l'école même, quand le temps le permet... L'Inde, c'est la terre promise du soldat anglais : du jour où il met le pied sur le sol des brahmes, il devient un personnage qui n'a qu'à exprimer un désir pour qu'une nuée d'indigènes s'empresse pour le servir. Il va sans dire que la famille du soldat profite largement des commodités de toutes sortes que le gouvernement offre à ses serviteurs dans cette heureuse contrée où un sergent est plus somptueusement installé que bien des colonels dans la mère-patrie.

Lorsque avril arrive et que la saison chaude succède à la délicieuse fraîcheur de l'hiver, le régiment fuit la plaine embrasée et gagne les montagnes par étapes. Dans ces marches, une voiture est affectée à chaque ménage, et quand on arrive au gîte, des "corvées" sont chargées de planter les tentes, d'établir les cuisines des familles, tandis que les coolis débarassent les éléphants des bagages de toute espèce entassés sans pitié sur ces pauvres quadrupèdes.

Quand on visite une caserne anglaise et qu'on voit la multitude de marmots qui grouillent dans les cours et dans les *married quarters*, on se demande naturellement que deviennent plus tard tous ces enfants ?

Il est à remarquer, tout d'abord, que le nombre des "enfants de régiment" est sensiblement diminué par les ravages que le climat des colonies, meurtrier pour ces petits êtres, exerce dans leurs rangs.

L'Inde, avec son armée de fonctionnaires militaires, offre d'autre part aux jeunes filles de nombreuses occasions de s'établir avantageusement. A

l'intérieur, elles deviennent souvent servantes dans les ménages d'officiers, et beaucoup d'entre elles épousent à leur tour des soldats. Elles professent en général un véritable mépris pour le civil, et celles qui abandonnent la vie militaire sont vouées à l'exécration de leurs compagnes.

Les garçons ne sont pas plus difficiles à placer. Elevés au quartier, il leur vient rarement à l'idée d'embrasser une autre carrière que celle des armes. Dès l'âge de quatorze ans ils peuvent être enrôlés comme tambours, fifres, bugles ou tailleurs. D'autres sont acceptés comme musiciens, mais généralement dans ce cas on les classe en surmombre et ils ne sont entretenus que sur le *boni* — en d'autres termes, sur les bénéfices des fonds affectés aux corps de musique, fonds qui proviennent en grande partie des libéralités des officiers. Ceux de ces "boys" musiciens qui ont le goût de leur art peuvent être envoyés, plus tard, à l'école spéciale de musique militaire de Knoller-Hall, ce qui leur ouvre la perspective de devenir un jour chefs de musique.

Les enfants régulièrement engagés comme fifres, tambours, etc., dans la batterie-fanfare que possède chaque bataillon, sont sous la surveillance spéciale du *Drum-master* (tambour-major), qui vis-à-vis d'eux joint à ses fonctions militaires les attributions pacifiques de père de famille. Ces boys sont réunis dans une chambrée spéciale, sous la direction d'un caporal, choisi parmi les gradés les plus énergiques et les mieux élevés.

Il y en a toujours deux ou trois *de service* à la fois, dont un affecté au service général et les autres de garde. Ceux qui ne sont pas ainsi *on duty*, ont, chaque jour, une instruction sur la musique, deux ou trois heures de classe à l'école et deux répétitions : ces dernières, qui ont lieu dans les champs sont plutôt regardées comme un délassement que comme un travail. D'ailleurs, s'il faut en croire les mauvaises langues, dans le voisinage de certaines petites villes où le gazon est bien touffu et les pâturages peuplés de bêtes de toutes sortes "plus intéressantes" les unes que les autres, la répétition est agréablement coupée par de bonnes siestes à l'ombre des bosquets en fleurs, ou par de longues parties dans les buissons avec les moutons et les chèvres...

Au quartier, les boys remplissent dans leur chambrée les mêmes devoirs que les soldats : deux d'entre eux, à tour de rôle, sont chargés du balayage : ce sont eux aussi qui vont chercher aux cuisines le breakfast du matin, le dîner de midi et le thé du soir, polissent les tables, mettent en ordre les plats et les tasses sur le dressoir et, pendant de longues journées d'hiver, entretiennent dans les grilles ces énormes feux de charbon de terre dont l'Angleterre seul a le secret.

Enfin un grand nombre de fils de militaires entrent chaque année à l'École navale de Greenwich qui, établie dans le quartier le plus sain de ce vaste faubourg de la métropole, transforme en peu de temps les petits boys les plus timides en intrépides matelots.

Telle est, à grands traits, la vie des enfants dans l'armée anglaise, cette armée dont la composition et les habitudes diffèrent si profondément de ce qu'on est habitué à voir chez les nations militaires du continent, et en font un sujet d'étude intéressant pour le physiologiste comme pour le soldat.

LIEUTENANT TRICOCHE.

QUE VOULAIT-IL DIRE ?

Le chef-d'œuvre suivant a été copié sur une affiche posée sur la porte d'un établissement de la petite ville de... (*Ne contrarions personne.*)

"Les gens auront soin de ne pas jeter de cigares ou allumettes enflammées sur ce mur. Autrement, la bâtisse pourrait brûler, ce qui obligera beaucoup, Jos. Lefuté, propriétaire."

UN MONSTRE

Alice. — Je pense que Charles manque beaucoup de délicatesse.

Lucie. — Pourquoi, qu'est ce qui te fait penser cela ?

Alice. — Tu te souviens du joli essai-plume que j'avais pris la peine de faire moi-même exprès pour le lui offrir ? Eh bien ! je l'ai vu l'autre jour et il était tout plein de taches d'encre.

DES GENS INUTILES

Joseph. — Je n'ai jamais pu m'expliquer de quelle utilité pouvaient bien être les astronomes.

Hiram. — Comment cela ?

Joseph. — Oui, ils nous prédisent qu'une comète viendra en contact avec la terre et aucun d'eux ne fait rien pour l'empêcher.

AUX BAINS DE MER

M. Simplicio. — Vous allez vous promener, mademoiselle, toute seule avec votre âne ?

Mlle Lapique. — Mais oui, cher monsieur, nous deux... Si j'avais une place à vous donner dans ma voiture, je dirais : nous trois.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Jeune orpheline.—Non, votre écriture indique plutôt un caractère doux et conciliant. Une volonté peu persévérante et de la timidité. Bonnes dispositions à l'amour.

Vive la France.—Délicatesse de sentiment. Exaltation et enthousiasme. Beaucoup d'imagination. Nature tendre et très impressionnable.

Prédé.—Tempérament excitable et enclin à la colère. Esprit aventureux. Amour des voyages. Nature peu persévérante et très changeante.

Olivette.—Bonnes dispositions amoureuses. Nature impressionnable et ardente. Caractère déterminé, actif et courageux. Économie et amour de l'ordre.

Vites Spes mea.—Originalité, énergie, ambition et goût pour les aventures extraordinaires. Manque de prudence. Nature ardente et généreuse.

Un fatiguant.—Cet échantillon d'écriture révèle un caractère de penseur, d'observateur ou de littérateur, de l'élevation dans les sentiments, de la délicatesse de goût, de la réserve et de la discrétion en toutes choses.

Qu'en penses-tu Baptiste ?—Mais oui, sans doute vous avez un bon et même un excellent cœur et bien des qualités encore. Mais on ne dit pas toujours tout, vous savez.

Rève d'espérance.—Nature impressionnable. Bonne sensibilité. Imagination ardente, quelque peu romanesque et un peu d'indécision de caractère. Volonté peu accusée.

O Carillon 12^e.—Intelligence mercantile. Esprit d'entreprise et d'audace. Volonté énergique. Caractère entreprenant et actif.

Rose de Juillet.—Votre nature est très ardente, spontanée et irréflectie en toute chose. Très grande puissance d'affection et dévouement. Manque absolu de persévérance.

No 52. J'aime sans être aimé.—Timidité et réserve. Déléicéssé de sentiments. Très grandes dispositions à l'amour. Intelligence vive. Caractère plus sincère que démonstratif.

Quel joli myosotis.—Amour de l'ordre. Esprit observateur, caractère ferme, prudent, réfléchi, pesant bien les choses et ne laissant rien au hasard.

Gaston.—Sens littéraire. Imagination active. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bonté, douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

Marguerite F. T.—Franchise et confiance. Nature ouverte, joviale, communicative et très conciliante. Esprit d'initiative, mais peu de sens pratique.

Régi.—Délance et prudence. Bon cœur, pourtant très sensible et généreux pour le vrai mérite, impitoyable pour l'hypocrisie. Quelques talents pour la musique.

Lion.—Nature franche et ouverte. Générosité et bonté. Intelligence ordinaire. Caractère doux, insouciant et un peu porté à la paresse.

Jettatura.—Tendances artistiques. Caractère altier avec un ardent besoin de dominer. Esprit vif, subtil et fécond en ressources.

C. M. Aimer c'est vivre.—Cette écriture montre de la franchise, de la fermeté et de la décision. Beaucoup d'empire sur soi-même et une volonté très persévérante.

Charles des Aulnais.—Entente des affaires et activité. Imagination quelque peu romanesque et capricieuse. Bonnes dispositions à l'amour.

Américanisme.—Originalité et enthousiasme. Nature plus vive qu'impressionnable. Humeur changeante et capricieuse.

Charlotte.—Vous manquez de persévérance et de fermeté. Votre cœur est excellent quoique se laissant trop guider par l'imagination.

La nièce à Godin.—Sens pratique, économie, activité et amour du travail. Esprit enjoué et vif. Caractère assez entreprenant.

Dorcy.—Intelligence mercantile. Ambition, énergie, audace et persévérance. Volonté ferme et caractère sévère et inflexible.

A Hélène.—Nature sympathique, délicate et tendre. Bonnes dispositions à l'amour. Esprit d'ordre, ambition et audace.

Carmen public.—Originalité. Indépendance de caractère. Beaucoup d'empire sur soi-même. Volonté ferme et persuasive. Aptitudes commerciales.

Petit oiseau passager.—Nature délicate et impressionnable. Volonté peu énergique. Indécision. Susceptible d'aimer beaucoup et bien.

Ida.—Vous manquez de persévérance et de suite dans vos idées. Votre caractère est entreprenant quoique un peu irrégulier. Bon talent pour la musique.

Un libre penseur.—Esprit vif et observateur. Franchi et ferme. Orgueil et enflèvement. Volonté forte et tenace. Bon pouvoir de persuasion.

Juliette P.—Économie, habileté exécutive et amour du travail. Nature timide, douce et conciliante. Pas d'ambition.

Éléna à Aimé.—Jovialité, insouciance et confiance. Tendance à la paresse et à l'égoïsme. Pas de prudence ni de discrétion.

Petite ouvrière.—Imagination romanesque. Bonté, douceur et sensibilité. Peu de constance. Nature ardente et passionnée.

Sébastien J. Montreux.—Amour des aventures. Audace, courage et grande indépendance de caractère. Cœur bon et généreux en toutes choses.

La reine de Hongrie.—Tendances artistiques. Amour de l'ordre. Dissimulation et jalousie. Ambition et audace. Bon talent pour la musique.

Coquelicot B. E. M.—Présomption et tendance à l'infatigabilité. Goût délicat. Bonnes dispositions à l'amour. Beaucoup d'imagination et activité.

Roma.—Originalité, ambition, énergie et entente des affaires. Esprit légèrement sceptique et paradoxal. Caractère bienveillant et généreux.

Je ne l'aime plus ?—Bon jugement, fermeté, de décision et de résolution. Prudence et sagesse. Peu de sensibilité.

Merci à E. C. M.—Nature vive, enjouée et assez primesautière. Ambition et fermeté. Esprit d'ordre et amour de l'étude.

J'aime A. M. C.—Sens littéraire. Nature ardente et passionnée. Caractère vif, enclin à la colère, mais très bon au fond.

Frou-frou.—Nature superficielle et quelque peu fantasque. Manque de prudence et de discrétion. Peu de constance en amour.

Sagesse No 2.—Vous manquez de suite dans vos idées. Votre nature est fine, spontanée et généreuse. Grande délicatesse d'intuition.

Fidélia.—Beaucoup d'imagination. Énergie et enthousiasme. Esprit d'initiative. Aptitudes pour la musique.

Pas aimé.—Audace de conception remarquable. Nature extrêmement active. Intelligence vive et vues très larges.

Amoureuse de Gaston.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination active. Bonté, douceur et générosité. Talent pour la musique.

Deshérité.—Esprit observateur. Jugement droit et éclairé. Beaucoup d'empire sur soi-même et bon pouvoir de persuasion.

Amator.—Votre écriture révèle de l'audace, de la bravoure, de l'originalité et de l'indépendance. Votre esprit est subtil et ingénieux.

Marguerite fidèle No 1.—Tempérament doux, conciliant, débonnaire. Nature droite, simple, dépourvue d'artifice. Dévouement extrême dans l'affection.

Gr. ciast.—Nature sympathique, sensible et aimante. Élevation de sentiments. Fièvre, délicatesse et discrétion. Si vous aviez en entier la poésie: "Mon cœur revient, très las, etc.", vous me feriez grand plaisir en m'adressant une copie. J'ai beaucoup aimé ces quelques lignes.

Abandonné ?—Vivacité d'humeur. Esprit ardent, enclins, aventureux et original. Puissance de volonté. Peu de persévérance.

(A suivre.)

Jeunes Filles aux Pâles Couleurs

Une maladie particulière au beau sexe, la chlorose ou, autrement dit, les pâles couleurs. Cette affection atteint surtout les jeunes filles; elle est caractérisée par une pâleur jaune-verdâtre de la peau, avec débilitation des forces et des organes; de la maigreur physique et morale; de la tristesse; des pleurs sans sujet, du mal de tête, des névralgies dans les côtes, dans les flancs, au cœur; des étourdissements, des battements de cœur, etc., etc. Toutes maladies qui provoquent chez les malades d'insupportables souffrances, parce que le système nerveux est ébranlé, disparaissent comme par enchantement au moyen des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, recommandées par les sommités médicales du monde entier. Ces merveilleuses pilules se trouvent dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyées par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 353 bureau de Poste, Montréal, au 202 St-Denis.

Nouveau Procédé

de faire les Dentiers

A des Prix à la Portée de toutes les bourses

Dentier Complet, \$5. * Couronnes en Or, \$4.
Dents Aurifées, de \$2. à \$4.

DENTS EXTRAITES SANS DOULEUR PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ

Il n'y a pas de meilleure garantie à donner que celle de la raison sociale bien connue de . . .

Tresler, Globensky & Martel

. . . DENTISTES . . .

Entrée. Etablis depuis 1855

No 1920 RUE STE-CATHERINE

Ou par l'élevateur du magasin E. LEPAOB & CIE, coin de la rue St-Laurent . . .

PLUS DE MAUX DE DENTS!

PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES

Élixir, Poudre et Pâte

BÉNÉDICTINS

del' Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1873 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS : SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

GRAND PRIX LYON 1894. GRAND PRIX BORDEAUX 1895. Membre du Jury.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

A la gare, au guichet des bagages: L'employé.—Votre bulletin? Combien de colis? Le voyageur.—Mon chien, deux malles et ma femme.

SAUVÉ DU PÉRIL

En prenant du *Beune Rhumel* à propos, on évite bien des complications dangereuses.

163

COUPON -- PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 13

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

APRES-AVERGNE

Photographes

No 300 RUE ST DENIS
360, MARIE MONTEAL P.O.

BUREAU TEL. MARCHANDS 843
BELL EST 1203

RÉSIDENCE
TEL. BELL EST 1743

Vous souvenez-vous?
Poésie de
Jules Goussier
Musique de
Trénee Berge

vous? —
Tempo
mf

Nous sommes par . tis consacrant la main — Comme deux a .

cruc.

mis pourr'ayant leur rou . te, Et de . puis, pourr'ant . quelque . fois je dou . te

Si je ne vais pas peut . é . tre demain. — Vous aimer en . cor, et dire à ge .

pp rit Tempo

nous — Vous sou . ve . nez . vous? —

suiv'ez Tempo

Andantino

CHANT

Andantino

PIANO

Vous sou . ve . nez . vous du jour de . prin .

cruc.

tempo — Où je vous disais mon amour, Ma . da . me? Vous prenez mon cœur, vous pre .

p un poco rall

— n'ez mon à me, Et je vous j'aurais par . mi . les serments — De vous a . do .

un poco rall

rit. **Tempo**

fer ' toujours : . noux : — Vous sou . ve . nez vous ? —

p

p

Vous souve . nez . vous des premiers bai . eete — Que vous échan . gions dans les bous pleins

crac.

dom bre? Toudi . sait d'aimer! Les oi . seaux sans nom . ore Laqant vera le ciel leurs

p un poco rall

ni . les ie . gers, — Et je vous di . saie les mois les plus

p

un poco rall

2

pp **Tempo**

doux . — Vous sou . ve . nez . vous ? — Vous sou . ve . nez .

vous du fa tal in . e . tant — Ou nos cour s bri . e . e . viront que toui pas se, Même

crac.

les amour sans his . ser de tra . ce! Qui on peut s'oublier, se . tant ames tant,

rit.

— Eiqu'il faut par tir, par tir mal . e . ré toui : — Vous sou . ve . nez .

3

NATURELLEMENT



Mme Sædor (récemment mariée). — C'est Jacques Joliveau qui me parlait tout à l'heure. Il n'avait demandée en mariage, l'été dernier.

Mr Sædor. — Vraiment ?

Mme Sædor. — Oui ; mais le pauvre garçon n'avait pas un sou et... naturellement...

DANS UN TRAIN DE BANLIEUE

Le train stoppa ; c'était la station de Sèvres.

Assis dans mon wagon, la cigarette aux lèvres,
En jetant un regard dehors, je remarquai,
Près de la porte en bois ouverte sur le quai,
Un groupe de trois sœurs vraiment presque pareilles :
Mêmes cheveux au vent derrière les oreilles,
Mêmes chapeaux à fleurs, mêmes robes d'été,
Même air de bonne humeur et de marivété.
Les yeux brillants de joie, elles riaient entre elles
Et faisaient de très loin signe avec leurs ombrelles
A leur père, un brave homme, aux gros favoris gris,
Qui rapportait un tas de paquets de Paris
Et descendait du train tout couvert de poussières,
Il donna son ticket au vieux garde-barrière
Et se laissa par ses fillettes embrasser.
Après avoir eu soin de le débarrasser,
Toutes trois à la fois lui firent des demandes :
Et lui, donnant déjà le bras aux deux plus grandes,
Semblait se dire, heureux : "C'est à moi, tout cela !"

Sur un coup de sifflet, notre train s'ébranla,
Et, rêveur, je songeais, en poursuivant ma route :
— Bonne et simple famille ! Ils habitent sans doute
Un des chalets qu'on voit sur ces coteaux boisés.
Le père est, à coup sûr, un commerçant aisé.
Ils demeurent ici la moitié de l'année

Et pensent qu'il est temps de pourvoir leur aîné.
Ce serait le bonheur pourtant si l'on voulait !
Le dimanche en été, l'on irait au chalet
Par le chemin de fer, en fumant un cigare :
Tout le monde viendrait vous attendre à la gare :
On serait accueilli par des rires amis,
Et pour le déjeuner le couvert se rait mis
Dans l'intime jardin, sur la fraîche pelouse.
Pour mettre un vieux chapeau de paille et quelque
On passerait d'abord dans le petit salon ; — bonne,
Puis, tandis que la bonne apporte le melon
Et que le père prend le panier à bonnettes,
On courrait, du côté du verger et des treilles,
Emportant à deux mains des assiettes à fleurs,
Avec sa fiancée et les petites sœurs
Qui vous lancent parfois une phrase maligne,
Cueillir des beaux fruits mûrs et des feuilles de vigne...

Et ce serait facile à faire, tout cela !
Peut-être eût-il suffi de quitter le train là ?

— Mais non. — En concevant cette bourgeoise idylle,
J'en ai pris le meilleur : le reste est inutile.
Aurais-je dû descendre à cette station ?
Non. — Le désir vaut mieux que la possession,
Et je suis aujourd'hui bien fou, quand je regrette
Ce rêve qui s'éteint avec ma cigarette.

FRANÇOIS COPPÉE.

AU POLE NORD

Écoutez le récit absolument terrifiant qu'un de nos bons amis et spirituels confrères, Paul Léonice, raconte à ses lecteurs :

— La lecture des relations de voyages, surtout ceux aux Pôles Sud et Nord, m'avait littéralement tourné la tête. N'y pouvant plus tenir, je m'écriais un beau matin :

— Partons ! Je veux entreprendre un voyage dont on parlera longtemps. Mais de quel côté vais-je me diriger ? L'Europe n'a plus de secrets

pour les explorateurs. L'Asie est bien rebattue. L'Afrique ! il y fait d'abord très chaud et je déteste la chaleur, puis il n'y a plus grand chose à glaner après Marchand. Allons plutôt à un Pôle quelconque. Le quel ? Au Pôle Nord, parbleu, j'y retrouverai peut-être, avec un peu de veine, des vestiges de cet infortuné André. Puis cela me permettra de me faire confectionner un petit complet pas banal du tout, à la Robison Crusoé, et de porter une de ces serrièuses espingoles qu'on n'emploie que dans le cas de chasse à l'ours blanc.

Voilà qui est convenu et en route. Naturellement je vais embarquer une belle quantité de provisions, car j'ai toujours entendu dire que c'était de ce côté là qu'il pêchait généralement l'expédition.

Avec des provisions variées pour 20 ans, une bonne bouée de sauvetage, un harpon et des lignes de pêche, je suis assuré, ou à peu près, contre l'insuccès.

Et, ayant réuni une vraie cargaison de viandes et de liqueurs conservées, de pâtés de foie gras truffés, sans oublier du Bordeaux supérieur et six futs de fine champagne, je m'embarquai au Havre à bord d'un voilier dont le capitaine connaissait admirablement les parages vers lesquels j'étais poussé par une force à laquelle je ne pouvais résister.

Je remarquai que mon costume en poils de harengs saurs épatait littéralement l'équipage et cela me parut d'un bon augure pour le succès de mon voyage.

Nous naviguâmes trois semaines entières par un temps superbe et un vent ultra favorable.

Décidément, la chance est avec moi, me disais-je, joyeux.

Crae ! Nous allions toucher au but quand notre vaisseau, pris par une affreuse tempête, balotté, jeté hors de sa route par les éléments déchainés, alla donner du nez, en pleine nuit, sur une banquise haute comme la Tour Eiffel.

Inutile, n'est-ce pas, d'ajouter qu'il coula immédiatement à pic. J'étais un homme perdu sans ma bouée de sauvetage qui ne me quittait jamais.

Seul de tout l'équipage, je pus revenir sur l'eau et atteindre, mais après quels efforts, ô mon Dieu, un superbe mais très exigu glaçon déjà occupé par un phoque en bas âge.

L'intéressant otarie fut du reste splendide : il me reçut les nageoires ouvertes et pleura dans mon gilet de flanelle en m'appelant papa !

Mes provisions étaient au fond de l'eau, avec mes infortunés compagnons de voyage. Adieu, foie gras, fine champagne et le reste !

Je pus néanmoins pourvoir à ma subsistance au moyen d'une ligne et de mon harpon que je portais toujours sur moi.

Mais je n'avais pas de feu, ce qui fit que, pendant onze jours, je me nourris exclusivement de poisson cru,

ce qui commençait, vous le comprendrez, à devenir un tantinet monotone. Bref, ma situation menaçait de devenir terriblement inquiétante et, pour comble de malheur, mon compagnon suçait tellement le glaçon qui nous supportait qu'il était déjà réduit de moitié (pas le phoque, le glaçon).

Sauvés, mon Dieu ! Sauvés des flots. Un Esquimau, monté dans son rapide kaïack, se dirige vers nous. Il nous aperçut, car sa pagaie agile semble, à la surface des ondes ou il vole, les pattes d'un gigantesque faucon. Il me prit à son bord et mon fidèle compagnon nous suivit à la nage jusqu'à la prochaine banquise puis, de là, sur la terre ferme ou l'Esquimau nous présenta à son intéressante famille.

Pas jolie, jolie, la famille de mon sauveur. Mais point banale du tout, je vous l'assure.

J'étais littéralement gelé. Pensez donc, depuis bientôt douze jours ou je couchais avec mon phoque, sur la glace et sans autre réconfortant que quelques centaines de harengs et de sardines avalés crus.

On fit du feu et j'approchai avidement mes pieds, que je ne sentais plus, du brasier ardent.

Horreur !... ne voilà-t-il pas que mes pieds se mirent à fondre, oui, à fondre : les jambes suivirent et je sentais bien que tout le corps allait y passer.

Sans m'en apercevoir, j'avais été changé en un bloc de glace !

A ce moment, je réalisais complètement l'abominable aventure qui terminait ainsi mes jours, sans profit pour la science, avant que je n'ai eu le temps de rédiger la relation de mes aventures, d'en saisir l'Institut et de recevoir, juste récompense, les palmes Académiques dont le gouvernement français ne pouvait manquer de fleurir ma boutonnière. C'était affreux, vous dis-je, car à ce moment j'étais fondu jusqu'aux épaules et ma tête seule tenait encore, à la grande stupefaction de mes hôtes et de mon phoque qui, lui, fondait en larmes. Quand... brusquement !... je me réveillai !

O merci, merci mon Dieu ! Ce n'était qu'un horrible rêve... j'avais, la veille, à mon dîner, trop mangé de homard !

PARISIEN.

La coupe de la vie serait douce jusqu'à la fadeur, s'il n'y tombait pas quelques larmes amères.

QUAND ON VA SE MARIER



Positif: Oui!



Comparatif: O-u-i.



Superlatif: Ouh.

Amusements et Sports

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

L'ouverture de la saison, au Théâtre des Variétés, aura lieu le 3 septembre dans l'ancienne salle, la nouvelle, à laquelle on travaille ferme pourtant, n'étant pas encore terminée.

C'est par *La Prière des Naufragés*, le beau drame de D'Ennery, qu'aura lieu cette réouverture et nul doute que la vaillante troupe et l'entrepreneur directeur ne retrouvent, cette saison, leurs succès d'antan.

La nouvelle troupe est complètement reconstituée et augmentée par l'adjonction d'artistes de Paris.

Aux Canadiens français de l'encourager dans sa si patriotique tentative.

* * *

ELDORADO

Le programme de ce Café-Concert est, comme toujours, fort attrayant. *Voiture à vendre* est une saynète exilarante, faite du plus amusant qui *proquo* que l'on puisse rêver : elle est jouée avec beaucoup de finesse par Delaunay et Cartal. *Les deux timides*, la spirituelle comédie de Labiche interprétée par les meilleurs artistes de la troupe, égale toujours les spectateurs par ses péripéties si drôles.

Les Bartelli, merveilleux acrobates, surnommés — à juste titre — les rois du tapis, accomplissent chaque jour leurs prodigieux tours de force avec une incroyable aisance et une légèreté merveilleuse.

La Direction de l'Eldorado annonce de nouveaux débuts sensationnels qui se succéderont périodiquement. Déjà l'on peut admirer Mlle Yvonne Montalais, chanteuse légère de grand talent, dont nous reparlerons, du reste. Somme toute, joli spectacle qui justifie pleinement l'engouement du public pour les représentations de l'Eldorado.

* * *

PARC SOHMER

Le succès considérable de la fête au bénéfice des employés du Parc, jeudi dernier, n'a surpris personne, étant donné le magnifique programme exécuté. Mais ce n'est pas seulement pour les jours de gala, comme celui-ci, que les nouveautés en tous genres abondent sur la scène de notre populaire lieu d'amusements ; chaque jour, à chaque représentation, une suite ininterrompue de numéros sensationnels défile devant le public.

L'orchestre des Tziganes ! Que dire de l'émerveillement continu qu'il apporte, quand l'archet vibrant de ses musiciens retentit sous les feux multicolores des lumières électriques ! De dix heures à minuit, le séjour du Parc Sohmer est un enchantement et l'esprit, partagé entre les plaisirs de la musique et ceux résultant des brises parfumées du fleuve, venant embaumer la terrasse, ne sait s'il est sur terre ou dans un vague Walhalla indien.

PALLADIO.

DEUX SIMPLES NATURES

Lui. Je suis un homme simple et brusque, mademoiselle ; je n'ai pas le temps d'être sentimental. Voulez-vous être ma femme ?

Elle. Je ne suis pas la moitié aussi simple que vous, mais je suis aussi brusque : Non !

CE QU'IL FAISAIT

Johnny. Mon père est policeman. Qu'est-ce qu'il fait ton père à toi ?

Thommy. Tout ce que maman lui dit de faire.

LA MANUFACTURE DE PRODUITS PHARMACEUTIQUES

Dr ED. MORIN ET CIE

Le docteur Edouard Morin, que nous allons présenter à nos lecteurs, est un de nos pharmaciens les plus en vue. Il naquit à Québec, le 20 avril 1854 et fit ses études au séminaire de cette ville. Il suivit ensuite les cours de médecine de l'Université Laval, fut reçu médecin en 1878 et s'établit pharmacien en 1881. Six ans plus tard, son incroyable activité ne pouvait se contenter de l'exercice paisible de la pharmacie et il abordait le commerce en gros de la droguerie.

Le Dr Morin est, actuellement, à la tête de cette branche de commerce

dans la ville de Québec et il manufacture une telle quantité de médecines patentées qu'il nous faudra nous contenter de citer seulement celles qu'il a successivement lancées dans la circulation : l'Anti-Coryza ; le Broma ; les Cachets pour mal de tête ; le Contralyum (anti-choléra) ; l'Eau pour les yeux ; la lotion anti-pelliculaire ; l'onguent miraculeux ; l'onguent pour les hémorroïdes ; les Pastilles à vers, les pilules anti-bilieuses, les pilules Cardinales, les pilules Viel ; la poudre Cardinale ; la Raderba ; le Récupérateur ; la Salina ; le Sirop Calmant ; la Salsepareille ; le Sirop de Tolu, Senéga et gomme d'épinette ; le Spécifique ; le Vin Morin (Créso-phates), Vin de Fer et Beuf, Vinde Pep-

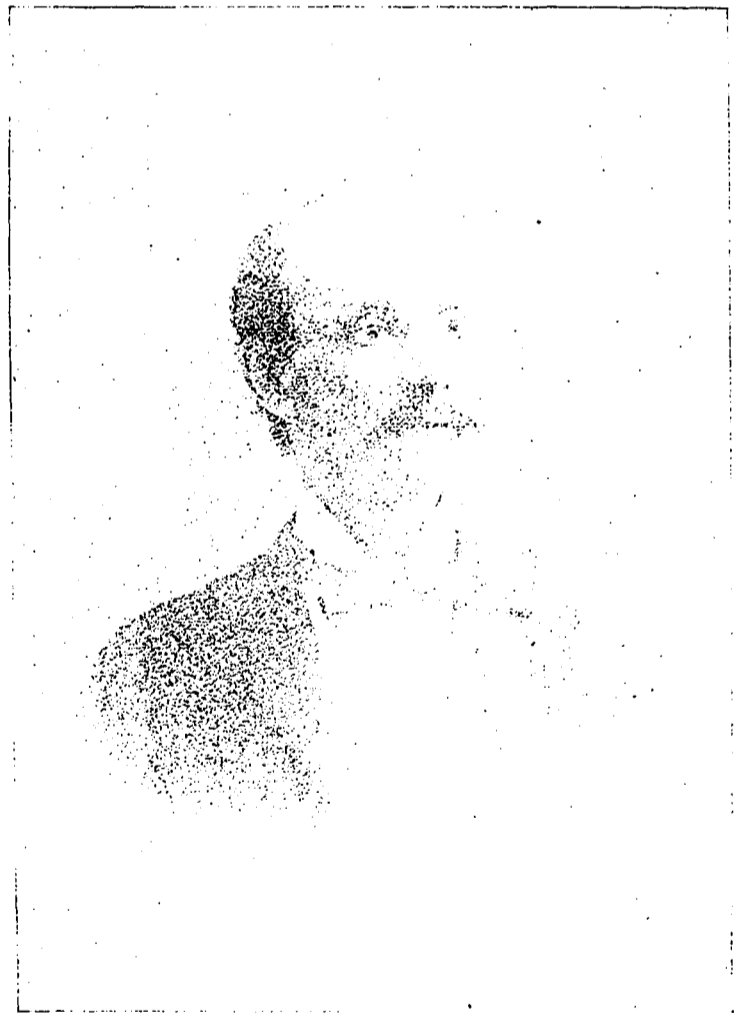
sine, Vin de Quinine, Vin de Quinquina, etc., etc.

Depuis deux ans le Dr Morin manufacture ces médecines à Boston pour le marché des Etats-Unis et G. Mortimer et Cie sont ses agents.

Parmi les produits patentés que nous avons cités plus haut, il nous faut tout spécialement attirer l'attention sur le Vin Morin (créso-phates), le Broma, le Sirop Végétal de Viel et les Pilules Viel, le Sirop Calmant du Dr Morin, les Pilules Cardinales, la Poudre Cardinale, le Récupérateur du Dr Morin et l'Anti-Coryza.

Toutes ces médecines sont bien connues de nos lecteurs et elles ont fait leur preuve ainsi que peuvent en témoigner des milliers de malades qu'elles ont guéris.

Le Dr Morin, malgré tout le temps et la somme de travail requis pour la fabrication d'un aussi grand nombre de médecines et la surveillance de



M. DR ED. MORIN.

ses deux pharmacies, a toujours suffi seul à ses affaires, grâce à son énergie et à ses facultés d'organisation. Il a pu encore, à travers les inquiétudes du commerce et un travail ardu, prendre une part active dans les affaires du Bureau de Commerce de Québec où, pendant plusieurs années, il a été membre du conseil de cette institution. M. le Dr Morin a été aussi membre du Conseil de Ville de Québec et il s'y est occupé brillamment des affaires municipales sans pour cela négliger celles de son commerce.

C'est un Canadien qui fait honneur à sa race et que l'on ne pourra jamais assez encourager.

Le présent est la porte de l'avenir, le passé en est la clef.

Bibliographie

Le Dictionnaire de poche Anglais-Français et Français-Anglais que vient de publier l'entrepreneuse maison Laird & Cie, de Chicago, est une œuvre beaucoup plus étendue et complète que son titre, et spécialement son format, pourraient l'indiquer. L'auteur, le professeur Max Maury, de l'Université de Paris, a condensé, dans ce petit volume, plus de 60,000 mots avec leur signification, et un très grand nombre d'idiomatismes, de sorte qu'il sera très utile aux voyageurs et aux étudiants. La leçon sur la manière de prononcer chaque mot est claire et parfaite, tandis que la partie grammaticale est simple et complète. Un vocabulaire de noms propres et géographiques, une table des poids et mesures et des monnaies, une échelle comparative des thermomètres sont insérés dans ce petit volume, lequel contient en outre deux index et est de beaucoup supérieur à tout ce qui a été ultérieurement publié dans ce genre. Relié en toile 25 cts, en cuir avec dorure 50 cts. Laird et Lee.

Tribunaux.

—En apprenant qu'il était condamné, vous pensez s'il a sauté!
—Parbleu! parce que c'était jugé en dernier ressort!

LA CONSOMPTION CHEZ LES ENFANTS

Plus la science progresse, plus ses moyens d'investigation augmentent et plus le rôle néfaste du lait dans l'alimentation des enfants est dénoncé par les plus éminents spécialistes. Au dernier Congrès d'Hygiène à Londres, les méfaits reprochés au lait ont été si nombreux et cités par des auteurs si dignes de foi, que la possibilité de la contagion par ce liquide est aujourd'hui scientifiquement démontrée. Un savant anglais, M. Hart, a retracé dans les journaux de médecine anglais l'histoire de 72 épidémies imputables au lait contaminé par des microbes infectieux. Sur ces 72 épidémies, 58 se rapportent à la fièvre typhoïde, 15 à la fièvre scarlatine et 7 à la diphtérie. Le lait aurait ainsi infecté 3,500 personnes de la fièvre typhoïde, 800 de la scarlatine et 700 de la diphtérie. Quand on réfléchit un seul instant à ces faits, on ne peut s'empêcher de plaindre profondément les parents qui, par un détestable esprit de routine, persistent à ne donner à leurs enfants que du lait pour nourriture. Et ils sont d'autant plus coupables qu'ils ont à portée de la main un produit hautement recommandé par nos professeurs les plus en vue et les plus autorisés. Nous voulons parler de *La Peptonine* que l'on trouve aujourd'hui dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, au prix de 25c la grosse boîte. C'est un aliment parfait, un aliment complet, pur et stérilisé avec lequel on n'a pas à craindre pour les enfants ces coliques, diarrhées, dérangements d'estomac, vomissements et autres maladies de l'enfance qui ont si souvent des conséquences fatales. Si votre fournisseur ordinaire n'a pas de Peptonine en stock écrivez ou téléphonez au Dépôt Principal, 382 Av. de l'Hôtel-de-Ville, Montréal. Tél. Belle East 1288.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP ou D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Nos bons domestiques :
M. X... donne des instructions à son valet de chambre.
—Joseph, Je vais à Trouville pour toute la semaine. Si mon ami B... vient me demander, dites-lui que je serai de retour mardi.
—Et, s'il ne vient pas, monsieur, qu'est-ce qu'il faudra lui dire!

VIN

St-Lebon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Souls Agents pour le Canada.



Un violent incendie s'est déclaré, l'autre jour, dans une agence des pompes funèbres.
Les pompes à eau en ont eu bien vite raison.
... Quel dommage! S'est écrié le bon Calino: si les pompes funèbres avaient brûlé il n'y aurait plus eu d'enterrements.

Toute Chose qui a du Succès, Suscite des Imitateurs.

Abbey's Effervescent Salt a des succès. Il a du succès en prévenant les maladies, et en guérissant celles qui sont déjà développées. Il a du succès en gagnant par ses propres mérites, l'approbation des principaux médecins, et des journaux de médecine de la Grande-Bretagne et du Canada.

Voilà pourquoi une grossière imitation d'Abbey's Effervescent Salt a été mise sur le marché. Les auteurs de cette insulte à l'intelligence du public sont des imprimeurs de London, Ontario. Leur objet étant de reproduire, aussi bien que possible, le paquet qui renferme Abbey's Effervescent Salt. La poudre mauvaise et malpropre que contient leur paquet, n'avait même pas l'avantage, d'être agréable au goût. La Haute Cour de Justice a décerné un bref d'injonction contre ses propriétaires et sa vente a été arrêtée; mais, cependant,

NOUS DONNONS AVIS AU PUBLIC

de s'assurer qu'on lui vend bien Abbey's Effervescent Salt, quand il le demande. Les marques des paquets authentiques sont ornés du portrait de Shakespeare. Voyez s'il s'y trouve.

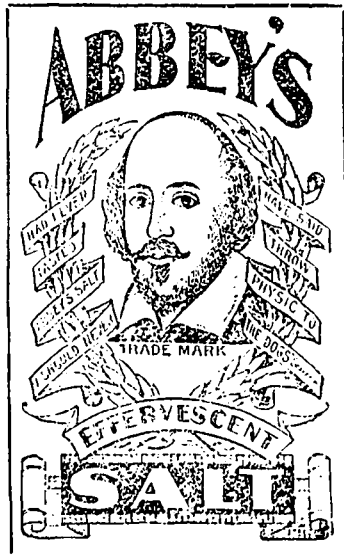
Il n'y a pas de sel effervescent autre que Abbey's Effervescent Salt.

EVITEZ LES SUBSTITUTIFS.

(Du "Canadian Druggist.")

Dans certains cas, vendre un substitutif, est tout à fait aussi reprehensible que de donner, délibérément autre chose, que la préparation ordonnée, et nous venons précisément d'avoir connaissance d'un cas de ce genre. Abbey's Effervescent Salt est reconnu par le médecin, ainsi que le public, comme un remède précieux. Sa vente a été presque phénoménale, et ce fait est dû, à sa réelle vertu médicale. C'est pourquoi, on a mis sur le marché, un paquet, presque semblable, quant à l'apparence, aux dimensions, et à la forme de la bouteille et du paquet authentiques, et ornés d'une étiquette aussi bien imitée que possible, dans le but, sans doute, de tromper le public.

Il a malheureusement, été acheté par des pharmaciens qui, la chose est possible, n'ont pas remarqué l'intention évidente des fabricants, et n'ont pas pris en considération, la perte de clientèle qui doit inévitablement résulter, de tout tentative de le vendre, à la place d'article, qu'il cherche à supplanter.



En vente chez tous les pharmaciens. Grandes bouteilles, 60c; bouteilles d'essai, 25c.

LES CONFITURES

C'est une bonne chose que des confitures transparentes et limpides contenues dans un pot de cristal !

Que de souvenirs d'enfance dans cette gelée que la lumière traverse et fait briller comme un grenat.

Vous souvenez-vous de la place qu'il occupe dans la vie du bébé, ce cher pot aux douceurs et avec quelle joie le petit homme voit à cuiller d'argent s'enfoncer dans ses profondeurs, puis ressortir pleine du délicieux nanan ?

La maman, de ses doigts roses, taille une tartine mince et fine, sur laquelle on étale en couche mince la transparente gelée, et le bébé, qui trépigne d'aise, étend les mains.

Ses petites lèvres gourmandes, frémissent déjà d'un impatient désir, son œil implore, tout son corps s'agite, l'eau lui en vient à la bouche et les larmes aux yeux.

— Tu seras bien sage !

Oh ! oui, petite mère.

Tu ne désobéiras plus jamais ?

Oh ! non, petite mère, plus jamais ?

Que ne promettrait il pas, cher amour, pour obtenir sa tartine.

Confitures, premier amour de l'enfance, n'êtes-vous pas aussi le premier grain de ce chapelet de désirs qui emplissent la vie et que l'homme égrène d'un doigt fiévreux et inquiet !

GUSTAVE DROZ.

CE QU'IL VOULAIT

C'est trop fort, dit le banquier en entrant le matin dans son cabinet et trouvant un voleur confortablement assis à son bureau. Que voulez-vous ?

Le nom du fabricant de votre coffre-fort, répondit l'intrus. J'ai essayé toute la nuit d'en faire sauter à serrure et je n'ai pu réussir. J'ai pensé qu'en ayant le nom du fabricant, je pourrais lui vendre un certificat et trouver ainsi une petite indemnité pour mes sept heures de travail.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 613.— Notre illustration montre trois sortes d'empiècements et trois sortes de manches. Les devants et dos sont pointillés pour chaque forme. Le premier est tout en broderie ; le second entre-deux et petit plis et le troisième tout à plis ; autour de chaque empiècement un petit volant froncé pour cacher la couture qui retient la jupe. Les manches sont unies, forme Bishop, et bouffé.

Il faut $\frac{1}{4}$ de verge en 36 pouces pour faire un empiècement et $\frac{1}{2}$ verge en 36 pouces d'étoffe pour les manches.

No 613 est coupé de 2 à 6 ans.

No 620.—Ce corsage peut être fait avec ou sans doublure. Si l'on fait ce corsage en étoffe transparente on peut mettre la doublure de couleur ; s'il est en piqué on ne le double pas. Le patron est pointillé de façon que les raies soient en diagonale devant et que dans le dos elles forment un V ; le dos est plat. L'ampleur des devants est arrangée en plis à la taille. Il

No 620.—Corsage pour dame

No 613.—Empiècements et manches pour enfants



NO. 613 CHILD'S YOKES AND SLEEVES.



NO. 620 LADIES' BLOUSE WAIST.

ya un plastron à plis creux, formant veste, sur le devant un revers ; ce corsage est très simple et facile à laver.

Il faut 3 verges en 30 pouces pour une personne de moyenne grandeur.

No 620 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le conpon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

MODES PARISIENNES



ROBE EN DRAP BLEU PASTEL.— La jupe est garnie de grosse guipure écrue encadrée par un biais piqué en drap et doublée de couleur claire. Corsage à plis cousus garni d'un empiècement carré, encadré d'un biais piqué et surmonté d'un col droit ; ceinture ronde, manches plissées en biais. Toquet en paille orné d'une aigrette paradis et d'un grand nœud de velours noir. Matériaux : 6 verges $\frac{3}{4}$ de drap, 6 verges $\frac{3}{4}$ de doublure en 1 verge $\frac{1}{4}$ de large.

CE QU'IL CRAIGNAIT

Le propriétaire.—J'en suis bien fâché, monsieur, mais je dois vous demander de me payer d'avance pour la location de mon cheval.

Le cavalier amateur.—Comment, vous avez peur ! Craignez-vous que je revienne sans le cheval !

Le propriétaire.—Non, oh non ! Mais le cheval pourrait bien revenir sans vous.

RECOMMANDATION SUFFISANTE

Le père.—Ainsi, vous voulez épouser ma fille, vous ? Pensez-vous que vous aurez assez de patience et de douceur pour la rendre heureuse !

Le futur gendre.—Je ne sais, monsieur ; mais je puis boutonner un faux-col sur un col de chemise qui a un demi pouce de grandeur en plus sans me mettre en colère, et je...

Le père.—N'en dites pas plus long, mon fils : je vous la donne et que ma bénédiction vous accompagne tous les deux.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines. Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondé dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 31 AOUT

TRIO DE PROVERBES

Quand on quitte un maréchal, il faut payer les vieux fers.

x

Un dîner réchauffé ne vaut jamais rien.

x

L'aumône du soir fait le bonheur du lendemain.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Voilà un remède contre les déprédations de "la gent trotte menu" qui est si simple qu'il nous paraît devoir continuer de guérir, même si la mode en passe, contrairement à ce qui se produit pour d'autres célèbres remèdes de la pharmacopée. C'est un horticulteur anglais qui l'a trouvé par déduction : Il consiste dans l'horreur que professent rats et souris de l'odeur de la menthe. Alors que fait-on ? On prend un flacon d'excellente essence de menthe, au fort parfum, et l'on en asperge légèrement le lieu où l'on a trouvé trace de la fréquentation des souris : il faut les voir déguerpir ! On ferait plutôt lécher par un chat le goulot d'un flacon d'essence de thérébentine que l'on ne ferait affronter aux rongeurs le local imprégné de la senteur de menthe.

B. DE S.

Deux camelots s'entretenaient de l'Exposition de 1900.

—Les expositions, ça donne du travail. Qu'est-ce que tu faisais en 1889 ?
—Les montres, répond l'autre.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

Devant la sixième chambre de police correctionnelle.

Lhuissier introduit un loqueteux :

LE PRÉSIDENT.—Votre nom ?

L'INCULPÉ. Jean Hiroux, fils.

—Votre âge ?

—Vingt-deux ans, trois mois et dix-huit jours.

—Votre état ?

—Philosophe péripatéticien.

—Où demeurez-vous ?

—Un peu partout.

—On vous a surpris en état de mendicité.

—Le Christ a dit : *Dote elemosynam* : faites l'aumône.

Un mois de prison.

—Mon président, ce sera la première fois que j'aurai un domicile. Merci.

Perte d'Appétit

Beaucoup de personnes, à la suite de travaux excessifs ou de surmenage intellectuel, perdent l'appétit; il y a déperdition de forces, les forces disparaissent, le visage devient pâle, le sang perd sa belle couleur vermeille naturelle et toutes ses qualités. Il importe de remédier sans retard à un état de choses alarmant et dangereux, s'il venait à se prolonger. Si vous consultez votre médecin, il vous dira que c'est le sang qui fait défaut, qui ne renferme plus les éléments nécessaires et il vous ordonnera les Pâtes de Longue Vie du Chimiste Bonard qui vous rendront rapidement la force et la vigueur perdues. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 30c la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Colombiale, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal, ou 202 St Denis.

La ce matin sur une maison, dans les nouveaux quartiers :

A LOUER

Un petit cabinet sur le derrière d'un boulanger qu'on peut couper en deux.

**

Sept jolis vers de Panard, fort peu connus et empreints d'autant de gaieté que de philosophie.

Ca regarde ceux qui deviennent riches et ceux qui sont pauvres :

La Fortune a toujours sa roue en mouvement : Quand l'un monte, l'autre descend. Mais voyez les effets qu'en tournant elle opère ! Lorsque l'on est en bas, toujours l'on considère Le soleil et les cieux. Lorsque l'on est en haut, rarement sur la terre On abaisse les yeux.

LE CONTRALVUM

Est le remède le plus recommandé et le plus efficace qui soit connu pour guérir la Diarrhée, Dysenterie, Choléra des enfants.

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer GRATUITEMENT à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

Madame PIERRE CHATIGNY DE ST-ROMUALD

Complètement Remise de Dyspepsie, Dépression nerveuse, Faiblesse générale, Perte d'appétit, Manque de courage, etc.

PAR LE "BROMA"

Madame PIERRE CHATIGNY, de St-Romuald, nous raconte son histoire de la manière suivante : Je souffre depuis des années de Dépression nerveuse, faiblesse générale, Dyspepsie, etc. J'ai dépensé des centaines de dollars pour remèdes patentés, comptes de Pharmacies et soins médicaux.

Finalement, j'étais découragée. Je pris alors la résolution de mettre tous ces remèdes de côté.

Un jour se présenta chez moi un voyageur de la Maison DR ED MOIR & CIE, de Québec. Ce monsieur me remit un joli petit livre traitant des diverses préparations du DR ED MOIR.

La conversation tomba de suite sur mon cas. Je lui racontai au long ma maladie. Ce voyageur me conseilla de prendre sans retard le "BROMA". Lui ayant dit que je ne me sentais pas disposée à faire usage de ce remède, il me répéta néanmoins les cons il qu'il venait de me donner. Ma vieille mère qui se trouvait en

promenade chez moi, se joignant à ce monsieur, me sollicita, elle aussi, d'essayer le "BROMA". Je me décidai à la fin et en envoyai chercher une bouteille. Dès les premiers jours que j'en fis usage je ressentis un bien extraordinaire. Je croyais rêver tant ce changement était subit et notable. Je continuai à faire usage de cette préparation avec courage, ayant foi maintenant dans l'efficacité de ce Tonique. Mes nerfs se calmaient, redevenant plus forts ; ma digestion se faisait mieux, mon sommeil était plus réparateur. Puis de ces craintes puériles, de ces idées sombres, de ces anxiétés inexprimables.

Je pus reprendre les soins du ménage, faire ma couture au moulin et autres travaux de la maison.

En reconnaissance du bien que m'a procuré le "BROMA", je le conseille fortement à mon tour, à tous ceux et celles qui souffrent de maladies provenant du sang et des nerfs.

SE VEND PARTOUT

Toto veut être soldat quand il sera grand, et il le dit à tout le monde.

—Mais, mon petit ami, lui objecte, pour l'éprouver, un familier de la maison, sais-tu bien que les soldats vont à la guerre et que si tu y vas, il y en aura un autre qui te tuera ?

Toto se redressant fièrement :
C'est moi qui serai l'autre !

C'EST EN VAIN

Que vous cherchiez un remède plus efficace et plus agréable à prendre que le *Banana Rhumal*.

105

Pour Chapelets des RR. PP.

Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw Montréal, P. Q.

LES DAMES

Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, feraient bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c.

THE UNIVERSAL SPECIALTY CO.,
P. O. BOX 112, MONTREAL.

ENTRE TOUTES JEUNES FILLETES

Moi, ma chère, j'ai eu bien peur, une fois. Le charbonnier est venu... il était tout noir !

Et le nôtre, donc ! il est bien plus noir, va ! On ne lui voit que les yeux... Et quand il les ferme, on ne voit plus personne !...

**

Sur les bords de la Loire :

Oh ! Ah ! brigadier, un pauvre aveugle qui se moque.

Il a de la veine, celui-là ! au moins il ne se sera pas vu mourir.

La boisson des Bicyclistes

... De l'aveu de tout bicycliste qui s'y connaît, l'EAU MINERALE RADNOR est celle qui calme le mieux la soif durant une longue course. Cette Eau pétillante et naturelle remplace avec avantage tout autre breuvage. Elle est agréable à boire et donne de la vigueur dans tous les cas de fatigue. C'est la reine des eaux minérales et c'est la plus recommandée. Un verre de cette eau vous tiendra frais et dispos pour une très longue course. C'est la seule boisson du bicycliste qui veut conserver ses forces et éviter toute fatigue.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

ELDORADO

Café-Concert Français

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

SEMAINE COMMENCANT LE 21 AOUT

VOITURE A VENDRE

Vandeville en un acte

Les Deux Timides

Opérette en un acte

Les BARTELLI, Merveilloux Acrobates, les rois du tapie.

Débuts d'YVONNE MONTALAIS, Chanteuse légère.

CHAUQUE JOUR { Matinée... à 2 heures
Soirée... à 8 heures

Salle magnifiquement aérée - Confort parfait

Entrée Gratuite au Parterre

Galerias, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. X. RILODEAU.
Régisseur : S. DURANTELL

MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en cire, il y a au delà de

1000 Curiosités a Voir

A L'ODEON...

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc. La Passion de Jesus en 20 tableaux représentée à Oberammergau.

Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cites et Monuments de l'Univers chaque semaine.

ADMISSION : Au Musée 10c. à l'Odéon 10c. Au tour du Monde 10c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 a.m. à 10 p.m. 206 RUE ST-LAURENT.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal

Bébé, j'espère qu'en faisant la dinette avec les petits amis, tu t'es rappelé que je t'ai défendu de reprendre du gâteau une deuxième fois!

Oui, maman, j'en ai pris deux morceaux tout de suite.

NUL PASSE-DROIT

Chaque saison a ses misères que le *Bum* Rhumal soulage. 101

Moulins a Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

898 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

Les plaintes d'un maraîcher des environs de Paris :

— Ils ont de bien drôles d'idées à Paris. Ainsi leur exposition d'horticulture... Faut-y pas être toqué pour encourager la culture des orties?

Grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle Em. LAROCHE, de Québec, Guérie d'épuisement extrême par les

PILULES CARDINALES

de Dr Ed MORIN

Mademoiselle Em. Laroche, de Québec, est une jeune fille des plus dignes de foi, appartenant à une excellente famille de la ville. Elle eut à souffrir d'une forte attaque de Grippe dont elle ne put jamais bien se remettre.

Son sang était pauvre et décoloré, sa digestion des plus pénibles, son sommeil presque nul; ne pouvant passer une seule journée sans éprouver de nouvelles douleurs. Sa faiblesse était générale, son épuisement extrême. La famille était alarmée de ce triste état de santé. Les voisins et les amis ne pouvaient plus dissimuler leurs craintes; tous s'accordaient à dire qu'elle ne vivrait pas longtemps.

Mademoiselle Laroche comptait plusieurs connaissances qui lui étaient fort dévouées. L'une d'elles lui dit un jour : pourquoi n'essayerais-tu pas les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed MORIN? ajoutant que la preuve évidente de la grande efficacité de ce remède se trouve dans son immense popularité, sa vente facile et fort considérable.

Mademoiselle Laroche ne suivit pas d'abord le conseil de cette amie. Plus tard, en ayant parlé à sa famille, sa mère lui répondit d'essayer ce remède et lui en envoya chercher une boîte immédiatement. Après quelques jours de traitement, elle put constater avec bonheur l'action manifeste de ce remède supérieur. Le mal fut arrêté, ses douleurs disparurent, ses forces lui furent rendues. Ce retour si inattendu à la santé, fit grande sensation dans le voisinage de Mademoiselle Laroche. Chacun voulait la voir, ne pouvant pas croire à ce prompt rétablissement. Il était néanmoins bien réel.

Il va sans dire que cette jeune personne, ainsi que toute sa famille, se font un devoir de proclamer et de conseiller les PILULES CARDINALES du Dr Ed MORIN, comme Tonic supérieur. — Se vend partout.

Au coin du feu.

Elle. Mais oui, cela va faire aujourd'hui quarante ans que nous sommes mariés.

Lui. Nom de nom!... faut-il que j'en aie eu de la patience...

Ouverture des Ecoles ...

"LE LOUVRE" a organisé, pour la prochaine saison scolaire, une grande vente spéciale...

d'Articles de Vetements et de Fournitures pour Filles et Garçons

LE LOUVRE

qui s'est surpassé en cette circonstance, obtient le plus grand succès. Les mères de famille accourent de toutes parts et se déclarent émerveillées...

Bonnes et Jolies Choses toutes Marquées A Bas Prix Incroyables!

Du Bon Goût, du Solide, du Nouveau et du Bon Marché, voilà l'attrait principal de cette vente, si bien organisée, de l'avenue de toutes les mères qui s'y connaissent. Ça éclipe tout ce qu'on a offert jusqu'à présent.

Venez au "LOUVRE" pour habiller vos Filles et vos Garçons! Vous y trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de

BONS VETEMENTS, BONNE LINGERIE, CHAUDES FOURNITURES DE LITS

Nos Tailleurs et Modistes font la spécialité d'habiller les enfants. Ils vous montreront plusieurs patrons nouveaux - tous élégants et offrant un confort réel. Coupe et Confection au plus bas prix de Montréal.

N. TOUSIGNANT, RUE SAINT-LAURENT
Coin rue Demontigny

Je veux monter toujours plus haut, pour voir toujours plus loin.

Dégoût de Nourriture

Chez quelques jeunes personnes affectées de pâles couleurs, l'estomac manifeste une répulsion extraordinaire pour les aliments et les boissons. Les viandes rouges, les rôtis, les vins quinquina sont l'objet d'un dégoût insurmontable; tandis que les pauvres malades réclament avec instance des aliments doux ou des salades et des sauces acides, des radis, des pommes pas mûres et d'autres crudités. Dans ces circonstances, il faut simplement faire droit aux exigences de l'estomac qui commande en maître. En même temps, vous ferez prendre à ces intéressants malades des Pilules de Longue Vie du chimiste Honard qui, dans un temps relativement court, rétabliront parfaitement la santé et feront disparaître les dispositions anormales. Dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c. la boîte. Envoyées par la maille en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, Boite 383, Bureau de Poste, Montréal, ou 202 St-Denis.

AXIOME

Nul homme ne dit tout ce qu'il pense et nulle femme ne pense tout ce qu'elle dit.

112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent



MONTREAL

LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

ET LA MOINS COUTEUSE

Un enfant la manie sans fatigue. Elle ne déchire pas le linge. C'est la machine préférée

et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

IL N'EST PAS NECESSAIRE DE FAIRE BOUTILLER NI SE SERVIR DE LAVÈUSE.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

— Vendue au comptant ou bien payable à la semaine.

Toutes nos machines sont posées de rouleaux et réparations de cordons faites promptement et à des prix modiques. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire

1171 rue Ontario, Montréal

Succursale : 101 RUE DU POSE, QUÉBEC.



Le Plaisir de Fumer..

dépend de la qualité du tabac. Un cigare mal fait et d'un tabac inférieur dégoûte le plus enragé fumeur. Il vaut mieux payer

10c pour un Cigare comme ...
"La Champagne"

D'un arôme exquis; fait du plus pur Havane et plein de corps. Il éclipe, comme quantité, qualité et confection, tous les autres cigares à 10c, et...

Vaut les meilleurs se détaillant a 15 cts



Rhumatisme

Guérison Assurée
en
24 heures

UN BANQUIER BIEN CONNU EST SOULAGE

C'est avec plaisir que je me porte garant de l'efficacité de la cure du Dr Rouby. Je m'en suis servi dans ma famille pour un cas aigu de RHUMATISME ARTICULAIRE et la guérison a été immédiate. Je recommande la Cure du Dr Rouby à ceux qui veulent être guéris de suite.

Montréal, 9 Décembre 1898.

JAMES BAXTER, 152 rue St-Jacques.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies, à 50 cts la bouteille.

LA CIE CHIMIQUE ROYALE, agents pour le Canada. 79 rue St-Jacques. B. P. 974, Montréal.

AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$25.

Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

CHARLES D'AMOUR
1686 rue Notre-Dame
Près de l'Eglise Notre-Dame

NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Cote St-Lambert

LE RIFLE

Eczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infailible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Rife de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal.

Maladies de la Peau

Tous les hommes ne peuvent pas être habiles, tous peuvent être bons.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français. Un grand choix de livres en tous genres.

Les commandes sont remplies à trois semaines d'avis.

Prix très modérés

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

MONTREAL

Sans exception le plus bel établissement de Bains en Amérique. Bains de toute description, TURCS, RUSSES, PRIVES, de VAPEUR et ELECTRIQUES.

L'étang de natation à 80 x 31 pieds et est toujours rempli d'eau de source qui coule continuellement et toujours à la température d'été.

GRATIS. — Traitement Electrique à notre département de Bains Electriques, chaque matin.

Entrée privée des dames:
210 RUE CRAIG.

Jeunes Filles

VOUS ETES COUPABLES

Lorsque vous négligez votre santé et ne faites aucune démarche pour réparer vos forces. Le mal qui vous ronge, la pâleur qui défigure vos traits, ces irrégularités particulières à votre sexe auront des conséquences funestes.

Les Tablettes Royales

du Dr Rollens...

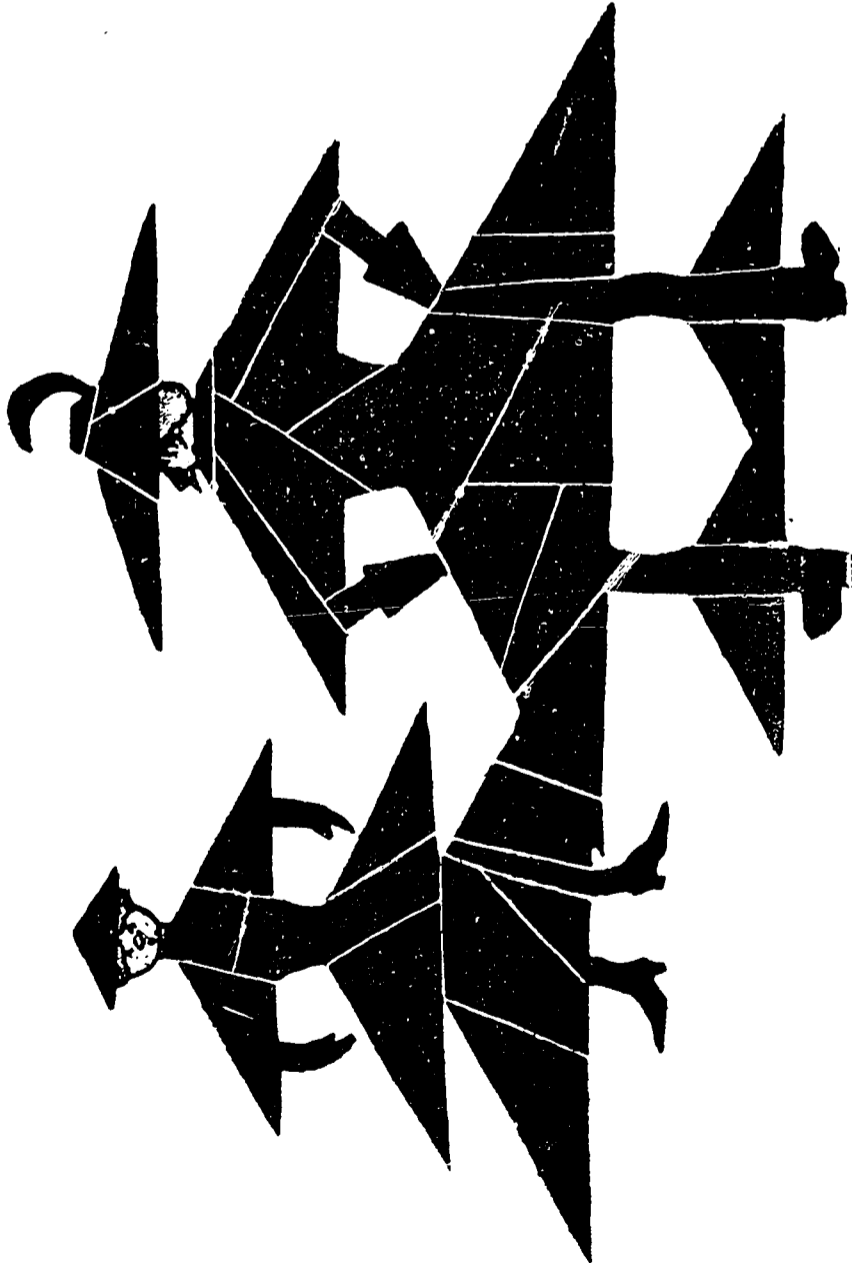
VOUS SOULAGERONT
et VOUS GUERIRONT

En vente dans toutes les pharmacies au prix de 50c la boîte, ou expédiées sur réception du prix. Consultations gratuites et confidentielles par correspondance.

LA CIE CHIMIQUE ROYALE

79 rue St-Jacques, B.P. 974, MONTREAL

Dans la famille Calino :
- Papa, le baromètre est à la pluie.
- Imbécile, rentre-le, pour qu'il ne se mouille pas.



Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 195

AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Aucune solution juste de ce problème ne nous est parvenue.

Maison N. Mercier

PRIX SPECIAUX POUR ... L'OUVERTURE DES CLASSES

Notre maison si estimée des familles économes, vient de recevoir un bel et bon assortiment de ...

Marchandises Nouvelles pour Garçons et Filles.

AVIS AUX FAMILLES. Cet assortiment est le plus complet du genre et nous invitons les familles à en faire l'inspection.

A GRANDS BAS PRIX !

Nous sacrifierons à bas prix extraordinaires les marchandises suivantes :

Pour Garçons. Tweeds, Chemises, Sous vêtements en laine. Spécialité de Bas, par côtes et unis, à des prix défiant toute compétition.

Pour Fillettes. Cachemire noir, Serge, corde, Coton, &c. Coton, Flanelle, Flanellette, Gants ; ainsi que Couvertes en laine, flanellette ; Couvre-pieds blancs et couleurs, dans toutes les grandeurs ; choix de Serviettes, &c.

NAP. MERCIER, 1094 rue St-Laurent

Vis-à-vis le Marché St-Jean-Baptiste

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.
Propriétaire: J. T. GAUDET, Pharmacien,
JOLIETTE, P. Q.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint - Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Casse-tête Chinois du "Samedi" No 197



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carrés et rassemblez les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, LA NOÛE DE VILLAGE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez vous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 30 août, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine paraître par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1882 rue Ste-Catherine, Montréal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.



AVANT L'EMPLOI.

APRES L'EMPLOI.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiropraxiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

Téléphone des Marchands 182

N. LÉVEILLÉ

Marchand-Tailleur

138 1/2 Rue Saint-Laurent

MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.

Une visite de votre part est sollicitée.
Habillement fait à 24 HEURES d'avis
COUPE GARANTIE

**UN LIVRE
POUR LES
FEMMES**

Toute femme qui se soucie de conserver ou de recouvrer la santé et les attraits perdus ne devrait laisser passer l'occasion qui se présente de se procurer le dernier livre de Julia C. Richard, "La Santé de la Femme." Ce livre est rempli de faits nouveaux et importants que chaque femme devrait connaître. Il vous dira comment retrouver la santé du jeune âge et comment échapper à ces maladies qui brisent la vie de tant de jeunes femmes. Un livre rempli de bon sens écrit par une femme qui a consacré sa vie à l'étude de ces problèmes.

GRATIS

AUX LECTRICES
DE CE JOURNAL...

Jusqu'à ce que cette édition soit épuisée une copie sera envoyée, franco à toute femme qui en fera la demande.

Mme JULIA C. RICHARD, Boite 996, Montréal

... Encouragement ...

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Fait appel à toutes les personnes qui désirent s'assurer des
FUNERAILLES DE PREMIERE CLASSE pour une
souscription annuelle insignifiante. Voici ses taux :

De naissance à 5 ans, \$1. par année

" 5 ans à 30 ans, 75c " "

" 30 ans à 45 ans, \$1. " "

" 45 ans à 55 ans, \$1.50 " "

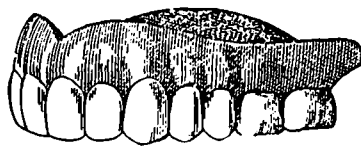
" 55 ans à 65 ans, \$2.50 " "

Prix spéciaux au delà de 65 ans

Bureau : - 1756 RUE STE-CATHERINE

TELEPHONES : Bell, Est 1235 ; Marchands 563

Ouvert Nuit et Jour.



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5 Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine